

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

GÉNEVIEVE

DE CORNOUAILLES.

1910

1911





GÉNEVIÈVE
DE CORNOUAILLES,

ET

LE DAMOISEL SANS NOM,

ROMAN DE CHEVALERIE.

PAR M. DE MAYER.

NOUVELLE ÉDITION.



A L O N D R E S.

1 7 8 4.

Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

PQ

2007

M4 AL5

1784

Coll. spec.



A M A D A M E
LA DUCHESSE
DE POLIGNAC,
GOUVERNANTE
DES ENFANS DE FRANCE.

*M*ADAME,

*SOUFFREZ que vous présente mon
Damoiselle : le connoissez jà ; car lisez ce*

tant plaisant Livret qui a nom Bibliothèque des Romans , & qui n'est pas tant Livre bleu que mal on le pense ; pas tant n'est chétive sa renommée ; & moulte fois flatté fus de la pensée qui me disoit : Seras lu de Dame noble , accorte comme Dame Jules. Le voilà , ce Damoisel ; plus ne se voit Chevalier tant courtois , tant respectueux , tant fidèle , tant brave ! l'ai formé dans ses voyages. A pris en France (& le verrez bien) le je ne fais quoi qui plaît , y a baillé des parfaits contentemens ; a trouvé dans cette Cour une Reine. — Bien Reine est-elle , a-t-il dit ; bien le seroit-elle , ne fût-ce que par sa beauté & ses tant belles manières. — A vu Dame qui avoit votre gentille pourtraiture. — Ah ! vrai Dieu ! s'est-il dit , comme l'aimerois ! — Dame , faites connoissance avec lui ; ne dédaignez de l'accompagner dans le Palais de Beauté , où bien se voit aux graces de votre minois frais & mignon qu'êtes

entrée , tant êtes aimable & belle. Accordez-lui honneur & accointances. Pas ne vous sera chose mal-aisée de vous ramentavoir , que bien en-delà d'hui , dans ce temps où Chevalerie étoit au berceau , où les Romains se laissoient vaincre par des Barbares : dans ce temps , votre noble Maison avoit un Prélat célèbre par sa naissance & par son esprit ; aimoit les Savans , Savant étoit lui-même (1). Cet Esprit s'est conservé dans la Famille , ainsi que Bonté. Eh ! qui ne se souvient du Cardinal qu'avons presque vu naguères aussi savant & aussi bon que possible étoit ?

(1) En 466, Sidoine Apollinaire , Evêque d'Auvergne , Auteur de Poésies , de Lettres , & des Panégyriques de Majorien & d'Anthémius , appartenoit à la Maison de POLIGNAC. Il étoit Gendre de l'Empereur Avitus. Quoique Laïque & marié , il fut nommé à l'Evêché d'Auvergne. Ses vertus & son esprit lui procurèrent cet honneur.

*Tout cela , & puis votre courtoisie , me
donnent vraie confiance & hardi vouloir.
Vous requiers merci ; & souviennne-vous
que cetui qui vous historioit ces mots-ci ,
plein étoit pour vous & pour les vôtres
d'un respect , d'un respect... C'est (vous
le jure) tant que c'est plus que
beaucoup.*

MADAME LA DUCHESSE ,

Votre trez-humble & trez-obéissant
Serviteur , DE MAYER.

Paris , 22 Jany. 1783.



DISCOURS

SUR LES ROMANS.

LA satiété suit de près l'abondance, & l'abondance a nuï aux Romans. On en dévoroit autrefois la lecture ; maintenant on leur demande quels sont leurs titres. Ce que c'est qu'un Peuple penseur ! On veut de la philosophie ; on a raison : on ne veut plus de Romans ; on a tort. Un peu de l'un , un peu de l'autre , ce seroit , à mon avis , un parti sage. Il faut honorer tous les genres ; il n'est permis d'avoir de l'enthousiasme que pour les jolies Femmes. Je vais produire les titres du Roman d'un genre dans lequel , depuis

cinq années, j'ai fait mes preuves (1). Peut-être aurai-je pour amie cette aimable portion du monde que mon imagination s'est si souvent rendue tributaire ; sexe charmant , qui fait plaisir encore plus qu'il ne fait aimer , & qui toujours fut trouver des momens pour l'amour , pour l'amourette & pour les Romans.

Ces enfans chéris d'une imagination fleurie , naquirent avec le monde. Dans cette première enfance , ils charmoient les loisirs des Humains ; ils suivoient de près la Poésie , & cueilloient des fleurs dans les mêmes corbeilles. Dans la décadence des Arts , on les a vus échapper à la dégradation commune : pourquoi cela ? c'est qu'ils ont toujours parlé un langage que tous les hommes pouvoient entendre ; c'est qu'ils eurent dans chaque âge , le

(1) Dans la Bibliothèque des Romans.

mérite d'être mieux écrits que toutes les autres Productions littéraires. Jamais contraint , le Romancier a pu s'affervir , quand il l'a voulu , aux règles de l'Epopée ; tous les tons lui sont permis ; toutes les couleurs lui conviennent : il peut faire verser des pleurs , produire le rire malin de la satire ; il osa quelquefois dire ce que l'Historien timide trembloit de révéler : c'est quelquefois Marforio devant la statue de Pasquin , ou , si l'on veut , Arlequin , qui , à l'aide d'une transposition de nom & de scène , voit tout , a tout appris , chemin faisant de Bergame à Paris.

Quand le Roman étoit l'unique livre des Habitans de la terre , il prêtoit des fictions à Hésiode , à Homère ; il étoit mythologique. S'il peignoit l'Amour , c'étoit un Dieu armé de flèches & de traits. Quand la civilisation eut donné des lumières

au monde , le Roman ne rendit plus des oracles ; un Prêtre ne l'inspira plus. Devenu domestique , il peignit les mœurs nationales ; une fois arrivé à ce période , il n'a pas pu s'en éloigner. Sous cette forme , il s'est promené chez les Nations modernes. De la Grèce , il passa à Rome ; de-là , en Arabie , chez les Sarrafins , en Provence , en Italie , en Espagne , en Islande. Partout il fut fabuleux , obscur comme l'Histoire ; il peignit en Espagne la galanterie Grenadine , les brillantes Fêtes de Cordoue , ce luxe charmant que Louis XIV introduisit dans sa Cour ; il peignit en même-temps ces Espagnols galans jusqu'à l'adoration , dévots jusqu'au fanatisme , guerriers & braves jusqu'à la frénésie. Il créa la Chevalerie ; & , toujours conforme aux usages , il coupa sa prose par des chansons , tant que la Musique & la Poésie furent les compagnes des Amours. Telle

fut sa marche jusqu'au neuvième siècle. Il fleurissoit depuis trois siècles en Bretagne. La France qui n'avoit point encore une Langue , se borna à traduire , depuis le dixième jusqu'au douzième siècle , les Romans Bretons en latin. Dans les deux siècles suivans , parurent les Commentaires sur Aristote , & les Romans mêlés de Chevalerie & d'Histoire. Ceux de la Table-Ronde & les Amadis remplirent la scène jusqu'au XVII^e. siècle (1).

(1) La chronologie des Romans est déjà indiquée par ce que nous venons de dire ; voici les premiers connus.

L'Histoire de Turpin , dont l'Auteur est né en Provence , qui est le fonds des Romans de Charlemagne. Le Sangraal les précéda. Après ces Romans de la Table-Ronde , vinrent les Romans historiques , en rimes ou en prose , tels que le Vœu du Pan , les Romans d'Alexandre ou d'Hector , Judas Macabée , & les aventures des Héros Grecs ; ensuite les Amadis.

Je m'arrête un moment au reproche de frivolité dont ce genre est entaché. Parmi les détracteurs , je trouve *Angelo-Aposio* qui le qualifie de *Foli Romanzi*. Pétrarque nomme les Romans *Infami e stolidi Romanzi*.

Faut-il en conclure que ce genre est mauvais ? non ; mais que les Ouvrages de

Les Romans de Féerie sont nés en Provence , dans le douzième siècle. Le premier est le conte de l'adroite Princesse , ou les Aventures de Finette ; les Orientaux & les Islandois sont les inventeurs de ce genre de Féerie. Les Provençaux avoient écrit des Romans dès 1130 , tels que ceux de Gerard de Vienne , de Raymond Berenger , du Chevalier de Bechada , & de Pierre de Provence.

Le Roman de la Rose , que l'imagination de Jean de Meung avoit souillé , & où fut décoché contre les Dames un trait cruel , *Vous êtes , vous serez ou fûtes* , ne prouve que la corruption de la Cour de Philippe-le-Bel.

ces temps étoient plus que médiocres. Si Pétrarque avoit voulu juger les mœurs des Papes , & de la Cour d'Avignon , il auroit senti que les Romans devoient être corrompus comme les mœurs.

Plusieurs Règnes après , Philippe de Mezières prémunit Charles VI contr'eux. Est-il bien étonnant que , sous le Règne d'Isabeau de Bavière , les Romans fussent dangereux ? les mœurs étoient affreuses , les Romans étoient affreux comme elles. On ne peut peindre que ce que l'on voit ; on ne peut parler que la langue du Pays. Antoine Arlègre se plaint encore dans son Traité du mépris de la Cour , que les Gens de Cour ne lisoient guères que des Romans , ceux d'Amadis , de Philocope. Eh ! quel temps encore que ce seizième siècle ! quelles Femmes que la Comtesse d'Angoulême , Catherine de Médicis , Marguerite de Valois , & ces Dames & ces

Courrifans dont Brantôme a rempli les pages de fes Livres ! Quels étoient les Spectacles à la mode ? des farces de Pantalons , des fcènes de Capitans , les Pantomimes Italiennes , des Rodomontades Efpagnoles , des Supplices en Place publique auxquels la Cour affiftoit : des paffe-temps cruels ; des Voltigeurs qui defcendoient fur une corde des Tours de Notre-Dame ; les Nemours , les Guife , qui defcendoient au galop les efcaliers de la Ste-Chapelle ; Tavannes & beaucoup d'autres , qui franchiffoient d'un toit à l'autre la rue St-Germain-l'Auxerrois ; enfin les horreurs des Guerres civiles. Que pouvoient donc peindre les Romanciers ? Alors Montaigne pouvoit s'écrier : Quelles mœurs ! fans le *bon Plutarchus* , tout étoit perdu. Ce ne fut point , quoiqu'on l'ait prétendu , la lecture des Amadis qui accrédita le Calvinifme. Nos mauvaises mœurs , la foibleffe .

de notre Ministère , les Soldats d'Allemagne , l'argent d'Elisabeth , & la cruelle politique de Philippe II , voilà quelle fut l'origine de la réforme.

Plus près de nous , Madame Dacier , dont le pédantisme fut si ridiculement célèbre , l'Abbé d'Aubignac , & Mylord Chesterfield ont déclamé avec moins de fondement contre les Romans. Personne n'a osé les assimiler à l'Ouvrage sur l'esprit des Loix , ni à l'Essai sur l'entendement humain ; ils ont un plus mince mérite : mais ils en ont un ; je le ferai bientôt sentir. Parmi les Apologistes du Roman , je trouve le savant Huet , Evêque d'Avranches ; l'Abbé Lenglet , Bellicar , & beaucoup d'autres, qu'il est inutile de nommer : mais ce qui conclut en faveur du Roman , c'est le nombre des Romanciers qui forment la colonne la plus nombreuse de la Littérature. Les plus célèbres Littérateurs

se sont exercés dans ce genre , & c'est presque le justifier & l'ennoblir.

Je reviens au dix-septième siècle , & on sentira enfin le mérite des Romans , dont la tâche est de peindre les mœurs , de suivre l'Histoire , de marcher de front avec elle. Tandis que l'Histoire racontoit des combats , le Roman décrivoit des combats ; la Cour avoit des Guerriers , on les retrouvoit dans les Romans. Le Régime féodal retenoit les Châtelains dans leurs tourelles : on s'y rassembloit ; on y tenoit de longues assises , espèces de Diétines Provinciales que la Cour voyoit souvent avec peine ; les cheminées étoient larges , les salles vastes , & tout étoit grand , jusqu'aux personnages , qu'on voyoit peints sur la tapisserie. Tels étoient les Romans qui arrivoient à l'aide de quelques conversations , jusqu'au douzième volume. La mode ayant mis en réputation les Voya-

geurs , on ne vit plus que des voyages dans les Romans , des aventures turques , chinoises , américaines : les Romanciers conservoient le ton & le costume François ; ils mettoient , comme naguères nos Comédiens , un chapeau sur la tête de Méhémed ou du Sophi : on entroit dans le sérail du Sultan , aussi aisément que dans la cabane d'un Jardinier.

Les Romans , ainsi que tous les Arts , subirent une grande révolution sous le règne de Louis XIV. Tout étoit grand autour de ce Monarque , souvent monté comme Bellérophon sur une chimère ; mais sa chimère étoit descendue des Cieux. Le nom de Grand fut peut-être trop prodigué dans son siècle ; on rencontroit un peu trop de Grands-Mâîtres ; c'étoit un bel excès : du moins on n'y trouvoit pas tant de Petits-Mâîtres qu'aujourd'hui. Le Grand-Condé , nommé à si juste titre le

Grand-Maître , n'avoit pas deviné qu'une qualification qu'il donnoit aux Jeunes-Gens qui lui compofoient une Cour , deviendroit le furnom ou l'injure d'une nombreufe classe d'importans nommés Petits-Maîtres , dont la plupart ne portent pas leur noblefle dans l'ame comme Condé , mais à leurs talons , comme le leur reprochoit Baudouin.

Scudéry & la Calprenède tiennent la place la plus diftinguée parmi les Roman-ciers de ce règne. Boileau , qui n'a jamais rien fenti , jetta du ridicule fur ces deux Ecrivains : le plan de leurs Ouvrages annonçoit cependant du génie. Si leurs perfonnages étoient des géants , c'eft que Louis XIV avoit imprimé un grand caractère à fon fiècle. Louis XIV , que Frédéric a nommé le Grand-Magicien , parce qu'il a pétri les têtes de fes Sujets , n'aimoit que ce qui portoit l'empreinte de la grandeur.

Je ne prétends point étendre cette Apologie jusqu'à la texture des anciens Romains ; mais je fais que leurs défauts peignoient des mœurs étrangères , & venoient de notre penchant à l'imitation. Nous avons emprunté des Espagnols les épisodes , ces dénouemens arrivés par des bagues , des écharpes , des ressemblances , des suppositions , des équivoques & des rencontres. Ces mêmes défauts se retrouvoient sur la scène Françoisse. La Comédie n'a pas toujours avoué les larcins qu'elle a faits aux Romains. Elle y vint souvent prendre des situations , des intrigues & les costumes. Hormis les Pièces de caractère , toutes les Comédies historiques & à intrigues furent tirées de cette mine féconde. Les Italiens jettèrent les Romanciers dans la métaphysique d'amour , dans les monologues , dans les soupirs. De-là tant de Précieuses , & ces dédaigneuses Princesses

qui se courrouçoient à la déclaration des Chevaliers; tant de Chevaliers qui s'évanouissoient; des enlèvemens si respectueux, des nuits si virginales ! On n'étoit pas tout-à-fait ainsi dans le monde. Nous devons avouer, quoi qu'il nous en coûte, que les François imitèrent un peu trop les Etrangers. Ils ont beaucoup perfectionné : ils ont peu inventé. La France dut les Contes aux Provençaux & à Boccace ; les Lettres de Voiture à celles d'Annibal Caro, de l'Arétin & du Tolomei : Scarron imita le Bernin ; nos Critiques imitèrent Boccacini, & Errico dans sa Guerre di Parnasso. Le chef-d'œuvre d'un inconnu, est une imitation du célèbre Comento di Ser Agresto, sopra la ficata del Padre Ciceo. Quant à nos Poëmes, le Tasse, Milton, l'Arioste furent nos prédécesseurs. Les Espagnols furent les pères de notre Comédie. Il nous reste les Chançons où nous mettons

trop d'esprit , les Epigrammes dont nous ne devons point nous enorgueillir , & les Romans que nous avons calqués sur nos mœurs.

Une fois arrivée à Louis XIV , l'adulation bannit les vraisemblances. Les Héros Grecs & Romains avoient les deux queues, l'écharpe & les grands canons. Orondate & Palamède naissoient, mouroient à Versailles , & se promenoient sur leurs destriers de St-Germain à Marly. Ce ridicule disparut sur la fin du règne de Louis XIV. On se sentoît des besoins publics ; les cercles du Roi étoient métamorphosés en comités de banque. Il n'étoit plus question d'imaginer des fêtes , il falloit imaginer des ressources. Qu'il étoit grand cependant Louis dans ses revers ! » Ecrivez-moi , » disoit-il à Villars , si vous avez perdu la » bataille ; j'irai à Paris votre lettre à la » main : je connois les François , ils me

» suivront. Allez, disoit-il aux Généraux ,
 » je suis le plus vieux Soldat de mon
 » Royaume; j'irai vous défendre ». A la
 Cour on imaginoit alors des impôts , on
 en établissoit sur les armoiries , sur les
 lanternes. Quelle crise ! Eh ! combien
 Villars & M. de Vendôme furent utiles à
 la France ! Les esprits suivent toujours le
 cours de la politique. De-là ces Romans
 moraux , politiques , historiques , fatyri-
 ques. La Carte géographique de Bussi-Ra-
 butin , dans laquelle les mystères de la
 vieille Cour étoient dévoilés, trouvoit des
 Lecteurs. Les Contes de Perrault n'en trou-
 voient plus que dans les Provinces. Rabe-
 lais avoit perdu sa renommée , depuis la
 publication du *Royaume de Coquetterie ,*
des Fleurs , Fleurettes & Passe-temps.
 Parmi ces futilités, le Télémaque jouissoit
 d'une réputation méritée , & s'assuroit
 d'une place indépendante du genre , &

beaucoup plus noble. Auroit-on cru que Fénelon eût eu des rapports avec Buffi-Rabutin ? L'un & l'autre furent exilés pour leurs Livres. Quelle distance de l'un à l'autre ! Fénelon n'échappa pas non plus aux traits de la satire. Ce tribut que le génie doit à l'envie, il le paya comme un autre ; & il eut , comme tous les hommes de génie , des Satyriques méprisables. Ce sont en général les Littérateurs les plus minces , qui se permettent d'insulter aux Ecrivains célèbres. Un Gueudeville , un Lesconvel osèrent le critiquer. Ce dernier prétendoit avoir surpassé Fénelon dans son Isle de Naudely. Un Abbé Faydit étoit fier d'avoir produit la Télémacomanie. Jusqu'à quand des Etres avilis abuseront-ils de la liberté d'écrire ? Fénelon garda le silence ; il faut donc imiter Fénelon. J'observerai qu'à cette époque la Bastille s'ouvroit pour les Financiers , les Magistrats, les Savans &

les Protestans. Cette association est un peu singulière.

C'est en 1700 que tous les Romans de mauvais goût, que tous ces Ouvrages nés de l'occasion ou de l'à-propos, *la Marmite rétablie*, *le Rasibus des Capucins*, *les Jésuites mis sur l'échafaud*, furent unanimement rejetés. Le Roman fut historique : les Mémoires, les Lettres pullulèrent ; les Satyres aussi. La liberté alla, comme les mœurs, jusqu'à l'indécence. Un franc parler sur les matières de Religion, les sarcasmes permis contre les Moines & les Religieuses, préparèrent, formèrent cet esprit philosophique qui a mis son sceau sur les Productions du dix-huitième siècle. Le Régent fut insulté. Sous le nom du Prince Aprius, on écrivit sa vie privée.

Louis XV mit des bornes à la licence. Le Roman n'osa plus paroître avec son
ancien

ancien h ro  isme , ses éperons & sa Chevalerie ; il s'ajusta à notre taille , & parut sous la courte forme de Contes , de Nouvelles , de Lettres , d'Historiettes. Il se permit quelques écarts discrets , & le Sopha & Tanza  révélèrent à petit bruit les mystères des boudoirs. Le Roman n'étoit plus que le Journal de nos petits soupers , de nos petites maisons , l'Opéra & le Fauxbourg Saint-Germain. De-là les Egaremens de l'Esprit & du Cœur , les Confessions , le Spectateur & le charmant recueil des Contes Moraux. Je ne parle point de la Nouvelle H lo  se qui ne caractérise point nos mœurs , & qui est un Ouvrage à part. Les Anglois ont donné un nouveau caractère au Roman. Les traductions du Docteur Swith , de Fielding & de Richardson , ont amené la révolution. A mesure qu'on a eu de bons livres dans d'autres genres , le Roman a perdu de sa célébrité. Il n'est

plus à craindre que la Presse soit désormais uniquement occupée à les réimprimer , comme elle l'étoit dans le dix-septième siècle. Henri IV lisoit les Hermaphrodites ; Richelieu , ce Ministre sanguinaire , lisoit l'Argenis de Barclay , dans lequel il prétendoit trouver les règles d'un bon Gouvernement , & dans lequel on a prétendu que Fénelon a puisé la politique qu'il a si bien embellie dans son Télémaque. Pierre Camus , Evêque du Bellay , affligé de l'empressement qu'on avoit pour cette lecture , voulut purifier le genre , en publiant des Romans dévots. Le genre l'entraîna quelquefois ; il peignit ce qu'assurément il ne s'étoit point proposé de peindre. Dans le même temps , Olivier , Evêque d'Angers , prétendoit prouver que les femmes étoient la cause de nos maux. Ni l'un , ni l'autre ne réussirent à nous convertir.

Telles sont les variations que le Roman a éprouvées jusqu'aujourd'hui. Je n'invoquerai point à l'appui de ce que j'avance, ni Fauchet, ni du Cange ; il suffit d'être sensible, & d'avoir lu nos meilleurs Romans. On peut leur faire deux reproches : c'est d'altérer l'Histoire, & de défigurer quelquefois les personnages connus & les époques nationales. A cela je réponds : Malheur à qui lit aujourd'hui l'Histoire dans les Romans ! Qu'on y cherche nos mœurs, nos modes, le ton du jour, du style, de la sensibilité, la peinture des passions, & rien de plus. Le second reproche est mieux fondé : c'est de n'avoir pas suivi la trace des Grecs, d'avoir perdu de vue le joli Roman de Daphnis & Chloë ; d'avoir négligé la langue d'Amyot, les images de l'amour pastoral, de l'amour bourgeois, de cet

amour si pudibond , si novice , qui pour habiter dans le comptoir d'un de nos Fauxbourgs ou dans un Verger , n'en est pas moins digne d'exercer nos pinceaux.

Nous avons abusé du genre si simple , si touchant , de la Romance que les Grecs aimoient à parler , qu'ils paroient des atours du Village ; & qui disoit les amours du canton , non point avec des intonations pretintaillées , des arpégemens , mais avec un luth tendre , harmonieux & soutenu. La Romance charmoit par sa simplicité , faisoit verser des larmes. L'esprit François l'a perdue. L'esprit & l'amour ! oh ! ce sont deux choses. Il est des nuances pour peindre chaque état. Ces nuances ne sont pas seulement extérieures ; il faut les saisir dans l'idiome & dans les sytômes des passions. Il me

semble que c'est dans la classe inférieure qu'on peut recueillir nos mœurs privées. Dans un rang plus haut, ce n'est plus cela ; tout est presque de convention. Pierre-le-Long & Blanche Bazu peindroient cette innocence d'amour, si M. de Sauvigny avoit mieux déguisé son but, qui n'est pas innocent. Il semble qu'on n'a voulu peindre le peuple que pour le défigurer. Les Romans les plus obscènes l'ont souillé à nos yeux. C'est-là que Molière a cherché George-Dandin, le Cocu imaginaire, & qu'un Auteur moderne a placé le berceau de ses Courtisanes. Oh ! que les Grecs étoient bien plus purs & plus proches que nous de la Nature ! Nous avons trop d'esprit. Depuis Voiture jusqu'à Crébillon le fils, le bel esprit est allé en augmentant : tant pis pour nous. Le bel esprit a bien vite cor-

rompu les sources des Beaux-Arts. Notre siècle ressemble un peu trop à celui des Antonins, qui n'étoit plus celui d'Auguste. Nous avons le défaut qu'on reprochoit à Sénèque, qui fut le dernier des Ecrivains de Rome. Peut-être y a-t-il trop long-tems que nous ne sommes plus un Peuple nouveau.

Il ne me reste plus qu'à nommer les Romanciers les plus célèbres ; leur nom achevera l'apologie du Roman. Depuis le seizième siècle je trouve Mendoza, qui fut Ambassadeur au Concile de Trente ; Machiavel, Scaliger, Piccolomini, Guichardin, Pallavicini, Firenzuola, le Cavalier Marini, Thomas Morus, Boccace, la Reine de Navarre. Parmi nos Modernes, Voiture, Balzac, Charpentier, Boursault, Gombaud, Gomberville, de Larrey, le Ministre

Claude , l'Abbé d'Aubignac , Perrault ,
 Regnard , Hamilton , l'Abbé de Saint-
 Réal , Saint - Hyacinthe , le Sage , du
 Verdier , la Fontaine , Galland , de Ram-
 fay , Fénelon , l'Abbé Nadal , le Père
 Daniel , l'Abbé Terrasson , l'Abbé Per-
 netti , l'Abbé Prévost , l'Abbé Desfon-
 taines , Moncrif , Madame de Graffigny ,
 le Comte de Caylus , Voltaire , Mari-
 vaux , Duclos , Montesquieu , le Mar-
 quis d'Argens , J. J. Rousseau , Cré-
 billon le fils , Dorat , l'Abbé de Voisc-
 non , M. Marmontel , M. le Chevalier
 de Boufflers , M. le Comte de Tressan ,
 l'Abbé Coyer , M. le Marquis de Paul-
 my , M. d'Arnaud , M. le Chevalier
 d'Arcq , M. Imbert & Madame la Com-
 tesse de Genlis. Tous ces Ecrivains célè-
 bres dans plus d'un genre , prouvent que
 le Roman est une des fleurs de la Littéra-

ture , digne d'être conservée dans le
parterre des Muses.

Par M. DE MAYER (1).

(1) J'ai publié cette Dissertation beaucoup
moins étendue qu'elle n'est ici , dans le Mercure
du 21 Décembre 1782 , pag. 126 & suiv.



ÉPI TRE

A MONSIEUR

DE MAYER *.

Des rives de la Seine aux Villes de la Loire
 Vous courez, vous courez, & par monts, & par
 vaux,
 Portant en croupe, avec les Muses & la Gloire,
 Des Romans, des Amours & des projets nou-
 veaux.
 Pour servir vos Amis, vous crevez vos chevaux;
 Vous vous tuez, pour vivre au Temple de Mé-
 moire . . .
 Pour Dieu ! ménagez-vous, mon charmant Da-
 moisfel !

* M. de Mayer est un des Auteurs de la Bibliothèque universelle des Romans, & de l'Histoire des Hommes.

Le miel est doux , mais l'Abeille est cruelle.

Songez à ce pauvre Chapelle ;

Il en prit un peu trop , ainsi que tel & tel ,

Qui ne battent plus que d'une aîle.

Accordez mieux que lui la prudence & le zèle ;

On ne donne qu'aux Morts le brevet d'Immortel.

Mais mon Chevalier rit à ce mot de prudence ;

(Pour la timidité , nous la prenons en France).

Un voyage , des bals , des histoires , des vers ,

Des courses , des soupers , un roman , des con-

certs :

Voilà votre *Agenda* pour l'an qui recommence.

Vos Epîtres font foi de ces projets divers ,

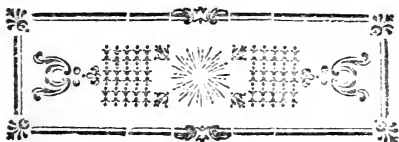
Et votre activité les garantit d'avance ;

D'ailleurs , vous êtes sûr d'avoir en survivance

La santé , les talens & le cœur de Boufflers.

Par M. BERENGER.





GENEVIEVE

DE CORNOUAILLES,

ET LE DAMOISEL SANS NOM,

ROMAN DE CHEVALERIE.

IL nous est bien doux de revenir à la Grande-Bretagne : ce nom nous rappelle la Cour du vaillant Roi Artus, de ses Preux ; & , par suite , nous reporte dans les Gaules , où vécut Charlemagne , où le bon Archevêque Turpin écrivit l'Histoire de la Chevalerie , où les Amadis firent tant de prouesses , auxquelles on ne croit plus. C'étoit un bon temps que celui de ces fa-

bles ; c'en étoit un bon encore que celui où elles trouvoient des Auditeurs crédules : c'étoit une preuve que bravoure , foi , loyauté & naïveté avoient encore quelques charmes qui remuoient les ames. Ce n'est pas nous qui oserons dire : *Il est passé ce temps* ; nous qui avons vu lire avec tant d'intérêt ces Amadis , si bien rajeunis , & nos Romans de Charlemagne , & tous nos Ouvrages qui ont porté le caractère de la belle Chevalerie... Non , il n'est point passé , ce temps ; nous pouvons parler de la belle Geneviève & du Damoisel sans nom.

VIVOIT , non loin du petit Bourg de Lanston , dans le Comté de Cornouailles , la jeune Geneviève : dix-sept ans faisoient son âge ; je ne dirois pas âge heureux. Geneviève n'avoit pas encore connu le bonheur ; elle grandissoit sans savoir si elle étoit belle ou non. Sa mère , la dolente Onolorie , avoit défendu à sa Nourrice de prononcer devant Geneviève le nom de beauté.

Onolorie ,

Onolorie , qui pleuroit toujours , s'écrioit fans cesse : — Ma beauté m'a perdue ; j'ai trop cru à ses charmes ; j'ai trop cru qu'elle pouvoit me tenir lieu de tout : j'ai trop cru au bonheur d'être recherchée : je l'ai été , & m'en repens —. Ces plaintes , sans explication , étoient une énigme impénétrable pour la belle Geneviève. Les pleurs d'Onolorie étoient une autre énigme bien plus cruelle pour elle : sa bonne Nourrice évitoit toutes les explications. Geneviève étoit dans une ignorance absolue de son sort. Elle ne voyoit ame qui vive , hormis sa mère , sa Nourrice ; Francion , vieux Domestique , dont la fonction étoit de roder , escorté de Gripart , vieux chien , autour du Château. Le Château étoit bâti dans un fond , entouré de hautes collines ; le soleil y dardoit à peine quelques rayons à son midi : une verdure pâle & froide frappoit éternellement les regards de Geneviève ; quelques brebis , quelques chevreuils , voilà tous les êtres animés qu'elle rencontroit. Elle ne demandoit pas si le monde étoit plus grand ; elle s'en doutoit , puisque Pal-

merin son père devoit revenir d'outre mer. A quoi s'amusoit-elle ? à tourner un fuseau , à lire les hauts faits des Preux du temps présent & du temps passé , à entendre les contes des Géans. Un jour succédoit à l'autre , sans apporter le moindre bien à la situation : c'étoit , le soir , toujours la même promenade ; le matin , toujours la même occupation : c'étoit l'ennui à toutes les heures du jour. Sa Nourrice en avoit aussi une teinte : Francion n'en étoit pas exempt. On n'entendoit , dans ce Château , ni cris de joie , ni cris de douleur , ni chant , ni bruit , ni trépignement de pieds ; sans le murmure sourd d'une fontaine , on eût pu l'appeller le Palais du Silence.

Onolorie répandoit la tristesse autour d'elle. Pourquoi pleuroit-elle ? pourquoi se cachoit-elle ? pourquoi vivoit-elle loin de son époux ? C'est ce que vous ne saurez pas si-tôt : il faut auparavant vous faire connoître le beau Damoisel ; & guères ne le connoîtrez , si par-là entendez le nom , comme il arrive à bien des gens qui n'ont qu'un nom à vous présenter. Le Damoisel n'en avoit

point ; il devoit en chercher un , ou plutôt s'en faire un , ce qui vaut mieux. Le nom d'un père ne doit pas être compris dans son héritage. Vous ne saurez donc que l'Histoire du Damoisel ; & , chemin faisant , saurez peut-être un jour son nom.

Dans la Principauté de Galles & dans l'enceinte des montagnes de Merioneth , s'élevoit le Château d'Harlech , qui , par un angle applati d'une montagne , regardoit à l'ouest la mer d'Irlande ; là étoit arrivé jusqu'à l'âge de vingt-deux ans le Damoisel sans nom. Point n'étoit venu à cet âge stupidement ; point n'avoit vécu en enfance : sa jeunesse avoit été tourmentée par des Maîtres durs , qui faisoient succéder , sans interruption , un travail à l'autre ; aussi étoit-il fort. Quand il donnoit du cor , l'écho du rivage lui renvoyoit ses sons bruyans & nourris. Quand il étoit à cheval , il auroit défié le Centaure le plus aguerri , le plus souple & le plus vigoureux. Quand il prenoit sa lance , on eût dit Ogier le Danois , au milieu d'un pas d'armes , ou le beau Tristan , ou le brave Huon de Bordeaux. Comme il savoit

passader avec noblesse , ménager son dextrier , enlever son adverfaire des arçons , & tourner autour de lui ! Amadis n'étoit pas plus terrible , & les Payfans Ecoffois ne savoyent pas mieux parer les coups , & faire , avec leur bâton , un moulinet autour de leur corps. Tous ses Maîtres s'applaudissoient de son éducation. Vint enfin le jour où tous se réunirent dans la salle du Château ; il soutint de son mieux son examen ; tous n'eurent que cette réponse : *Il vaudra son père , qu'il aille le venger.* Il ne comprenoit rien à ces mots ; car jamais il n'avoit été appelé du doux nom de fils. Une bonne Nourrice , & déjà vieille , avoit eu soin de sa tendre enfance ; deux Serviteurs , qui sembloient être plutôt les Majordômes du Château , remplissoient auprès de lui la charge de Gouverneurs. Ils l'avoient élevé durement , dans le sens physique ; mais Artus , dictant les articles de Chevalerie , ne parloit pas plus sagement ni plus noblement qu'eux. Ils avoient passé toute leur vie avec des Chevaliers : ils avoient suivi pendant toute leur vie un Chevalier d'un

grand renom & de haut parage. Ils avoient recueilli les préceptes qu'ils avoient transmis au Damoisel. Telle étoit la tâche de ces Ecuyers, qui, devenus vieux, étoient les Précepteurs des enfans de leurs Maîtres. Ils répétoient ce qu'ils avoient lu dans le livre de la vie ; ils citoient des exemples & peu de discours. Ceux-ci pleuroient encore leur Maître. — Beau Damoisel, dirent-ils à leur Elève, nous est défendu de vous dire ce que êtes : c'est à vous à chercher votre père ; le trouverez, si point ne vous laissez : auparavant, allez vous faire un nom ; ne le connoîtrez que quand n'aura qu'à se glorifier de vous. — A donc voulez que je parte ? — Le faut ; oisiveté seroit vice à votre âge ; à votre âge, faut chercher les combats & la gloire. — Pas mieux ne veux. — Est un danger qu'éviter faut . . . les femmes . . . — Les éviterai. — Vous éloigneroient du chemin de la gloire. — Les éviterai. — Empêcheroient d'aller sur les traces de votre père. — Les éviterai. — Vous empêcheroient de le venger. — Le vengerai ; mais que lui est-il arrivé ? — Ils ne vou-

lurent point lui dire qu'il étoit mort : ils lui apprirent seulement qu'il s'étoit battu avec Palmerin ; que Palmerin l'avoit vaincu par une perfidie cruelle , que le bon Ecbert , Roi de la Grande-Bretagne , avoit punie , en lui interdisant l'approche des sept Royaumes. Ils lui dirent que le Roi savoit qu'il avoit été élevé dans le dessein de venger son père , & qu'il l'avoit permis ; & qu'il devoit commencer par aller à la Cour de la Grande-Bretagne en obtenir la permission. — Irai , avoit répondu le Damoisel ; irai chercher mon nom & mon père. — Pour votre nom , l'aurez bientôt des plus brillans ; pour votre père , en ferez glorieux. Mais , las ! guère ne jouirez de ses caresses. — Aurai vu du moins mon père ; sens que l'aime autant que le dois aimer. O mon père ! recevez le serment que vous fais de vous venger ou de mourir , & de vous trouver ou de mourir. — Point cependant trop ne faut éviter les Damoiselles , les Princesses , les Dames ; seriez appelé le beau Sauvage , & Chevalerie vous commande accointance & courtoisie : faut avoir envie de leur plaire ; faut pour elles faire

tout ce que loyale affection demande : mais point ne faut prendre encore les liens du servage ; les prendrez ces tant doux liens , quand gloire & honneur vous auront dit , *suffit*. Quand aurez fait votre nom , alors permis vous fera de sentir bienveillance , & de requérir un doux guerdon. — Ah ! ferai comme le commandez. — Vous reverrai , lui dit un des Gouverneurs , là où faudra que je meure ; ai rempli mon devoir auprès de votre personne. Vais retrouver mon Maître : fasse le Ciel qu'y veniez bientôt tel que vous le souhaitez. — L'autre ajouta : — Saurai tout ce qu'aurai fait ou entrepris ; vous en ferai accuser ou glorifier. Allez dormir ; demain vous leverez au chant du coq : prendrez l'armure que voici , & partirez. Recevez nos embrassemens ; demain , point ne nous retrouverez ici. — Des larmes grosses & chaudes couloient le long des joues du Damoisel. — N'ai point connu d'autre père que vous , mes bons amis ; si point ne m'avez donné ces carresses , qui , le sens bien , m'ont manqué , du moins m'avez dressé à l'honneur ; m'avez donné mon cou-

rage ; m'avez formé à la fatigue ; m'avez honoré : ne puis me séparer de vous sans être moult affligé. — Avez le cœur bon , ferez un loyal Chevalier ; ferez bien recherché des Dames , puisqu'êtes sensible : ferez honoré des Preux , puisque savez être reconnoissant. Regardez votre armure : elle est d'acier , mais bien trempé ; le poli égale l'éclat du diamant ; tous les coups vont glisser sur ce bouclier ; il est sans chiffre. Pour celui-là , Dame de bien vous le fera graver , & saurez bien le conserver. Pour la devise , c'est à vous à la choisir ; parlez. — Eh bien ! gravez : *Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père , honneur & merci.* — Pour vos couleurs. — Verd. — Ce fera l'espérance. — Pour aigrette. — Des plumes. — Portez-les noires toute votre vie. — Vous obéirai. — Le Roi Ecbert , quand l'aurez mérité , vous conférera l'Ordre de Chevalerie. En attendant , voilà une épée qui fut terrible dans la main de votre père ; il ne l'avoit point quand il fut attaqué : c'est avec celle-là que vous devez le venger. — Jamais ne la quitte-

rai : viennent les aventures , viennent tous les périls. — Allez dormir. — Il étoit remonté dans sa chambre pour se coucher. Là , l'attendoit le jeune Chapelle , le fils du Jardinier. Chapelle tomba à ses pieds , & lui demanda la grace de permettre qu'il lui servît d'Ecuyer. — Irai par-tout , ferai tout ce que voudrez ; rien n'est que pour l'amour de mon jeune Maître ne fasse ; n'y a rien que je craigne. — Si le voulez , bien le veulx ; allez vous coucher : pars demain ; à la pointe du jour , soyez prêt , & arrangez votre cheval & mon destrier. — Serez content. — Il se coucha , & dormit d'un bon somme.

A la pointe du jour , Chapelle étoit au bas du Château , debout contre les deux chevaux qu'il avoit attachés à deux anneaux de fer. Le Damoisel , maillé , chaussé , gantelé , prêt à mettre son casque sur la tête , cherchoit ses deux Gouverneurs. Le Concierge lui dit qu'ils étoient partis , & avoient pris deux routes différentes , & lui avoient commandé de fermer le Château , & de n'en baisser le pont qu'à son retour. Le Damoisel

laissa encore échapper quelques larmes. Il monta sur son cheval ; & , avant de s'éloigner , fit le tour des murs du Château. Enfin , il passa sur le pont-levis , s'arrêta sur le parapet des fossés , & vit avec douleur les deux ailes du pont s'élever & en fermer l'entrée. Le Concierge , immobile sur la petite porte , le saluoit du geste & des yeux. Il s'éloignoit : sa hache & sa massue pendoient à l'arçon de sa selle ; son bouclier & sa lance étoient attachés de l'autre côté : son cheval trottoit. . . Ils n'avoient point franchi la palissade à clairevoie du potager , que Chapelle apperçut son bon homme de père ; il se mit à sanglotter , & s'arrêta tout court. Le Vieillard laissa tomber l'arrosoir de ses mains , & accourut vers son fils : — Dieu te garde , mon fils , de malencontre ; songe à ton père : reviens lui fermer les yeux , & n'oublie point tes deux sœurs ; recommande-les à la bonté de notre jeune Maître : dans six ans elles seront bonnes à marier. — En disant ces mots , il sanglottoit , & pressoit contre son sein la cuisse de son fils. Le Damoisel les confidé-

roit le cœur faisi , pleuroit , & disoit :
 — Est donc bien doux d'être père ; ah ! je
 sens qu'il doit être aussi doux d'être fils.
 Oh ! quand aurai-je retrouvé ce père qui
 me manque , & quand l'aurai-je vengé ?
 — La vengeance étoit encore éloignée ; &
 son père . . . , il ignoroit où il le trou-
 veroit ; & il n'est pas temps que j'apprenne
 à mes Lecteurs dans quels lieux le Damoi-
 sel devoit retrouver le cénotaphe de son
 père. Les plus impatiens diront que c'est
 mal-adroit à moi de laisser ignorer au Da-
 moisel le lieu de la sépulture de son père :
 je réponds à ceux-là que le nom , la sépul-
 ture d'un Héros , sont des monumens immor-
 tels que tous les Peuples annoncent , & que
 cette voix devoit guider le Damoisel. Une
 fois arrivé sur le tombeau du Héros , il
 devoit y apprendre le sort de son père.
 Laissons-le sortir de ce Pays montagneux ,
 & revenons au Château de Lanston ; c'est
 trop long-temps perdre de vue la belle
 Geneviève.

Geneviève & Onolorie n'étoient point
 sorties de ce triste Château ; les yeux d'Ono-

lorie ne s'étoient point dégagés de leurs sombres nuages : ceux de Geneviève sembloient refuser de s'ouvrir sous ce Ciel épaissi. Geneviève aimoit sa mère : Onolorie ne la caressoit point , mais elle souffroit ses longues caresses ; c'étoit quelque chose pour Geneviève. Elle essayoit en vain de faire causer sa Nourrice. Celle-ci ne savoit que soupirer , prendre Geneviève dans ses bras , l'embrasser & se taire ; ou bien elle trompoit sa curiosité , en la portant sur d'autres objets.

Ce n'étoit pas sans raison qu'Onolorie étoit consumée de tristesse. Elle n'avoit plus d'espoir de revoir Palmerin ; elle étoit la cause de la mort du brave Alfred. Elle s'étoit retirée dans ce Château solitaire , pour se dérober à la colère de Grimmer son père , Comte de Pembrock , qui avoit juré de venger sa honte dans son sang. Palmerin n'étoit pas son époux : Geneviève étoit un enfant de l'Amour ; enfant aimable , & qui , à cette époque , n'étoit point grevé d'opprobre. Bâtardise & concubinage n'étoient point déshonorans comme aujourd'hui ;

d'hui ; on ne rougissoit point du nom de bâtard. On fait que le beau Dunois en étoit glorieux , qu'il en plaisantoit avec le brave la Hire. On fait avec quel honneur Charlemagne traita ses Concubines ; & , un siècle après , un Adultérin fut Souverain d'une partie de l'Isle de France.

Onolorie avoit donné son cœur à Palmerin ; ce Héros avoit triomphé de sa vertu , au sortir d'un pas d'armes , soutenu pour elle contre les vingt plus vaillans Chevaliers de la Bretagne. Il étoit couvert de gloire ; il avoit ce que n'a pas toujours un Guerrier , beaucoup de cicatrices , mais point de laidur , beaucoup de hauts faits & peu d'années. Une grande renommée & une belle taille , de la force & un maintien plein de graces , la tête d'un Héros & le cœur d'un aimable Courtisan , n'est-ce pas avoir excusé d'avance Onolorie ? Ce n'étoit point-là son crime. Elle avoit déjà reçu les hommages du brave Alfred. Ce vainqueur de l'Ecosse , ce libérateur de l'Irlande , long-temps le bouclier de l'Heptarchie Anglicane , avoit soupiré pour elle ; il étoit réservé à la plus

belle de soumettre le plus grand de tous les Guerriers. Alfred avoit espéré une préférence bien méritée par sa tendresse, par sa foi, par sa constance imperturbable. Espérance, bonheur, tout ce qui, dans la vie, peut avoir quelque prix aux yeux d'un Héros, il avoit tout placé sur le cœur d'Onolorie. Ce cœur étoit plus vain que tendre ; il fut ingrat : le plus jeune des Guerriers l'emporta. Palmerin fut écouté, Alfred se plaignit. Onolorie, pendant long-temps, lui imposa silence. Alfred soumis s'indigna d'être trompé. Palmerin, non moins hautain, non moins impérieux, rougit d'un partage. La rivalité éclata aux yeux de toute la Cour ; l'imprudente Onolorie osa se déclarer ouvertement en faveur de Palmerin ; Alfred renonça, en apparence, à l'espoir qui l'avoit déçu. La guerre & la gloire l'éloignèrent des bords de la Tamise : son front étoit courbé sous le poids des lauriers. Une Princesse de l'Asie Mineure, belle comme on l'est encore sur les bords de la Circassie, fit trêve à ses chagrins. Il parut vouloir se consoler auprès d'elle : elle mourut, en donnant le jour au

Damoisel. Alfred n'avoit fait que divertir sa douleur par un second attachement ; le souvenir d'Onolorie n'étoit point sorti de sa pensée : l'injure étoit restée bien avant dans son cœur. Il n'étoit occasion qu'il ne fâisît d'attaquer Palmerin. Dans tous les tournois , c'étoit à lui qu'il s'adressoit ; dans tous les combats à outrance , c'étoit contre lui que Palmerin tiroit l'épée : les défis entr'eux étoient nombreux & cruels. Il n'est forte de prouesse que leur rivalité ne déployât. Ces animosités ne pouvoient finir que par la mort de l'un des deux. Fatigués d'importuner la renommée de leurs querelles , ils se donnèrent rendez-vous près de l'embouchure du Séjour , & se livrèrent un des combats connus dans la suite par la dénomination de combats à la barrière , qui remettoient le vaincu à la discrétion du vainqueur , & le corps du mort à la voracité des vautours. Alfred fut vaincu , fut blessé , tomba à la renverse ; Palmerin , maître de sa proie , en disposa comme il lui plut. On saura , dans le cours de cette Histoire , ce qu'il en fit. Alfred

ne reparut plus sur la terre. Le bruit de sa mort se répandit dans la Bretagne & dans les Gaules. Palmerin fit élever un obélisque sur la place où il l'avoit vaincu ; il y fit appendre à un anneau d'or l'épée d'Alfred , & son bouclier mis en pièces , avec ces mots gravés sur la base : *Victoire de Palmerin* ; sur l'autre angle : *Pour l'Amour* ; sur la face du nord : *Alfred vaincu* ; & sur le côté exposé au midi : *Honneur à Onolorie*. Cette arrogance avoit indigné tous les Chevaliers , qui étoient prêts de se réunir contre lui. La volonté d'Alfred les avoit arrêtés. Ce Guerrier avoit écrit à son fidèle Ecuyer d'élever un vengeur dans son fils , & lui avoit ordonné de publier qu'il ne vouloit être vengé que par son fils , qui , jusqu'à ce moment , ne pourroit porter son nom. L'Ecuyer avoit suivi les ordres de son Maître , & s'étoit consacré , avec son ami , à l'éducation du Damoisel , ainsi qu'on l'a vu. Le Roi Ecbert avoit laissé éclater son indignation à la nouvelle de la mort d'Alfred ; il en avoit appris tous les détails : on lui avoit dit que Palmerin avoit égorgé son rival , dans le moment qu'il se

baissoit pour relever sa mentonnière. Cette perfidie atroce l'avoit engagé à faire sommer Palmerin , par ses Hérauts d'armes , de sortir des sept Royaumes , & de n'y jamais rentrer , sous peine de mort. Palmerin avoit osé , naguère , se présenter à la Table-Ronde ; aussi-tôt un Ecuyer Tranchant étoit venu couper sa nape , & séparer Palmerin des autres Chevaliers. Outré de cet affront , il avoit passé dans les Gaules , ne respirant que vengeance. Onolorie venoit de mettre au monde Geneviève : Grimmer son père la poussuivoit , & avoit juré sa mort. Pendant que Palmerin s'embarquoit pour passer dans les Gaules , Onolorie s'enfonçoit dans les terres , & venoit s'ensevelir dans le Château de Lanston. C'est-là qu'un importun regret la tuoit ; là , elle pleuroit ses torts , sa beauté , son égarement. Que deviendra Geneviève ? c'étoit-là une de ses douleurs ; pour elle , c'étoit dans la mort qu'elle mettoit tout son espoir. Elle craignoit Grimmer encore plus que les plus affreux supplices. Ce redoutable Comte avoit la réputation d'être cruel ; il ne par-

loit que de sang , que de feu , que de gibet. En vain elle avoit fait répandre le bruit de sa mort : l'implacable Grimmer couroit les Campagnes pour la chercher ; il vouloit la retrouver vivante ou morte. Sortons encore une fois de ce triste Château , pour n'y plus rentrer ; suivons les traces du Damoisel , qu'une destinée invisible va conduire , par des routes d'épines , de contrées en contrées , pour l'arrêter à un terme que vous êtes bien éloignés de supposer. Devant lui , à une demi-journée de distance , marchoit un de ses anciens Gouverneurs. Ce fidèle Ecuyer d'Alfred , après avoir appris au Damoisel tout ce qui procure de la gloire , vouloit finir sa vie , en lui en frayant le chemin ; il vouloit le conduire par des guides cachés , toujours la visière baissée. Il s'étoit promis d'accoster le Damoisel , & de lui donner des avis , quand il seroit sur le point de se fourvoyer. Il devoit lui inspirer aussi de grands desseins , & sur-tout le conduire à la vengeance. L'autre Gouverneur s'étoit allé placer auprès du tombeau d'Alfred , pour y reconnoître le Damoisel , & pour

lui donner son nom , s'il étoit digne de son père. L'Ecuyer conducteur , que nous nommerons *Griel* , devançoit donc le Damoisel.

Le Damoisel fut arrêté dans la forêt noire qui bordoit à l'est le long rivage de la Tamise. Dans le carrefour le plus étroit , il rencontra un arc très-abaisfé , & sur un peffron à côté , il lut cet écriteau : *Si ne veulx éire felon aux Loix de Chevalerie , garde-toi d'outrepasser cet arc placé par les mains d'un Chevalier que sa Dame condamne à livrer vingt combats dans ces lieux pour l'amour d'elle ; si vaincu suis , iras lui rendre son image , & la dégager de ses sermens ; si vainqueur suis à mon tour , iras attester à ses pieds mon triomphe & sa beauté. Si as déjà aimé , passe ton chemin : faut un cœur neuf pour me combattre ; faut un cœur neuf à ma Dame Grafilinde , pour la dédommager du mien , qui onc n'aima qu'elle. Prends ce cor , sonne trois coups , & soudain me verras paroître. —* Monseigneur , dit Chapelle , adonc vous faut commencer les épreuves qui mènent à la gloire & à Chevalerie. — Le veulx bien. — Il prit le cor , sonna trois fois , & vit venir à lui un Che-

valier de haute taille , viſière baiffée & la lance en arrêt. Le Damoifel prit du champ , ſ'arma de ſa lance , baiffa ſa viſière & ſ'avança. Au premier choc , le Damoifel ſentit le bouclier tourner dans le bras de ſon adverſaire : quoique celui-ci parût robuste , & qu'il portât des coups vigoureux , il n'avoit pas la défenſive auffi bonne que le Damoifel. Les lances , au troiſième paſſer , s'étoient rompues ; la ſueur découloit de leur front , & l'écume couvroit le poitrail de leurs chevaux. Ils mirent pied à terre , & une lutte des plus vigoureuſes ſuccéda à la lance. Le Damoifel ne perdoit jamais terre , & ſon genou , ferme & nerveux , répondoit toujours avec adreſſe ſur l'eſtomac de ſon adverſaire. Il fallut en venir à l'épée. Le Damoifel tira la ſienne , en porta la poignée avec reſpect ſur ſa bouche. — O mon père , dit-il , puiſſé-je honorer ton épée ! — Il ſe mit en garde ; il montra bien qu'il ſauroit un jour ſe ſervir avec gloire de cette arme redoutable. Il avoit atteint la poitrine de ſon adverſaire , & n'avoit pas été touché : il n'en vouloit pas à ſa vie ; il tourna avec

tant d'adresse , écarta si bien le fer du Chevalier , qu'il vint à bout de le serrer & de le désarmer. Il le renversa à terre , posa son pied sur l'estomac , la pointe de son épée levée sur sa poitrine. *Vaincus suis ,* s'écria le Chevalier ; *prenez le portrait de ma Dame , la rencontrerez à Londres : moi , vais cacher ma déconvenue ; mon armure & mon cheval sont à vous.* Le Damoisel s'empara de ses dépouilles , & partit. C'étoit son premier trophée , il en étoit glorieux. Il écrivit sur le poteau : *Le Damoisel sans nom a vaincu le Chevalier qui a élevé ce trophée ; respectez cet arc.* Ce fut le champ de son premier combat.

Il cheminoit gaiement , & découvroit déjà , par un des points du bois , toute la Tamise , qui s'élargissoit , écumoit & grondoit sur les flancs alongés d'une superbe Ville ; c'étoit la Cité de Londres , le berceau de la Chevalerie. La nuit s'épaississoit. A travers les cîmes des arbres , la flèche d'un donjon pointilloit & annonçoit un Château. — Allons de ce côté-ci , dit Chappelle ; y trouverons un meilleur gîte que

dans la forêt. — Ils tournèrent vers le sentier qui paroïssoit y conduire. A peine ils avoient fait quelques pas, qu'ils reconnurent que le sentier menoit à la demeure de quelque Chevalier de renom , ou de quelque grande Châtelaine. Le Damoisel (car vanité est le péché mignon des Damoiseaux) s'ajusta de son mieux , se remit du désordre du combat , fit frotter son armure & le caparaçon de son cheval , suspendit nonchalamment le portrait de Grafilinde sur la housse du cheval du Chevalier vaincu , & s'avança au petit trot. Il n'y eut pas jusqu'à Chapelle qui ne relevât ses cheveux , & secouât la poussière de sa casaque & de ses brodequins ; Chapelle étoit jeune aussi. L'avenue s'élargissoit à mesure : le Château paroïssoit en plein. La soirée étoit belle : sur le perron , le Damoisel vit une grande Dame qui le considéroit ; & , dans la grande avenue , de jeunes Damoiselles s'avançoient en folâtrant. — Chapelle , n'est-il pas vrai qu'elles sont bien jolies ? — Voirement , oui , Sire ; le bon gîte ! — Le Damoisel qui n'avoit point tremblé devant un Chevalier armé , se trou-

voit dans une émotion dont il ne devinoit point la cause. — Ne fais pas quoi que je fens, dit-il à son Ecuyer. — Ne moi non plus, Sire ; mais crois que c'est l'effet de la présence de ces Dames. — Seroient-elles pas enchantées ? — Rien ne vous en dirai ; en tout cas, si l'éprouvez comme moi, l'enchantement est doux. — Dites vrai ; mais me souviens de l'ordre que m'a été fait d'éviter les Dames. Faut, m'a-t-on dit, les fuir ; si vous aller à la gloire, aller sur les traces de votre père, & le venger. — Ferez comme voudrez ; mais, Sire, qu'avez à appréhender ? êtes brave, êtes armé, & puis, une nuit donnée aux Dames est sans conséquence. Qui nous empêchera de partir demain dès l'aurore ? — Avez raison, Chapelle ; allez leur dire qu'un Damoisel, sans nom, requiert merci & asyle pour cette nuit tant seulement. — Le bon Chapelle piqua son cheval, & s'avança vers les Damoiselles, tandis que le Damoisel se rangeoit modestement près le tronc d'un arbre. Chapelle n'eut pas plutôt annoncé son message, que les Damoiselles se prirent à rire, à l'entourer

& à lui demander son âge. — Vingt ans , dit Chapelle. — Tant mieux , répondirent-elles ; est-il beau ? — Beau comme vous. — Aimable ? — Rien n'en fais , ne l'ai point vu encore auprès de belles Damoiselles comme vous. — N'a donc aimé encore ? — Non , mes Damoiselles. — Bénie soit la fortune qui nous envoie un tant joli Damoisel ! — M'est d'avis que va se trouver à une terrible épreuve. — Pendant qu'un Ecuyer alloit porter cette annonce à la Dame Châtelaine , Chapelle cherchoit des yeux quelque chose de moins haut parage que ces Damoiselles : mais un minois aussi gentil qu'elles , une aimable & vive Dariolette , l'apperçut contre une charmille , tint son œil en arrêt ; & aussi-tôt qu'elle leva les yeux sur lui , il ne manqua pas de s'incliner : elle lui fit la révérence , & Chapelle respira. — Suis , se dit-il , en pays de connoissance. — La Châtelaine ayant fait une réponse gracieuse , il courut vers son Maître , qui s'avança. Quand il fut presqu'en présence des Damoiselles , il mit pied à terre , donna la bride de son cheval à Chapelle , & marcha ,

marcha , la tête découverte & une main dégantelée ; de l'autre , il tenoit son casque. Il fit une révérence respectueuse , en approchant ses deux mains vers son cœur. Les Damoiselles , qui s'étoient avancées sur une même ligne , lui rendirent ses salutations d'une manière affectueuse. Comme elles étoient vêtues d'étoffes de différentes couleurs , qu'elles étoient fraîches & jeunes , il lui sembloit être au milieu d'un parterre , & voir les plus belles fleurs s'incliner sur leurs tiges. Nous n'aurons point le courage de répéter le compliment qu'il leur adressa. C'étoit la première fois qu'il voyoit des femmes ; jugez s'il dut être embarrassé. Il balbutia ; mais cet embarras , sa rougeur , la vivacité du feu qui brilloit dans ses yeux , son attention à les fixer toutes l'une après l'autre , & à les couvrir toutes de ses regards brûlans , en disoient assez. Déjà Coriane avoit dit , en penchant son joli menton sur l'épaule de Falye : — Est neuf le Damoisel ; qu'il est gentil ! — Chapelle s'étoit avancé derrière le Damoisel , & lui avoit dit tout bas , en frottant une main contre l'autre ,

& en regardant le Ciel : — Vrai Dieu , que tu les as faites belles ! quel plaisir de les voir ! & puis , quel plaisir après ! — La troupe de Damoiselles s'étoit arrondie autour d'eux , & tous ensemble cheminoient vers la Duchesse de Septimanie. La belle , mais un peu vieille , Dodane s'étoit retirée dans ce Château , où elle tenoit sa Cour. Dodane , femme savante , & qui avoit été une des merveilles du monde , croyoit l'être encore. La beauté étoit passée , l'esprit lui restoit. C'étoit quelque chose : l'esprit peut tenir lieu de beauté ; & , à coup sûr , donne de l'amabilité & des graces. Dodane avoit tout plein d'amabilité : mais ses graces étoient un peu douairières. On fait que quand les Graces sont veuves des Amours , elles semblent ne plus faire un pas , & rester au même point où les Amours les ont laissées. Plus de formes nouvelles , & les vieilles formes ne flattent pas absolument. Dodane avoit encore son cœur ! Je vous tromperois , si je vous disois qu'elle l'avoit conservé entier. Les Amours l'avoient percé de trop de flèches : il y avoit bien des années qu'il

étoit découpé par les plaisirs ; en vain vouloit-elle le réunir par des projets de réforme : le goût des Voluptés venoit bientôt déchirer l'appareil que la Décence & la Raison avoient mis sur ses amoureuses cicatrices. Dodane ressembloit à beaucoup d'autres Dames de bien ; elle avoit senti qu'il n'y avoit plus pour elle qu'un moyen , celui de céder à l'aimable instinct qui l'entraînoit. Eloignée de la Cour du Roi Ecbert , elle attendoit les aventures dans son Château. Les vieux Chevaliers se gardoient bien d'en prendre la route ; les jeunes Ecuyers , les gentils Varlets , les Damoisels sans expérience , y venoient ; & mal leur en advenoit : mais jeunesse aime tant le plaisir ! Dodane , environnée de la plus aimable Cour , tendoit ainsi des pièges aux passans. Le Damoisel y fut accueilli avec distinction. — Où allez-vous ? lui dit mignardement Dodane. — Chercher mon père , le venger , courir les aventures , & me faire un nom. — Vous vous nommez ? — Le Damoisel sans nom. — Elle se mit à rire : — Ah ! fais , dit-elle , le beau nom qui vous convient ; vais vous le

dire. — Et se tournant vers les Damoiselles :
 — N'est-ce pas qu'il faut l'appeller l'Amour
 Damoisel , ou voire le Damoisel l'Amour ?
 — Toutes l'appellèrent aussi-tôt l'Amour ,
 & toutes s'empresèrent de former chacune
 une couronne , qui de roses , qui de myrte
 & de laurier , qui de renoncules : toutes
 les lui présentèrent , & toutes les effeuilloient
 en partie sur sa tête. Le Damoisel ne favoit
 pas où ce accueil pouvoit le conduire.

Au souper , placé à côté de Dodane & en
 face des Damoiselles , qui toutes , comme
 elle , cherchoient à attirer ses regards , il
 fut servi avec délicatesse ; mais il ne put
 manger , par excès d'émotion : sa vue s'éga-
 roit , son sein palpitoit , sa main trembloit.
 Une des Damoiselles lui versoit à boire dans
 sa tasse ; c'étoit un breuvage , le même dont
 la belle Yseult avoit éprouvé les amoureux
 effets. Le Damoisel , qui n'avoit pas soif , se
 contentoit de porter la tasse sur les lèvres ,
 & de la remettre à Chapelle , qui la vuidoit
 avec joie. Mal en alloit advenir au gourmand
 Chapelle. Le Damoisel conserva le sang-
 froid qu'il est possible de garder auprès d'une

troupe de Damoiselles. Dodane attendoit avec impatience l'effet du breuvage : l'ivresse du Damoisel ne passoit pas plus loin que son cœur. La nuit s'avançoit ; il n'étoit pas question de repos ni de sommeil. Des danses , des chansons , des instrumens , marquoient toutes les heures. De petits jeux succédèrent à ces plaisirs-là. Des petits jeux , qui , si souvent , deviennent si grands , achevèrent la veillée. Dans ces passe-temps , que je n'ose dire enfantins parce que l'Amour y joue de malins tours, que je ne dirai point raisonnables parce qu'il y a trop d'enfantillage , Dodane finissoit par demander aux Chevaliers une prouesse difficile. Elle montrait une bague qu'elle portoit à son doigt , qui n'étoit ni d'or ni d'aucun métal , bague vraiment magique , car tous ceux qui y touchoient sentoient , en y touchant , une émotion vive , & qui les faisoit tomber en pâmaison. Mais ce moment passé , on reprenoit ses sens. Les Damoiselles portoient chacune une bague semblable : les unes en avoient de si petites , de si jolies , jamais on n'eût cru qu'un doigt pût les porter.

C'étoit une de ces bagues qu'il falloit enlever ; le Chevalier pouvoit choisir parmi les Damoiselles, mais Dodane exigeoit la première épreuve. Hélas ! il les éprouva toutes , mais avec un embarras , une maladresse.... Ce jeu fut long , & ne laissa point d'espoir , Dodane se retira , & en le regardant d'un air moqueur : — Vous le baille , dit-elle aux Damoiselles ; onc Chevalier ne joua plus mal-adroitement —. Les Damoiselles ne voulurent pas pousser plus loin l'épreuve charmante de leurs bagues. — Bonsoir , lui dirent-elles , beau Damoisel ; c'est bien dommage qu'avec corps si bien fait , n'ayez pas plus d'adresse. Pas ne suffit , pour faire un Chevalier accompli , de travailler pour la gloire ; faut encore savoir jouer avec les Dames. Direz un jour : Las , sans esprit on perd bien des plaisirs ! Bonsoir , beau Damoisel. — Bonsoir , belles Damoiselles —. Il prononce ce souhait d'un ton un peu confus , & sa langue s'embarraçoit.

Le lendemain matin , le Damoisel n'eut rien de plus pressé que de partir. La Du-

chesse le fit dispenser des civilités d'usage ; il monta lestement sur son destrier.

Une pluie abondante les obligea de chercher un gîte ailleurs que sous les arbres , dont les feuilles étoient mouillées. Ils s'avancèrent vers une habitation d'où sortoit une fumée épaisse : une haie vive sembloit enclore le petit Domaine du Maître de l'habitation ; la porte en étoit ouverte ; ils entrèrent , & traversèrent d'abord un potager vaste & garni de légumes excellens ; ensuite un verger d'arbres fruitiers , & qui tous plioient sous le poids des fruits. Le Maître parut : à sa longue robe , le Damoisel reconnut que c'étoit un Alchymiste ; il avoit cependant suivi la Chevalerie pendant sa première jeunesse. Trop laid pour s'y distinguer auprès des Dames , car il étoit borgne & bossu , trop malheureux pour acquérir du renom , il avoit pris le parti de suspendre son armure à la porte de son Domaine , de s'adonner à l'étude des plantes. Il s'étoit fait un nom dans l'Alchymie , & se nommoit Vétin. Dans la décomposition & dans la mixtion des sucs , il étoit

parvenu à trouver des remèdes propres à plusieurs maladies. Il donnoit des breuvages efficaces. Il s'étoit appliqué à composer des appareils nécessaires aux Chevaliers , & qui guériffoient promptement toutes les blessures. Il dit au Damoisel : — Vois bien que que point n'êtes blessé. Quand serez reposé , vous fournirai belle occasion. Devez vous rendre à la Cour du Roi Ecbert de la Grande-Bretagne ; sachez qu'Agobard , ce Chef abominable de la terrible Conspiration de l'année huit cent soixante-six , n'est pas loin d'ici ; qu'il est éloigné de sa Bande , & n'a avec lui que quatre Estafiers : seriez reçu avec grand honneur par Ecbert , si lui portiez la tête d'Agobard. — La porterai , ou perdrai la mienne , répondit aussi-tôt le Damoisel ; vais partir à l'instant. — Vous suivrai pour panser vos blessures ; y a ici un Chevalier qui vous accompagnera —. C'étoit Griel , le Gouverneur du Damoisel. Griel étoit masqué , & ne parloit point , de peur d'être reconnu ; car il vouloit que toute la gloire revînt au Damoisel. Griel fit entendre , par des signes , qu'il étoit prêt ,

& se mit en route. Un petit Nègre les précédoit , & les conduisit à la caverne où Agobard s'étoit retiré. Le Damoisel le trouva endormi sur le sein d'une femme. Chapelle recula trois pas .— Les dames aiment donc les méchans , dit le Chevalier ! pas ne l'aurois cru .— Pas ne devoit être , répondit l'Alchymiste ; Beauté point ne devoit s'accoupler à scélératesse : mais , las ! y a des femmes méchantes — ! Le Damoisel envoya le Nègre éveiller d'Agobard ; il eût regardé comme une lâcheté de l'attaquer sans défense. D'Agobard poussa un cri de surprise , qui fit accourir ses quatre Estafiers. Le Damoisel lui donna le temps de monter à cheval , & courut à lui. Le premier choc fut si rude , que les courroies des arçons furent rompues , & qu'ils sautèrent à bas de leurs chevaux ; leurs bras pouvoient à peine soutenir leurs boucliers bosselés & pliés sous la pesanteur des coups qu'ils se portoient : les mailles de leurs cottes étoient coupées par le tranchant de leurs épées ; le sang ruisseloit. Griel & Chapelle se défendoient contre les Estafiers , & paroient les

coups qu'on vouloit porter en trahison au Damoisel. Agobard se défendoit en Chevalier exercé , employoit toutes les ruses de la défense , & tiroit parti de sa haute taille & de la longueur de ses bras. Un coup , dirigé adroitement , lui perça le flanc & le fit tomber sur ses genoux. Sa fureur l'étouffa presque aussitôt : il se roula dans son sang ; & , tant qu'il respira , il battit la terre avec ses deux mains. Le Damoisel se vit exposé seul aux épées des quatre Estafiers qui l'avoient entouré. Il tournoit sans relâche , paroit tous les coups , & les fit tomber successivement à ses pieds. Griel & Chapelle étoient blessés dangereusement. Chapelle , & le Nègre , & Vêtin , coupèrent la tête d'Agobard , & la présentèrent au Damoisel.

— Ne sauriez faire un plus grand hommage au Roi ; avez délivré la Grande-Bretagne du Conjuré le plus terrible qu'ait jamais été ; avez assuré , d'un seul coup , & si jeune , la paix de ce Royaume. Ne manque plus à votre gloire que d'aller faire triompher le nom des Chevaliers Bretons au fameux siège que la Bretagne soutient aux Isles de Silley.

— Irai , ferai tout ce que Chevalerie me commandera ; peut-être trouverai mon père , ou le vengerai — . Griel ne l'entendoit point parler ainsi de son père , sans se glorifier de l'éducation qu'il lui avoit donnée ; il étoit content de sa bravoure. — O manes de mon maître , le savez , si bien ai rempli mon devoir — ! Vêtin appliqua sur leurs blessures des pâtes consolidantes , & , dans peu de jours , il ne restoit que des cicatrices honorables. Griel prit les devants ; & le Damoisel , qui ne l'avoit point reconnu , prit la route de Londres , emportant dans un sac la tête d'Agobard.

Il n'étoit pas loin de la Ville. Un poteau , qui paroissoit nouvellement planté , l'arrêta ; il portoit cet écriteau : « — Vous qui passerez ici pour aller à la Cour du Roi-Ecbert , & qui voudrez mériter le nom de glorieux , de Chevalier & de grand , prenez à droite : ce sentier vous conduira aux épreuves gigantomachiques. Seriez vu de mauvais œil à la Cour , si n'aviez été jugé ici digne de devenir grand — ». C'étoit Griel qui avoit placé ce poteau. Le Damoisel n'hésita point ,

& entra dans le sentier. Il arriva , non sans fatigue , au Cirque gigantomachique ; une force puissante sembloit le retenir , & l'empêcher de gravir sur les éminences élevées du sentier. Le sentier tournoit , & présentait des précipices. Le Danois se disoit tout bas qu'on n'arrivoit pas aisément à la grandeur. Il vit çà & là des armures de Chevaliers qui n'avoient pu arriver au sommet , & qui étoient restés à moitié chemin. Il croyoit toucher au terme : un lion se présenta & lui ferma le passage. Le Danois courut à lui ; le lion hérissa sa crinière , ouvrit sa bouche énorme , & lui présenta une griffe effroyable. Le Danois l'attendit , le piqua , tourna autour de lui , se garantit des replis de sa queue & de sa dent ; & , après trois heures de combat , il le terrassa & lui coupa une patte. Il leva les yeux sur un poteau , & lut :
 » — Force & courage sont nécessaires à
 vraie grandeur — ». — Ai donc , se dit-il
 avec ingénuité , ai donc des moyens d'arriver à vraie grandeur ? Il avoit à peine prononcé ces mots , que des cris perçans frappèrent ses oreilles. Il accourt aux cris ;
 mais

mais plus il approchoit , & plus la voix paroïſſoit s'éloigner. Le Damoïſel ne ſe rebutoit point ; c'étoit l'accent de la douleur. Il avançoit toujours , & toujours la voix s'éloignoit. Il étoit ſuant ; il ne renonçoit point à l'eſpoir de délivrer un malheureux. La même voix fit entendre de grands éclats de rire , & rioit avec intention. Le Damoïſel ne laiſſoit échapper aucun mouvement d'impatience. — On m'a joué , dit-il ; on a abuſé de ma pitié : ſi c'eſt un mal d'être humain , aurai toujours ce tort-là —. Il prononça ces paroles un peu haut ; il n'appercevoit point Griel , qui , toujours maſqué , étoit tombé à ſes pieds. Griel , l'inviſible Guide du Damoïſel , avoit entendu ces paroles échappées à un cœur ſenſible ; il ſe livroit au plaifir d'avoir ſi bien fait éprouver le Damoïſel. La Fée Pantanimée étoit avec lui : la Fée préſenta la main au Damoïſel , & le conduiſit dans ſon Palais. Elle lui donna un Livre , ſur lequel le Damoïſel écrivit ſon nom ; c'étoit le regiſtre des noms des véritables Grands. Le regiſtre étoit ouvert depuis des ſiècles ,

& ne se remplissoit point. La Fée prétendit que , depuis la Chevalerie , le nombre en étoit devenu considérable. Elle affligea le Damoisel , en lui disant que son Art lui avoit révélé que la Chevalerie finiroit un jour , & qu'alors il faudroit fermer le registre. — Les vrais Grands , les vrais Chevaliers , dit-elle , seront si rares , qu'il ne sera pas besoin de registre ; l'Histoire & la Voix publique se chargeront du soin de les faire connoître. — Ce temps affreux , puisse-t-il ne jamais advenir ! s'écria le Damoisel : eh ! qui pourroit dédommager les Rois & les Cours de l'Europe de l'extinction de la Chevalerie — ? La Fée lui remit un feuillet hyéroglyphique : — Le remettrez vous-même à Ecbert ; permettez que j'appose mon chiffre sur votre bouclier —. C'étoit un cœur , ayant pour support des branches de laurier. — Ce laurier , dit-elle , n'a pas encore de feuilles ; c'est à vous à les faire pousser —. Le Damoisel rougit , & reprit son bouclier. — Avez , lui dit la Fée , une autre épreuve à subir. Regardez là-bas dans cet éloignement ; vous voyez des Hameaux

dans ces plaines , elles sont remplies de Pastoureaux : portez vos pas vers eux. Ne les connoissez pas ; & comment pourriez-vous devenir Grand , si n'aviez fait connoissance avec eux ? Quand serez à la Cour du Roi Ecbert , distinguerez bientôt ceux qui vécu auront avec les Pastoureaux. Quant à ce qui vous adviendra , ne puis vous le dire qu'après l'épreuve. Vous préviens qu'une force magique vous chassera ou vous retiendra dans ces Hameaux ; mais cette force n'agira sur vous qu'en raison de vos desirs. — Ne demande pas mieux , dit le Damoisel ; mais ces Hameaux sont éloignés de la Cour où il faut que j'arrive : ce chemin n'y conduit point. Vous vous trompez : on arrive plutôt que ne le pensez , des Hameaux à la Cour. C'est par des sentiers , il est vrai , mais tapissés de gazons , & tous fleuris ; on y arrive pur comme l'air , frais comme les fleurs : on y arrive sans s'en apercevoir , sans le vouloir ; enfin , verrez. — Grand merci, Dame ; y vais donc avec joie —.

Il prit le chemin des Hameaux. Le pre-

mier petit Bourg qui se présenta à lui , portoit l'empreinte du tems & de la misère ; on n'y voyoit de subsistant & d'élevé , que des poteaux munis de carcans suspendus à des chaînes de fer , des fourches , que les tourelles d'un vieux Château , liées ensemble par des pans de vieux murs crénelés , & la flèche d'un clocher mal assis sur ses fondemens ; les habitations , couvertes de chaume , rampoient sur un sol aride & désert ; les Pastoureaux étoient d'une petite stature , courbés & décharnés. Tous disoient au Damoisel que , sans l'amour de la Patrie , sans leur attachement aux foyers paternels , ils auroient abandonné cette terre maudite & ingrate. — Pourquoi , leur disoit-il , cette misère , cette aridité ? le sol est-il mauvais ? — Las ! non ; c'est que le Chevalier , Seigneur de ce Bourg , ne nous a jamais connus , n'est jamais venu ici : nous avons été livrés à des mains avides. Si vous saviez le bien qu'un Seigneur , qui demeure dans le Château , produit dans un Bourg , tous les Pastoureaux croient être sous l'œil d'un père. Quel cœur sa présence donne à l'ou-

vraie ! Aussi, malheur au Seigneur qui ne va jamais dans ses Terres ; il n'a jamais appris à être homme , à être compatissant : aussi il fait toujours une triste fin ; le mépris ou la haine le suit. S'il est Favori de son Roi , il devient tyran ; s'il est Guerrier , il devient cruel ; s'il est dans les Finances , c'est une sang-sue. Voilà , beau Damoisel , ce qui arrive aux Chevaliers qui n'ont point de pitié des Pastoureaux —. Le Damoisel étoit ému jusqu'aux larmes. — Si rencontrais, dit-il , ce Seigneur félon , lui ferois payer cher son inhumanité : est indigne de l'Ordre de Chevalerie —. Il avoit quelques pièces d'or ; il les distribua à ces malheureux , & s'éloigna , pensif & affligé de ce spectacle.

A peu de distance de-là , il apperçut un autre Hameau. Mais quelle métamorphose ! les chemins, larges & doux , étoient couverts d'un gazon frais & verd ; des arbres fruitiers se penchoient avec nonchalance sur ces chemins ; on y reconnoissoit moins la trace des voitures , des chars , que celle de la boule , du palet & des quilles : tout ,

dans l'enceinte des haies , étoit cultivé ; & tout florissoit , ou produisoit , ou promettoit ; point de gardiens , si ce n'est quelques épouvantails de drap rouge , ou des vieux chapeaux placés à des distances , pour préserver le chanvre naissant du picotage des oiseaux. — Chapelle , s'écria le Damoisel , le bon Pays ! — Pays de Dieu , reprit Chapelle —. Et appercevant une jeune Pastourelle , il reprit : — Pays de Dieu , Sire , & Pays des Belles —. Ils avançoient toujours. Les Habitations étoient propres : une place , plantée d'arbres , étoit au devant de l'Eglise ; des enfans sautoient autour : des mères , assises sur le seuil de leurs portes , paroissoient contentes , en regardant leurs enfans. Le Damoisel dit : — Elles ont du plaisir à être mères ; il faut qu'elles soient heureuses —. On s'empressa de lui indiquer le meilleur gîte. Il fit des questions ; il apprit , & c'étoit la première fois de sa vie , comment on pouvoit être heureux , & combien peu il en coûte pour l'être. Il ne demanda point si le Châtelain venoit souvent dans sa Terre ; on lui dit qu'il y venoit passer les plus beaux

jours de l'année, & que Madame la Châtelaine venoit y mettre au monde ses beaux enfans. On lui dit qu'il parloit à tous les Pastoureaux, & qu'il marioit autant de Pastourelles qu'il pouvoit, parce que c'étoit tout gain pour la Grande-Bretagne. Le Damoisel y vit avec un étonnement religieux, sous un plant d'arbres séculaires, des Vieillards, qui tous disoient : Ai planté celui-ci ; moi, ai planté celui-là. Le Damoisel prit la main du plus âgé, la ferra tendrement contre son cœur, & lui dit : — Il est bien heureux votre fils ! — Et pourquoi ? reprit le Vieillard. — C'est qu'il jouit depuis long-tems du bonheur d'avoir un père ; n'ai pas ce bonheur, moi. — N'ose vous interroger, beau Damoisel, de peur de toucher à vos blessures. — Vais le chercher : hélas ! vais le venger ; c'est un soin bien douloureux. — Vous êtes trop bon fils pour que vous ne retrouviez pas votre père —.

Plus il vivoit avec les Pastoureaux, & plus il s'attachoit à eux : leur franchise, leur simplicité, leurs jeux, tout cela l'at-

tendriſſoit. Chapelle le preſſoit de partir. — Encore quelques jours , lui diſoit-il ; j'arriverai aſſez-tôt à Londres — . Un inſtinct ami lui diſtoit ſes réponſes. Il touchoit au moment où le ſoleil ne devoit plus ſe lever inutilement pour lui ; où l'aurore , le ſoir , le jour & la nuit , l'ombrage & le frais , la ſolitude & le bruit , devoient lui offrir tant de ſenſations nouvelles ; il touchoit au moment où ſon ame , libre & élançée , devoit animer d'un fluide brûlant tout ſon être , & porter la vie & la chaleur juſqu'au bout de ſes doigts. Ses ſens ne devoient plus être engourdis : la Nature , & un ſentiment qu'il eſt inutile de nommer , alloient , de ces cinq ſens , faire cinq portes par où le bonheur devoit arriver à lui ſous toutes les formes. Heureux Damiſel , de ſe trouver au Hameau , & d'y ouvrir ſes yeux à la plus pure de toutes les lumières !

Au Hameau venoient d'arriver deux femmes étrangères : l'une étoit d'un âge mûr ; l'autre étoit encore bien éloignée de cette maturité : c'étoit encore une fleur fraîche. Elle avoit le vêtement du Village ,

le beau touret, la cotte & les amadis ; elle avoit dans sa démarche cet abandon de la jeunesse & de la beauté qui n'a pas encore des projets, & qui cède au besoin d'aller & de venir. L'innocence & le repos étoient dans son cœur, ainsi que sur son visage. Ses beaux regards ne s'allongeoient pas encore autour d'elle ; ils ne décrivoient point encore autour de sa personne un cercle enchanté, dont la beauté est le centre. Elle étoit accompagnée de sa Nourrice, alloit à Londres : elle alloit être témoin des fêtes que les Chevaliers devoient donner, venoit assister à ces pompeux spectacles, comme y viennent la jeunesse, l'innocence ; comme y viennent les Pastoureaux, mêlés parmi le Peuple, ignorés, confondus, & se repaissant des yeux seulement, des fêtes & des jeux de la Cour. Nous n'intriguerons point nos Lecteurs ; c'étoit Geneviève de Cornouailles. Onolorie, sa mère, ayant appris les tournois qui se préparoient à la Cour, & sachant que tous les Chevaliers étrangers y feroient admis, s'étoit flattée de l'espoir que Palmerin viendrait y chercher de la gloire.

Elle envoyoit Geneviève, & avoit donné des ordres à sa Nourrice de faire en sorte que sa fille fût apperçue par tous les Chevaliers. — Si Palmerin, lui disoit-elle, se trouve dans la troupe, il la verra; il est père, le sang demandera ses droits; ses entrailles s'intéresseront à Geneviève. Si voyez un vieux Chevalier qui s'attache à ses pas... Enfin, Nourrice, l'avez élevée, l'aimez; votre cœur vous dira ce que devrez faire pour savoir la vérité. De peur de malencontre, vous ordonne de mettre ma fille, par-tout où séjournerez, sous la garde d'un Chevalier honnête. Allez —. Elle avoit embrassé Geneviève, & lui avoit dit: — Puisses-tu, mon enfant, revenir plus heureuse, & consoler la désolée Onolorie — !

La Nourrice avoit donc conjuré le Damoisel de prendre sous sa garde Geneviève: il n'avoit pas été besoin de l'en prier; à peine la Nourrice lui avoit-elle dit: — Sire Damoisel, voilà Geneviève, que l'honneur & les devoirs de Chevalerie assurent de votre protection —, qu'il avoit interrompu ce discours: — Vrai Dieu! si je la défen-

drai ! Nourrice , pouvez y compter — ; & se tournant vers Chapelle : — Vrai Dieu ! qu'elle est belle ! — La bonne aventure ! avoit répondu Chapelle. — N'ai pas besoin de savoir ce que êtes , belle & gentille Geneviève ; puisqu'implorez assistance de Chevalier , faut que soyiez née Damoiselle : vous en crois , & crois que êtes une Divinité ; au moins est-il vrai que êtes une merveille —. Geneviève fit la révérence , baissa ses beaux yeux , rougit & trembla. Le Damoisel voulut la reconduire ; il lui présenta sa main , & il trembloit aussi fort qu'elle.... Effet charmant d'un magnétisme impénétrable ! — Ai tremblé , dit le Damoisel à Chapelle ; la Damoiselle trembloit aussi. — Ah ! Sire Damoisel , saurez désormais tout ce que cela veut dire —. Si vous croyez qu'il passa une de ces nuits virginales & chargées de doux pavots , vous vous trompez ; des roses , & quelques brins de myrte , se mêloient à ces fleurs de la nuit : des rêves caressans & doux songes l'avoient tenu éveillé. C'en étoit fait , il ne devoit plus oublier la belle Geneviève de

Cornouailles. Il n'alloit plus se présenter aux combats sans ces emblèmes heureux qui font l'ame de la Chevalerie , sans rapporter à sa bien-aimée toutes ses prouesses & toutes ses victoires. Le matin , en sautant au bas de son lit , il ne fut que dire : — Ah ! Chapelle , ai trouvé ma Dame. — Grand bien vous fasse ! lui répondit Chapelle —.

Geneviève n'avoit point passé une nuit plus tranquille ; mais son insomnie n'avoit rien que de doux. Le sentiment qui l'agitoit étoit si nouveau ; elle en ignoroit & la cause & les suites. Eh ! quelle crainte pourroit inspirer un penchant dont on ne prévoit pas le but ? Il sembloit à Geneviève qu'elle venoit de connoître un nouveau besoin ; & ce besoin paroissoit si naturel ! Il n'étoit partie de son être qui ne répondît à son cœur , & à laquelle son cœur ne répondît. Le Damoisel sans nom n'étoit point sorti de sa pensée ; & , le lendemain , c'étoit lui qu'elle cherchoit , en ouvrant ses yeux à la lumière. Déjà tout ce qu'elle voyoit n'étoit pas lui. Voilà la pensée de Geneviève attachée sur le Damoisel ; voilà le but où por-

tent

tent ses yeux : son cœur ne s'en éloignoit
 guère. Elle aimoit déjà mieux être sous sa
 sauve-garde que sous celle d'un autre Che-
 valier. Enfin, il étoit jeune : elle étoit jeune
 aussi. Ces rapports de jeunesse, qui sont
 plus puissans qu'on ne pense, & qui agissent
 si fortement sur nous, étoient une excuse
 de plus. Il y en avoit une autre à laquelle
 n'échappent point les âmes neuves & recon-
 noissantes ; c'étoient les services que le
 Damoisel étoit prêt de lui rendre : cette es-
 pèce de paternité que la force, qui aime à
 obliger, exerce envers la foiblesse, est bien
 douce & bien attachante. — Nourrice,
 disoit-elle, que vous en semble du Damoi-
 sel ? — Il est gentil. — C'est de quoi
 me suis avisée ; le hasard a eu pitié de moi.
 — Le pense comme vous. — Irai avec
 lui à la Cour du Roi Ecbert. — Le veux
 bien. — N'est-ce pas qu'il ne peut me
 mésarriver en si bonne compagnie ? — Ne
 le crois point —. A ces mots, la Nourrice
 se mit à rire. — De quoi riez-vous ? —
 Le saurez dans un autre temps ; baste que
 vous dise qu'ai plaisir à vous voir portée

d'inclination vers le Damoisel. Mais auparavant que fassiez avec lui le grand voyage de Londres, voudrois qu'allassiez ensemble dans ce vallon que voyez, qui est si garni d'arbres odoriférans, si épais ; là est un Palais où les Damoisels & les Damoiselles vont faire des épreuves. Allez-y, & si revenez ensemble, vous dirai tout ce que pense aujourd'hui. — Le veulx bien, reprit Geneviève, si le Damoisel le veult. — Oh ! le voudra, reprit la Nourrice ; témoignez seulement un peu de curiosité. — Ferai ce que voulez —.

Le Damoisel avoit revu Geneviève, & de jour en jour, il avoit éprouvé que la pensée de s'éloigner étoit la dernière & la plus triste de toutes ses pensées. Il oubloit de jour en jour, & ses voyages, & Londres, & le siège de Silley. Il sembloit qu'un charme inexprimable étoit attaché à ses journées. Qu'elles étoient courtes, quand il les passoit auprès de Geneviève ! que les momens qu'il passoit loin d'elle étoient longs ! — Ah ! Damoiselle, disoit-il, Damoiselle, restons au Hameau ; restons ici,

puifqu'on y fent , puifqu'on y trouve , puifque , Damoifelle , vous y ai trouvée. — Eh bien , Damoifel , difoit Geneviève , allois cherchant une fortune ; celle qu'ai rencontrée en vous trouvant , eft la plus beile que Dame ou Damoifelle puiſſe jamais rencontrer. N'ai ne beſoin ne cure ; m'eſt d'avis que n'y a plus rien dans le monde au-delà de la place où vous êtes. Quand vous ai vu , quand vous ai entendu , tout eſt fini pour le bonheur de Geneviève —.

Griel , toujours préſent & toujours caché , toujours invifible Guide du Damoifel , & qui favoit l'avancer dans la route de la gloire , voyoit à regret le Damoifel s'attacher plus à Geneviève qu'aux Paſſoureaux. Aimer une Payſanne , ce n'eſt pas aimer la Campagne , ni les bonnes gens ; oublier pour Geneviève le ſoin de venger ſon père , c'étoit une honte dont Griel commençoit à rougir pour le Damoifel. — Faut , ſe diſoit-il , rechercher les Dames : malheureux le Damoifel qui n'a pas ſa Dame ! mais malheureux celui qui donne tout pour elle — ! Pendant la nuit , il fit élever un

poteau au fond du bocage où le Damoisel & Geneviève se rendoient tous les jours, & plaça cette inscription : *Honni sera le Damoisel qui aura passé plus de dix jours auprès d'une Pastourelle , tant aimable soit-elle ; honni sera cil qui aura reculé ou n'aura pas avancé pour elle dans le beau chemin de Chevalerie ; honni sera , s'il a oublié qu'avoit un grand devoir à remplir : malédiction soit trois fois au fils lâche , ou ingrat , ou efféminé.* Griel s'étoit placé à une hauteur peu distante delà, & attendoit l'arrivée du Damoisel , pour faire retentir à son oreille le son mâle & guerrier du cor.

Le Damoisel y vint ; il donnoit une main à la belle Geneviève : ils se promenèrent pendant long - temps avec cette aimable mollesse de deux êtres, dont l'unique besoin est de se voir & de s'entendre , & non point de marcher. Penchés l'un vers l'autre , ils s'entretenoient d'une seule chose , d'un seul motif qu'ils n'avoient pas encore osé nommer. Ils peignoient leur bonheur , dans le contentement qu'ils disoient trouver aux lieux où ils s'étoient

rencontrés. — Que la campagne est belle ! disoient-ils ; que ce gazon est doux ! que cet ombrage est frais ! qu'on y passeroit bien toute une longue vie — ! Ah ! que ne disoient-ils plutôt : Que nous sommes charmés d'y venir & d'y rester ensemble ! Que ne se disoient-ils : Sans vous , ici , je m'ennuierois ; sans vous , si ces lieux ont quelques beautés , je ne les aurois jamais apperçues ; je n'y aurois trouvé , même parmi ces plates-bandes garnies de fleurs , je n'y aurois trouvé qu'une solitude qui m'auroit effrayé. Mais vous êtes ici ; mais du moment où je vous ai vue , ces lieux , cette terre , ces arbres , tout a été enchanté , tout a ressenti le pouvoir de la Féeerie , & par-tout j'y suis heureux & tranquille. S'ils ne s'exprimoient pas aussi ingénument , ils sentoient ; & cela suffisoit. L'élévation du poteau étonna le Damoisel. Il s'approcha ; Geneviève le suivoit un peu derrière lui. Il lut ; une sueur chaude découla de son front : trois fois il baissa la vue vers la terre ; & quand il eut lu ces mots : *Malédiction soit trois fois au fils lâ-*

che, ou *ingrat*, ou *efféminé*, il sentit dans tout son corps un frémissement universel, & se mit à pleurer. Geneviève avoit lu ; & ces derniers mots lui ayant rappelé le souvenir de sa mère, elle laissa échapper des larmes. Ils se regardèrent tous les deux en pleurant, & tous les deux, étonnés de leur douleur : — Chier Damoisel, dit Geneviève, pleurez ; qu'avez donc ? — Là est ma leçon, répondit-il ; là est le repentir ; là est la malédiction qui m'attend. Ah ! non, père chier, père inconnu ; non, ne mériterai ne l'infamie ne le reproche. Ah ! Geneviève, ai perdu trop de temps auprès de vous. — M'affligez, beau Damoisel ; trop de temps, dites-vous — ? Elle soupira, & ce soupir fut entendu par le Damoisel. — Point ne croyez qu'en sois fâché ; point ne croyez que veuille vous quitter : ai un père, savez ce qu'est un père ; n'y a rien au monde de plus —. Il alloit dire de plus cher ; il s'arrêta : car rien ne lui étoit plus cher que Geneviève. — Mais pleurez aussi, Damoiselle ? — Ai une mère, & sentoie que l'avois un peu

oublée auprès de vous. En pleurois ; & cependant ne fais si n'aurai pas demain & toujours le même tort envers elle , tant que vous verrai & vous entendrai —.

Griel , qui avoit apperçu , sans être découvert , le Damoisel & Geneviève , ne douta plus de l'effet que l'inscription faisoit sur eux. Il prit son cor , & joua la marche guerrière des Chevaliers aux grands jours. A ces sons , le Damoisel s'écria : — Vois bien que partir faut ; homme , Génie , qui prends soin de ma gloire , grand merci : partirai , le jure par mon épée —. Griel entendit cette exclamation , & en fut touché jusqu'aux larmes. — Il est né pour l'honneur , se dit-il , puisqu'il se rend lui-même justice —.

Le Damoisel , à peine retourné au Hammeau , appelle son Ecuyer. — Il faut partir —. Chapelle n'étoit pas si pressé : il poursuivoit amoureusement une Pastourelle , qui fuyoit toujours , quand il croyoit la bien tenir. Ce n'étoit pas sa faute : les sermens ne manquoient point ; les soupirs alloient un grand train ; les gestes encore

plus vîte. Il espéroit cependant... Quel contre-temps qu'un départ subit ! Il prenoit négligemment les harnois, & s'alan- guissoit. — Sire, dit-il au Damoisel, bien étonné suis que partiez d'ici sans avoir tenté l'épreuve de tous les Chevaliers. — Quelle épreuve ? — Dans ce Vallon y a un Palais ; Beauté est son nom. Là les Damoisels vont éprouver leur cœur ; si en sortent récompensés de quelques chiffres ou de quelques portraits, si vont par-tout dans le Palais de Beauté, si la Fée qui y commande leur fait accueil & est contente d'eux, rien ne manque au renom des Chevaliers. Il en est peu qui n'aient tenté l'épreuve. Allez-y, Sire, demain, tenant la belle Geneviève par la main —. A ce récit, le Damoisel étoit tout ame & tout oreille. Parler de la Beauté, de ses charmes à un jeune Damoisel, c'est l'embrâser. Le Damoisel auroit voulu être déjà dans ce Palais ; il attendit le jour, pour voir Geneviève, & l'y conduire.

Geneviève enduroit, dans le même instant, des reproches de sa Nourrice. — Par-

tez , lui disoit-elle ; avez quelque secret & doux penchant pour le Damoisel , & n'avez osé lui dire de tenter l'épreuve du Palais de Beauté ! Comment donc saurez-vous si a pour vous cette tant douce inclination que seriez aise d'y trouver ? Point ne vous fiez à lui , si ne tente l'épreuve ; auroit dû , lui , vous la demander. — Ne savois , Nourrice , comment falloit parler. Faut partir , faut le suivre. Mais feroit-il possible que le Damoisel devînt un jour... — ? Elle se mit à pleurer.

Le Damoisel étoit déjà à la porte ; il y avoit long-temps qu'il avoit appuyé son oreille contre la ferrure , & déjà il avoit répété bien des fois : — Belle Damoiselle , dormez-vous — ? La Nourrice s'étoit montrée la première. — Bonjour , Nourrice , avoit-il dit ; la Damoiselle dort encore ? — Oh ! que nenni ; elle avoit un réveillematin à l'oreille. — Eh quoi ? — Eh quoi ? ne le devinez pas — ? Le Damoisel rougit , & s'appliqua la plaisanterie de la Nourrice. — Eh quoi ! lui dit-elle , partiriez sans avoir vu la merveille qu'est ici ?

— Quelle est cette merveille, Nourrice?

— Le Palais de Beauté. — Ah ! si votre Damoiselle veut y venir avec moi, aise en ferai. — Pas mieux ne veut la Damoiselle. — Adonc attendrai qu'elle descende —. Il n'avoit pas fini de parler, que Geneviève s'étoit montrée & lui avoit gracieusement fouri. Elle lui présenta la main ; elle s'étoit mise sous le plus bel habit des Pastourelles : un ruban rose attachoit sous son menton le large chapeau qui couvroit sa tête , & la rendoit plus que jolie.

Ils s'acheminèrent dans le vallon où s'élevoit le Palais de Beauté. Cet heureux Palais n'étoit pas bien éloigné ; & bien en prenoit aux Voyageuses , parce qu'elles ne pouvoient y aller qu'à pied. On ne pouvoit aller vers ce lieu charmant qu'à petits pas : la foule n'étoit pas grande. Beauté est chose plus rare qu'on ne croit, & il n'y avoit que les Belles qui pussent faire ce pèlerinage. Des myrtes s'élevoient à hauteur d'appui le long des avenues ; des coudriers penchoient & arrondissoient leur

esme ; quelques lilas suspendoient , au sommet , leurs houpes fleuries , & des rosiers chauffoient le pied des arbres qui bordoient cette route parfumée. Un gazon , semé de marguerites , de bleuets , de thym , sembloit un ruban de diverses couleurs , jetté sous les jolis pieds des Pastourelles qui s'avançoient. Cà & là des nids de tourterelles , des colombes blanchissantes , des fauvettes amoureuses , des rossignols gazouilloient , s'ébattoient & planoient.

Le Damoisel ouvroit ses yeux étonnés ; Geneviève ne favoit plus que soupirer. Enfin , ils arrivèrent devant les portes du Palais : elles étoient fermées. Ces portes magiques ne s'ouvroient qu'à l'heure la plus brûlante du jour. Cette heure sonna : un grand bruit se fit entendre : une Fée , d'un coup de baguette , agita les gonds ; le bois sacré roula sur ses quatre pivots , & permit à l'œil de pénétrer dans la première enceinte. La Fée Joliette présenta la main au Damoisel , & lui fit signe d'entrer. Le Damoisel n'eut pas plutôt posé le pied sur le jaspe sanguin qui couvroit le plancher , que , jettant sur

Geneviève un regard , il recula trois pas de surprise & de joie. Geneviève étoit embellie : sa beauté l'éblouissoit... Il sentit au même instant sa vue se troubler ; il ne vit plus aussi clair qu'il avoit vu jusques-là : tout prenoit autour de lui une forme & des aspects outre mesure. Il voyoit tout en beau : un bandeau sembloit peser sur sa paupière. Eh ! qu'il étoit beau ! c'étoit celui que nous recevons tôt ou tard des mains de la Beauté ; bandeau céleste , qu'on ne devroit jamais déchirer , & qu'on ne déchire jamais sans payer cet attentat par la perte des plus douces de toutes les illusions. Heureux celui qui sait le garder ! Une foule de petits êtres charmans s'attachèrent à Geneviève & au Damoisel : c'étoient les Mensonges , les Illusions , les Rêves , les Projets. Dieux ! combien Geneviève gagnoit sous cette charmante escorte ! Le Damoisel dut à ces aimables Mensonges un soupir que Geneviève ne put se défendre de laisser échapper. — Beau Damoisel , lui dit-elle , beau Damoisel , n'abandonnez jamais la constante Geneviève. — Jamais , lui dit le Damoisel ;

Damoïsel ; jamais —. De tels sermens n'étoient point nouveaux. La Fée en rit , parce que c'étoit toujours sur la même place , parmi les Mensonges , que les sermens se répétoient : & il y avoit dans ce Palais un vaste appartement rempli des listes nombreuses de ces sermens , qui n'avoient eu que la durée du Mensonge.

La seconde salle offroit une épreuve plus difficile. Elle étoit plus éclairée : une infinité de portes y aboutissoient , & se touchoient de si près , qu'il n'étoit pas rare que deux personnes sortissent chacune par une porte différente , en croyant sortir par la même. Un charme puissant sembloit vouloir éloigner l'un de l'autre , & on avoit besoin de se serrer pour n'être pas désunis. Au lieu du bandeau , qui , n'aguères , embellissoit tout , les yeux ouverts par une main invisible , se promènent avec orgueil les uns sur les autres , pèsent , mesurent , s'observent. Il est rare qu'on ne perde tout à ces observations. Le Damoïsel , vingt fois , se sentit repoussé : vingt fois une main ennemie voulut arracher son bandeau ;

vingt fois il fit des efforts pour le conserver, & pour ne pas s'éloigner de Geneviève : il sentit les Mensonges s'échapper ; il ne les regretta point. Geneviève lui parut moins belle ; mais il la vit du moins telle qu'elle étoit, & il en fut plus flatté. Les Illusions vouloient aussi l'abandonner ; il en retint quelques-unes : l'Espérance qu'il caressoit de la main , les Rêves qu'il appelloit *mes amis de nuit* ; les Projets , ces aimables courriers du bonheur du lendemain. Envain toutes les portes s'ouvrirent à-la-fois ; pour n'être point trompé , il souleva Geneviève dans ses bras : l'Espérance la couronnoit , & il passa par la même porte. La Fée Joliette applaudit par un battement de mains , & dit qu'adresse étoit bonne jusqu'auprès de la Beauté.

Les épreuves devenoient de plus en plus dangereuses ; ce n'étoit plus un jour pur ; ce n'étoit plus un de ces jours brillantés qui s'échappent en ondoyant & en paillettes légères , de la ceinture des Graces : jours peu connus , & souvent mal employés. C'étoit un jour faux : un prisme désespérant

étoit suspendu entre Geneviève & le Damoisel. Ils ne se voyoient plus tels qu'ils étoient ! Sous la glace épaissie du crystal imposteur , les graces de Geneviève paroissent des défauts : sa taille se rapetissoit , sa bouche enchanteresse s'élargissoit , ses lèvres purpurines pâlissent , & ses yeux , ternes , obscurcis , ne répandoient qu'une lumière fausse & louche. Le Damoisel étoit jugé aussi mal par Geneviève. Ils voulurent se parler ; ce n'étoit plus ce son qui alloit au cœur , cette mélodie de l'ame qui ravit ; c'étoit une voix rauque , discordante. La voix du Damoisel ne pouvoit plus former l'octave délicieuse de la voix de Geneviève ; le diapazon de leurs tendres accords étoit rompu. Il étoit peu de Chevaliers qui eussent soutenu ce troisième période de la Beauté ; c'étoit l'âge où les infidélités & les inconstances prennent naissance. Le Damoisel & Geneviève jettèrent un cri de désespoir , qui fit retentir toute la salle. — Non , Génies infernaux , s'écrièrent - ils ; non , point ne saurois oublier ce que tant j'affectionne ; plutôt consentirois à perdre



le jour : belle ou laide , beau ou laid , elle sera toujours ma Dame , il sera toujours mon Damoisel —. A ce cri , le prisme tomba , se brisa en mille pièces ; des Génies mal-faisans les ramassèrent , & s'envolèrent pour les répandre dans l'Europe. Des enfans de ceux qui héritèrent de ce verre funeste , sont nés sans doute les médifans , les calomnieux , les censeurs & tous ces infortunés qui ne savent jamais rien apprécier dans la balance de la vérité.

Le Damoisel traversoit une galerie d'une longue étendue , où étoient suspendus des portraits de routes les espèces. Ces images célestes avoient été apportées par des Chevaliers dans le premier âge des illusions. Vous pensez bien que les traits étoient flattés : il étoit impossible de concevoir que la Beauté pût avoir plus de charmes. Il avoit été impossible à presque tous les Chevaliers de traverser cette galerie sans s'arrêter , sans soupirer auprès de ces portraits , quelques préoccupés qu'ils fussent de leurs Dames. Par une féerie dont nos Lecteurs nous dispenseront de donner l'origine , de

ces tableaux s'élançoient des flèches ; & si le Chevalier qui les considéroit formoit un seul desir , envain couvroit-il de sa main la prison où son cœur se mutinoit ; la fleche , lancée par un Dieu , se glissoit à travers ses doigts , & se posoit sur la place où tout son sang s'étoit porté. La galerie avoit deux faces ; vis-à-vis des portraits des plus belles Dames , on voyoit ceux des plus beaux Chevaliers. Le nombre n'en étoit pas si grand ; d'ailleurs , vous savez que nous fûmes toujours peu distingués par de semblables hommages. Les Dames , avares d'un si beau tribut , ménagent trop leur bonheur & leur secret : peut-être ont-elles raison de montrer un peu moins de reconnaissance. Cependant le même charme étoit attaché aux portraits des Chevaliers ; car on ne me croiroit point , si je disois que la présence d'un beau Chevalier est une présence muette auprès de vous , Mesdames ; elles ne le furent jamais. Ainsi le voulut ce grand Architecte , qui fit tout pour le mieux.

Le Damoisel & Geneviève avançoient à petits pas dans cette galerie magique ; car

il n'est pas possible de ne pas s'arrêter en passant devant la Beauté , & de ne pas tourner la tête vers elle , en s'éloignant. Quelqu'étroitement ferrés qu'ils fussent , un pouvoir surnaturel détournoit & fixoit leur vue , chacun du côté opposé , chacun vers les tableaux. Leurs genoux fléchissoient en passant dans ce sanctuaire ; leur cœur bondissoit , leur sang refouloit vers le foyer brûlant de la sensibilité. — Quelle épreuve, ô Dieux ! s'écrioient-ils ; ô Dieux , protégez-nous —. L'épreuve étoit redoutable en effet. Comment voir sans être brûlé , sans rompre mille liens , tant de charmes ! Le Damoisel trembloit , ne se connoissoit plus ; mais il avoit la force d'avancer : des flèches dorées se croisoient & tomboient à ses pieds ; mille fois il fut tenté de découvrir son cœur & de l'ouvrir à tous les traits. Oh ! s'il eût reçu le jour dans le Pays charmant des Gaules , oh ! Geneviève , c'en étoit fait... Geneviève n'étoit pas plus tranquille & n'étoit pas moins irréprochable. Tantôt tirant par le bras son Damoisel , tantôt entraînée par lui , ils arrivèrent à l'autre bout de la galerie. Comment firent-ils pour

avoir tant de courage ? je ne vous le dirai point. Honneur cent fois au Damoisel qui étoit fort content de cette épreuve ; honneur mille fois à Geneviève , qui , en même-temps qu'elle donnoit une preuve évidente de son attachement , en recevoit une aussi flatteuse !

Ils ne touchoient point au terme de leur entreprise ; ils venoient d'entrer dans la chambre de feu. Aux deux bouts étoient deux colonnes : le Temps les avoit élevées & les respectoit. Mille petits feux brilloient dans cette chambre : les uns n'élançoient qu'une vapeur qui faisoit tourner les têtes sans échauffer le cœur ; les autres scintilloient seulement à travers les paupières , & ceux-là attiroient les Dames par leur fausse chaleur : ceux-ci sembloient remplir un âtre rougi , & ne pouvoient jamais s'élever ; il falloit s'approcher de bien près pour en sentir l'atteinte ; & ceux-là avoient le malheur d'être souvent méconnus. C'étoit tant pis , car ils duroient long-temps. Le Damoisel en trouva de si tièdes : c'étoit pitié. D'autres enfin , environnant leur foyer

d'une flamme épaisse , noircissoient tous ceux qui avoient l'imprudence de s'en approcher. Le Damoisel s'éloigna avec effroi de ce feu coupable : il étoit trop bien né pour le connoître jamais. La Fée le prit par la main , & le plaça debout contre une colonne : elle plaça Geneviève dans la même attitude , contre la colonne parallèle. Elle agita la baguette : au même instant , deux feux , mais brillans , mais violens , & imprégnés de la pure couleur des Cieux , jaillirent de leurs cœurs , montèrent en serpentant le long des colonnes , & sembloient prendre une nouvelle force en passant sur la tête du Temps , qui servoit de chapiteau aux deux colonnes : la gerbe de feu se recourboit vers l'autre gerbe ; elles décrivirent ensemble un cercle enflammé , un cercle parfait , où les feux , confondus & unis , paroissoient sortis du même foyer. — Il y a bien des siècles que je vis , s'écria la Fée , & voici la seconde fois que je suis témoin d'un phénomène si accompli. Heureux Damoisel , heureuse Geneviève , toutes vos épreuves sont finies : ah ! puisque vos

feux s'épurent & Prennent une vie nouvelle en passant sur la tête du Temps, vous ferez un modèle unique d'un bonheur inaltérable. — Il n'est pas certain toutefois, ajouta-t-elle, que le Damoisel n'interrompe jamais cet élan délicieux d'une flamme brillante. Je vais l'éprouver : ne vous affligez pas, Geneviève —. Aussi-tôt la Fée ouvrit le cabinet des Amourettes, dont l'Occasion étoit l'aimable Concierge. Ce cabinet n'avoit point de couvert, & tout ce qu'on y disoit s'évaporoit ; tout ce qu'on y faisoit n'avoit pas plus de durée. Le Damoisel ne put se défendre de rire en y entrant ; c'étoit l'effet du charme des Amourettes. Il parloit à haute voix, il chantoit : ses regards effrontés se promenoient sur les femmes qu'il y trouva, & il donna deux fois des sujets de plainte à Geneviève. — Deux fois, dit la Fée, c'est bien peu ; consolez-vous, Geneviève : au reste, le Damoisel n'en fera pas moins unique. Il n'est point de Chevaliers qui n'aient eu plus de deux Amourettes ; mais apprenez qu'elles ne laissent point de souvenirs —. Geneviève se soumit, en

rougissant , à cette nécessité. Eh , oui , c'étoit une nécessité. Si nous nous consultons bien , le plus fidèle de nous tous se sentira au moins deux fois coupable dans sa vie envers sa Dame. Gardons du moins le secret , pour qu'elles n'en aient jamais un à nous faire.

Ils étoient enfin parvenus à la dernière salle du Palais : des tables d'airain étoient placées au milieu ; & autour de ces tables on voyoit rassemblés des adolescens , des Chevaliers d'un âge mûr , des Vieillards : tous avoient à leur gauche une Damoiselle ou une Pastourelle. Ces loyaux Chevaliers étoient présidés par un Vieillard , sous l'emblème du Temps ; & ce Vieillard jettoit à chacun d'eux des bourses , que les Damoiselles remplissoient avec des pièces d'or. Ces bourses représentoient les années , & les pièces d'or les jours. En effet , des jours passés auprès de sa tendre amie sont d'or ; aucun alliage ne sauroit les altérer. La Fée remit une bourse dans les mains du Damoisel , & des pièces d'or dans celles de Geneviève. — C'est vous , lui dit-elle , qui

remplirez cette bourse magique ; songez que ces signes de votre bonheur pourroient s'altérer dans vos mains , si vous cessiez d'avoir dans votre pensée & dans votre cœur l'aimable Damoisel. Et vous , heureux Damoisel , avant que sortiez d'ici , faut que receviez le portrait de Geneviève ; c'est lui que porterez suspendu en tous lieux. Avez déjà reçu de la Fée Pantanimée un chiffre ; c'est un cœur , ayant pour support des branches de laurier. Voici votre cachet , celui avec lequel scellerez vos secrets & vos ordres : deux lettres en composent le fond ; une guirlande de fleurs les entoure , & une flamme les surmonte — . Le Damoisel remercia la Fée Joliette , qui remit le cachet à Geneviève , en lui disant : — C'est à vous qu'appartient le droit de donner vos chiffres ; de ma main il n'y trouveroit pas la moitié de son prix — . Geneviève présenta son chiffre au Damoisel , qui mit un genou en terre , & le reçut avec ce plaisir religieux & pudibond qu'il est impossible d'exprimer.

La Fée s'assit devant une table ; elle étoit

couverte de couleurs , de palettes & de pinceaux : c'étoient les plus brillantes couleurs & les pinceaux les plus légers ; le marbre qui servoit à broyer étoit plus chaud que le marbre ordinaire. Sous le ciseau de la Fée Joliette , un morceau de vélin , détaché de sa feuille , présentoit un médaillon ovale , qui n'alloit plus offrir une surface blanche & muette. Geneviève avoit pris place : le Damoisel étoit à genoux , à gauche ; il tenoit une des mains de Geneviève : l'œil de la Damoiselle , tourné & jetté vers lui , offroit un globe brillant qui sembloit couvrir la tête du Damoisel d'une douce auréole , & sembloit recevoir de lui toute sa lumière. La Fée trouva cet œil si beau , que son pinceau en eut bientôt fixé l'image sur le vélin. Le Damoisel porta sa main sur la main de la Fée , & en fit tomber le pinceau. — Arrêtez-vous , lui dit-il , en ai assez de ce bel œil ; dit tout à la mienne pensée , & peint tout ce qui est dans moi. Comme il est vrai que ne veux voir que par l'œil de ma Dame , comme il est vrai que n'y a que ce bel œil qui me renvoie le jour dans toute sa

sa beauté, ne veux rien de plus. Point ne suis fier; point ne veux promener devant tout le monde l'image de ma Dame. Ah! veux que son visage reste inconnu, & que son bel œil suffise. Ceux qui le verront diront : Voilà le plus bel œil qu'on puisse voir, & croiront sans peine qu'il tient à la plus belle des figures. Qu'en pensez-vous, aimable Fée? — Avez raison, & vous admire. Pensez choses que doivent penser un jour (mais y aura avant bien des siècles passés) les galans Chevaliers. Un jour, quand les Dames auront, à force de foiblesses, prodigué, multiplié les dons de leurs portraits; quand se verront dans des doigts vils & grossiers des portraits; quand au lieu de regarder ces faveurs comme un hommage, on les prendra comme un besoin du luxe; quand ne sera personne qui n'en ait, sans utilité, sans plaisir, sans en sentir le prix : alors, beau Damoisel, les Chevaliers imagineront ce que venez d'imaginer; ne demanderont aux Peintres qu'un œil qu'ils porteront à leurs doigts. Ce sera une énigme qu'ils offriront à tous les curieux, & dont ils

garderont respectueusement la clef. Mais permettez que j'ajoute quelques traits à ce bel œil —. Elle reprit son pinceau. A peine elle avoit jetté quelques ombres & tracé quelques lignes, que le Damoisel se mit à fourire. — Je la retrouve, dit-il ; c'est elle, sans que cela paroisse. Par quelle magie n'est-ce rien, & est-ce tout ? C'est elle, & personne ne pourra la reconnoître... ; il ne m'en faut pas davantage. — C'est ainsi, dit la Fée, que se porteront, au temps dont je viens de vous parler, tous les portraits : on les nommera *ni trop ni trop peu* ; ils viendront après les *j'appartiens*. Portez toujours ce bel œil à votre doigt ; ce sera un mauvais signe pour Geneviève quand le quitterez. Heureuse encore, si ne le quittez que pour la Fée Amourette. Elle vous le rendra soudain ; car elle est bonne & ne retient personne long-temps dans ses chaînes : elle aime trop la liberté, & cède trop volontiers à l'Occasion, qui la mène par la main. Adieu, beau Damoisel, souvenez-vous de la Fée Joliette —.

Les portes du Palais s'ouvrent : le Da-

moisel & Geneviève se trouvèrent dans la campagne, au côté opposé à celui par où ils étoient entrés. Qui fut content ? ce fut Griel, qui dit à part soi : — La bonne nourriture qu'ai fait-là, ô mon Maître ! O Alfred, que ne pouvez-vous savoir avec quel soin ai éduqué mon Elève ! il est aimable, il est aimé, il en est digne ; il cherche la gloire, il la méritera. De combien d'épreuves vient-il de triompher en peu de temps ! Allons à la Cour du Roi Ecbert —. Il donna du cor, & partit. Le Damoisel entendit ce son bruyant, & s'écria : » — Vous suis, Génie protecteur ; vole à la Gloire, vole à la Cour — «. La Nourrice tenoit dans ses bras Geneviève : — Heureuse Damoiselle, avez donc trouvé votre Damoisel — ! Geneviève ne put que lui dire : — C'est fait —. Chapelle attendoit. Le Damoisel monta sur son cheval : Geneviève fut placée sur celui du Chevalier de Grafilinde ; la Nourrice s'assit en croupe de celui de Chapelle. A l'arçon du cheval de l'Ecuyer pendoit la tête d'Agobard ; le portrait de Grafilinde étoit couvert de l'écu du Da-

moïfel. Ainfi chevauchoit cette troupe heureufe.

Ils arrivèrent à Londres l'avant-veille d'un fameux tournoi. Les Hérauts d'armes reçurent la demande du Damoïfel pour l'Ordre de Chevalerie , & l'inscrivirent fur la liſte des Chevaliers affaillans & tenans rout-à-la-fois. Il venoit attaquer & défendre , provoquer & foutenir le combat à outrance , les combats cruels à la barrière. On lui demanda fa devife , il donna celle-ci : *Au Damoïfel qui va cherchant fon nom & fon père , honneur & merci.* — La verrez reluire fur mon écu , cette devife , à côté du chiffre où eſt un cœur ayant pour ſupport deux branches de laurier. Au ſurplus , annoncez à ſa Sérénité le Roi Ecbert , que le Vainqueur d'Agobard eſt ici , & qu'il lui en apporte la tête. Annoncez à Dame Graſilinde que le Vainqueur de ſon Chevalier vient lui rendre ſon portrait —.

Les Hérauts d'armes s'acquittèrent du meſſage. Le Roi Ecbert , qui avoit été prévenu par Griel , dépêcha vers le Damoïfel les premiers Chevaliers de ſa Cour ,

& l'attendoit avec impatience pour lui conférer l'Ordre de Chevalerie , & lui accorder les honneurs du Château Royal. Dame Grafilinde lui députa , non point un Chevalier , mais un bien joli Page , leste , fin & discret , qui portoit des tablettes couvertes de drap d'or , dans lesquelles un style d'or avoit gravé un discret rendez-vous pour le soir même , & lui promettoit grandes faveurs , accueil brillant , & tout ce que Chevalier , appuyé du crédit d'une Dame favorite , peut obtenir. Le bon Griel avoit pressenti le billet , & se trouvoit dans ce moment auprès du Damoisel , à qui il étoit venu demander l'honneur d'être son Ecuyer pendant la durée du tournoi. L'infatigable Griel ne cessoit d'avoir l'œil ouvert sur son Elève ; & il eût passé des instans bien douloureux , s'il n'avoit pas pu se tenir auprès de lui pendant les combats , pour le couvrir ou pour le conforter. Le Damoisel vouloit refuser le rendez-vous de Dame Grafilinde. Griel l'arrêta , & lui dit en déguisant sa voix : — Rien n'en faites ; ici loyale affection & haine vénée-

neuse ne cessent d'agiter les ames de Cour : faut choisir , être cajolé ou être détesté. Haines de Dames sont interminables : point ne vous conseille de les braver ; & puis , sachez que le premier devoir de Chevalerie est courtoisie & servage. Dame Grafilinde est Princesse , Favorite , peut tout ce qu'elle veut. Va vous faire un renom plus glorieux que ne sauriez avoir après mille combats ; va faire de vous un Prince par la magnificence ; va vous montrer comme l'espoir & la gloire de la Bretagne. C'est à vous à mériter tant de biens ; faut deviner choses que n'oseroit vous demander ; faut voire lui épargner honte & avances trop marquées : ainsi en va à la Cour. — Mais Geneviève & mes sermens ! — Avez donc oublié les amourettes ? Dame Geneviève ne sauroit vouloir les défendre , seriez l'unique. Amourettes utiles ne sont condamnables ; & puis , c'est si-tôt fini — ! Le Damoisel , avant de répondre , regarda Geneviève , qui lui dit : — Vois bien que est une nécessité ; ai vu dans le Palais de Beauté que deviez être coupable de deux Amourettes :

n'en ai plus qu'une à craindre ; vous baille liberté —. Le Damoisel prit le style , & grava , dans les tablettes de Dame Grafilinde , rien que ce mot : *J'ai*. — Que Dame Geneviève a bien fait , dit Griel , de prendre le parti de la douceur ! Dame , souviens vous toujours que beauté n'est rien sans bonté ; beauté séduit , bonté attache —.

Le Roi Ecbert n'étoit plus jeune ; il ne pouvoit plus monter à cheval , courir le monde , & le remplir du bruit de ses hauts faits : il se bornoit à entretenir dans sa Cour le feu de la Chevalerie , à bien gouverner la Grande-Bretagne , & à courtoiser les Dames. Il n'étoit plus dans l'âge où les Dames ont de grands dangers à courir dans le tête-à-tête avec nous ; il étoit calme , & le feu qui le brûloit étoit plutôt celui de l'amitié. Il avoit donné la préférence à la Princesse Grafilinde , autant parce qu'elle étoit Princesse , que par rapport à sa beauté. Grafilinde se dédommageoit , par l'usage du crédit & de l'autorité , de l'absence des plaisirs. Le Roi Ecbert venoit la consulter tous les soirs sur le travail du lendemain.

Les Ministres se rendoient auprès d'elle ; le destin de la Grande-Bretagne dépendoit d'un oui ou d'un non de Grafilinde. Le matin , les Chevaliers venoient prendre ses ordres ; c'est le matin qu'elle donnoit des Chefs à l'armée , des Gouverneurs aux Provinces , & des Maîtres aux sept Royaumes. On n'en murmuroit point , parce que Grafilinde n'abusoit point de sa puissance , & que tous les Chevaliers étoient flattés de recevoir de ses mains toutes les faveurs de la Cour. On appelloit les entrevues du Roi Ecbert avec Grafilinde , *le souper du Roi*.

A peine il étoit nuit , que le Page étoit venu trouver le Damoisel. Il avoit pris dans ses mains le portrait de Grafilinde , sur lequel il avoit jetté une gaze. Il monta sur le second perron du Château , & là , prit un petit escalier à gauche ; car , vous le savez , les plaisirs montent rarement sur les grands perrons : ils vont , à bas bruit , par des escaliers dérobés , se glissent , s'introduisent par les petites portes à peine entr'ouvertes. Celui qui vous dira : Ami Lecteur , mes deux battans sont toujours ouverts aux

plaisirs, ne le croyez point ; il ment. Les plaisirs ! les plaisirs ! eh ! bon Dieu , qu'ils tiennent peu de place ! qu'ils ont peu d'escorte ! & comme ils disparoissent sans qu'on s'en apperçoive ! Heureux celui qui sait en tenir un en charte privée ! qu'il ait soin de lui couper & les pieds & les aîles !

Le Dampsel ne trouva point une vaste antichambre dans le logement de Grafilinde. La Princesse étoit si bonne , qu'elle ne faisoit attendre aucun Chevalier au milieu de ses Laquais. Quelque grande que fût sa faveur , elle eût craint de faire un affront à la Chevalerie ; elle avoit jugé plus convenable d'agrandir son salon aux dépens de l'antichambre & de son arrière-salon. Pour celui-ci , il étoit bien petit , bien bas plafonné ; c'étoit une niche , ornée de dorures , de tableaux : dans les quatre encoignures , des crystaux , placés sur des buffets de laque , portoient des fleurs , qui répandoient une odeur douce. Grafilinde étoit couverte de ces gros diamans & de ces grenats orientaux , que Charlemagne , au retour de ses conquêtes d'Italie , avoit donnés au Roi

Ecbert. C'étoient les diamans de la Couronne. Grafilinde n'avoit , par le droit de la naissance , qu'une petite Couronne ducale à mettre sur sa tête ; mais les Amours lui en avoient présenté , depuis long-temps , une bien plus grande. Grafilinde , qui n'étoit point orgueilleuse (vraie beauté , vrai mérite n'ont point d'orgueil) , échangeoit volontiers la Couronne ducale & la royale pour la couronne de fleurs qu'un aimable Chevalier avoit pris soin de lui tresser au lever de l'aurore ; c'étoit celle-là , mêlée parmi les boucles de ses beaux cheveux dorés , qu'elle avoit sur sa tête quand le Damoisel parut devant elle. Il s'inclina & se tint la tête penchée vers ses pieds , jusqu'à ce que Grafilinde lui eût dit d'approcher. — Princesse , dit-il , vous rends ce portrait qu'un Chevalier malheureux n'a pu conserver davantage. — Beau Damoisel , ce qui me console , c'est qu'il est tombé dans des mains peu capables de profaner de pareils dons. — C'étoit , Princesse , le premier qu'eussé touché , voire qu'eussé vu ; ai bien senti que l'original devoit être par-

fait, puisque tant parfaite étoit l'image. Ores que vous vois, sens encore mieux qu'avois bien deviné. Heureux cil qui le portera désormais — ! A ces mots, il le posa sur une table devant une cassette garnie de fleurs : — Voilà l'hommage pur que votre image doit recevoir —. Gracilinde rougissoit ; car elle savoit que la conquête du portrait la livroit presque au beau Damoisel. Elle rougissoit, comme font toutes nos Dames, mais ne reculoit point. — Savez, dit-elle, sans doute, que par la possession de mon portrait, avez acquis de grands droits sur moi ? Imprudente ai été ; avois cru mon Chevalier invincible —. Rien ne craignez, dit le Damoisel ; si saviez ce qui se passe dans mes pensées, verriez bien qu'éloigné suis d'avoir des ordres à vous donner : ains plutôt suis-je prêt à vous obéir en toutes choses des plus difficiles —. Il mit un genou en terre : — Vous l'assure par serment —. Dans ce moment, le jour s'obscurcissoit, la nuit paroissoit descendre sur les vitraux de l'appartement. C'étoit la Princesse que

l'éclat incommodoit , & qui , sur le verre un peu trop diaphane , faisoit couler , au moyen d'un ressort , un taffetas lilas , qui interceptoit les deux tiers du jour. Le Damoisel n'y voyoit plus qu'assez , pour ne pas perdre de vue la Princesse & tous ses charmes. La Princesse lui avoit abandonné sa main , pour le relever en apparence , mais bien plutôt pour le retenir à ses pieds ; cette main avoit été bientôt couverte de vingt baisers. La Princesse les avoit tous sentis & tous comptés. Elle ne parloit plus que par monosyllabes : le Damoisel lui répondoit de même. Il étoit bien timide : eh ! s'il ne l'eût pas été , si Grafilinde n'eût point senti sur sa main le duvet d'un baiser virginal , & cette chaleur novice d'une première sensibilité , elle l'auroit repoussé. Un Chevalier sans délicatesse , un Chevalier livré à la routine des jouissances , l'auroit effarouchée. Elle vouloit bien être la conquête d'un Damoisel tout neuf , & non point la proie d'un vautour d'Amour. Il falloit voir le beau Damoisel , la chaleur de son front , l'in-

carnat

carnat de ses joues , le feu de ses yeux , & enfin toute l'expression de sa personne. C'étoit l'Amour aux genoux de sa mère ; c'étoit Vénus , caressant son fils. Nous n'en dirons pas davantage. Nous ne nous sommes point chargés de révéler des mystères.

Grafilinde promet au Damoisel assistance , faveur & accueil distingué. — Point n'êtes riche , lui dit-elle ; n'avez que la cape & l'épée , le Roi Ecbert va vous donner de quoi tenir état de grand Banneret tel que le méritez. En attendant que le Roi vous ouvre ses trésors , faut que receviez les présens que demain vous enverrai. Veux que paroissiez un des plus brillans au tournoi ; veux qu'au siège de Silley soyez traité en Prince ; veux... — Elle alloit former d'autres vœux ; car il est naturel de vouloir élever son Damoisel , son ami , par-dessus tous les autres Chevaliers. — Parlerai de vous , dit-elle , ce soir au Roi ; vous annoncerai aux Chevaliers , & verrez , demain , quand vous présenterez au Roi , si mal vous aurai servi. — Du

mal de vous , dit le Damoïsel ; ne crois jamais qu'il m'en advienne , pas même de vos yeux ; car en possédez , Princesse , le tant doux remède..... — Il tira sa révérence , & sortit , en emportant la ceinture de la Princesse , pour lui servir d'écharpe. C'étoit l'usage autrefois : si-tôt qu'un Chevalier avoit touché à la ceinture de sa Dame , il l'emportoit en signe de possession. Tel étoit l'esprit de l'usage. La galanterie , qui fait farder les pensées , en adoucissoit le mot ; & , grace à cette adroite convention , les Dames étoient dispensées d'en rougir.

Le Damoïsel , en retournant à son logis , ne put que revenir à la belle Geneviève. Comment paroître en sa présence ? c'étoit un autre embarras. Geneviève devina tout , au premier coup-d'œil. — Avez , lui dit-elle , été bien reçu ? — Oui , lui dit-il ; n'ai pu m'en défendre : un moment ai oublié ma Damoïse. — Vous le pardonne , si n'ai perdu qu'un moment ; étoit une nécessité que vissiez la Princesse. M'attendois à tout le reste ; vous le pardonne. On la dit bien

jolie , bien aimable. — On a dit vrai. — Tant mieux pour vous. — Que êtes bonne , Geneviève ! — Est-ce que voudrois affliger mon ami ! Si a des torts envers moi , & si m'est attaché , sera assez puni par lui-même. Vous pardonne , mon doux ami —.

Le lendemain , la Princesse ne manqua point de lui envoyer les présens dont elle lui avoit parlé ; c'étoient des casques d'étoffes d'or & d'argent , des soies tissues aux Indes , un casque doré , des gantelets d'un acier luisant , un superbe caparaçon , & une lance de parade , telle que le Roi n'en avoit porté de plus belle ; trois chevaux , les meilleurs du Danemarck & de la Bretagne , pour le combat , & trois Andalous fins , pour les pas d'armes. Une douzaine d'Estafiers , autant de Damerets & de Pages , eurent ordre de le servir , tous bariolés de ses couleurs. Grafilinde ne lui demandoit , en témoignage public de sa reconnoissance , que de soutenir , en l'honneur d'elle , le premier pas d'armes , & de rompre six lances. Il promit , & on verra s'il ne tint point parole.

L'heure du lever du Roi étant venue , il s'achemina vers le Château. Chapelle portoit la tête d'Agobard ; il tenoit le feuillet que la Fée Pantanimée lui avoit confié du registre de véritable Grandeur , & , dans ses doigts , il avoit l'œil que la Fée Joliette avoit peint dans le Palais de Beauté. Il s'étoit couvert de son écu , sur lequel on lisoit cette devise religieuse : *Au Damoisèl qui va cherchant son nom & son père , honneur & merci.* On se tromperoit , si on croyoit que le lever du Roi soit le moment le moins intéressant de la Cour. D'abord , c'est un Monarque puissant , qui se montre pour la première fois du jour ; autour de lui se rassemblent tout ce que la Noblesse & la Chevalerie ont de plus illustre , les Ambassadeurs , les Grands - Référéndaires , les Clercs du Secret , les Savans , les Prélats. Le Damoisèl y vit , dans les premières antichambres , la fleur de la Chevalerie , les Compagnons des hauts faits de Chevalerie , Florestan , Galvanès , Ogier-le-Danois , Huon de Bordeaux , le Chevalier du Soleil , Quedragant , & Périon , père vaillant des

Amadis. Il les salua tous profondément ; & , intimidé par leur présence , il attendit , avec modestie , que l'Introducteur de service vînt le prendre par la main. Tous les Chevaliers étoient entrés , & formoient un cercle autour du Monarque. Le Grand-Référendaire tenoit dans ses mains une feuille ; le Roi étoit assis , ayant son chapeau sur la tête , dont le bouton étoit formé d'une brillante escarboucle. Le Damoisel fut introduit. Il se présenta au Roi Ecbert avec noblesse & modestie : — Sire , dit-il , vous apporte la tête d'Agobard : heureux me crois d'avoir rencontré & occis ce vaillant & terrible Conjuré. — Le Roi fit un signe de contentement ; car Ecbert parloit peu. L'étiquette voulut que les Rois parlaissent peu à leurs Sujets , & même aux Etrangers ; étiquette gênante ; que les grands Monarques ont toujours dédaignée. Le Grand-Référendaire lut à haute voix ce qui étoit contenu sur la feuille qu'il tenoit dans sa main ; c'étoient les exploits du Damoisel :

*Au Damsifel qui va cherchant son nom &
son père , honneur & merci.*

Premier fait d'armes : il a vaincu un Chevalier qui défendoit le portrait de la Princesse Grafilinde , & lui a laissé la vie.

Seconde victoire : il a passé une nuit dans le Château de la Duchesse de Septimanie , & en est sorti aussi sage qu'il y étoit entré.

Troisième triomphe : il a attaqué & terrassé le Conspirateur d'Agobaid , dont il a apporté la tête.

Quatrième exploit : il a gravi la montagne escarpée de vraie Grandeur ; il y a montré force , courage , humanité ; a atteint au sommet , & en a apporté le feuillet sur lequel la Fée Pantanimée a apposé son hiéroglyphe. La Fée lui a donné pour chiffre un cœur , ayant deux branches de laurier pour support.

Cinquième épreuve : il a habité les Hameaux , a aimé la vie pastorale , s'est montré sensible.

Sixième épreuve : il y a rencontré Gene-

viève ; il l'a respectée autant qu'il l'a aimée.
 — Ah ! pour cela , reprit le Damoisel , on ne sauroit-on tant aimer & autant respecter —.

Septième épreuve : a voulu se séparer de Geneviève pour aller venger son père ; a regretté le temps qu'il a passé avec elle.

Huitième triomphe : il a parcouru le Palais de Beauté , en est sorti sans reproche , avec le renom du plus loyal Chevalier que fut onc. La Fée Joliette lui a remis cet œil , qui orne son doigt. Depuis qu'il est ici , il est une Dame qui pourroit ajouter à cette liste une neuvième épreuve en faveur du Damoisel.

— Qui mérita , s'écria un Héraut d'armes , autant que lui l'Ordre de Chevalerie ?

— Personne , répondit le brave Ogier.

— Personne — , répondirent tous les Chevaliers présens.

— Avancez , beau Damoisel , dit Ecbert , & recevez l'Ordre de Chevalerie. Chevaliers , dit le Roi , en se tournant vers les Chevaliers , un Damoisel qui veut être reçu Chevalier , doit , au préalable , affirmer ,

par serment ; qu'il est noble de parage. Moi , qui connois le père du Damoisel , moi , qui le pleure encore , puis vous certifier qu'il ne lui manque rien en lignée : vous le jure , foi de Chevalier —. Le Roi se tint debout , ôta son chapeau , brandit son épée nue , & répéta le serment. — Chevaliers , vous le jure —. Tous les Chevaliers , ayant l'épée à la main , saluèrent , en signe de consentement. Le Damoisel , au milieu de ces épées nues , s'avança vers le Roi , reçut l'accolade , l'épée , le soufflet & les éperons. Tous les Chevaliers lui donnèrent l'accolade , & il conserva toujours pour nom le Damoisel.

— Si n'étiez fils d'un si grand Guerrier , lui dit le Roi , vous dirois : Etes déjà digne de votre père ; mais vous restez d'autres exploits à signaler : allez vous couvrir de gloire au siège de Silley ; & puis , peut-être , vous dirai quel fut votre père —. Le Damoisel s'inclina , baisa la main du Roi , & se retira à la suite des Chevaliers , qu'un Huissier appelloit l'un après l'autre , & qui tous prenoient rang à mesure. Le

Damoïsel fut le dernier appelé , & le premier à marcher dans la galerie. On admira sa jeunesse , sa valeur , & son respect pour les Dames. Le Roi lui avoit promis un état au-dessus de ses espérances , & il devoit dîner avec le Monarque chez la Princesse Grafilinde.

Le Damoïsel , rempli du sentiment de la reconnoissance , s'empressa de se rendre auprès de la Princesse. — Vous dois tout , dit-il : m'en souviendrai tant que vie me durera. — Avez , lui dit la Princesse , un autre souvenir à conserver de moi. — Pour celui-là , n'osois vous en parler ; mais le jurois tout bas. — Aimable Damoïsel , ai ignoré qu'aviez avec vous une Damoiselle : rien ne m'en avez dit. — Point ne me l'avez demandé. — Ah ! parlez sans feintise ; m'en auriez-vous fait l'aveu — ? Le Damoïsel se tut , rougit , trembla , fut décontenancé. — Vois bien , à votre embarras , que ne savez mentir. — Est vrai que ne mentis jamais. — Vous pardonne , & ne vous en suis pas moins attachée. — Et moi , dit le Damoïsel , pas moins ne

vous donne , après ma Damoiselle , la première de mes pensées. — Point n'en veulx davantage ; mais veulx voir la belle Geneviève : en ferai mon amie. — Volontiers ; votre amie elle fera : elle est bonne , elle est douce. Ah ! n'a pas autant de graces que vous , Princesse , mais a autant de bonté —.

L'arrivée du Roi interrompit cette conversation. Le beau Périon , Amant autrefois de la prude & dévote Elizène des Gaules , & qui soupiroit pour Grafilinde , devina une partie de l'entretien du Damoisel & de la Princesse. Florestan , qui se flattoit d'un espoir décevant , regarda le Damoisel d'un œil d'envie. Il n'y eut pas , jusqu'au volage Galaor , qui ne se crût en droit de l'emporter sur le modeste Damoisel , qui les saluoit tous l'un après l'autre , se mettoit à sa place , parloit peu , ne promettoit rien , & se dispoisoit intérieurement à la plus téméraire attaque & à la défense la plus opiniâtre. Quoiqu'au bout de la table il n'en attiroit pas moins tous les regards de Grafilinde & toutes les attentions du Roi Ecbert. C'est à lui que le Roi fit présenter le pre-

mier morceau de cochon , qui étoit le mets le plus apparent & le plus affriandé , qu'on ne servoit qu'à la table des Rois , des Princes & des Chevaliers.

On se préparoit aux tournois ; des quatre parties du monde arrivoit à Londres une foule innombrable de Chevaliers , armés de toutes pièces , parce qu'on avoit annoncé liberté plénière & le combat à outrance. Le jour donné pour tant de hauts faits , les barrières furent fermées aux deux bouts de la lice. Un amphithéâtre étoit élevé pour les Dames , sur le centre , en face des sièges des Juges du camp. Le Roi avoit voulu présider. Les Sergens d'armes devoient surveiller aux combats. Bliomberis, le fils du fameux Palamède & de l'infortunée Arlinde , cousin du fier Perceval & du galant Lancelot , amoureux de la belle Genièvre , se présenta le premier. Il étoit l'Etranger le plus connu : son aïeul Boort régnoit à Gannes , Ville voisine de Cramalot , Capitale immortalisée par la demeure du Roi Artus & par l'institution des Chevaliers de la Table-Ronde. Le Damoisel avoit

demandé & obtenu l'honneur d'être le Chevalier tenant pendant la première journée. Grafilinde lui avoit permis de s'annoncer son Chevalier. Il se promenoit modestement, mais inébranlable sur son cheval Danois, brandissant sa lance dorée & enrubannée à la ferre. Griel, toujours masqué, le suivoit de près; Chapelle d'un peu plus loin. Il attendit à l'un des bouts de la lice le jeune Bliomberis, qui passadoit sous l'amphithéâtre des Dames, & qui saluoit les Juges du camp. Le cor sonna : le Damoisel fit signe à Griel de sonner; autant Bliomberis en fit faire à son Ecuyer. Les deux Chevaliers ayant pris du champ, coururent sus; le Damoisel vit au passer que Bliomberis n'avoit pas la ferre bonne : au second coup, il l'enleva de ses arçons, & le jeta hors des barrières. Les fanfares applaudirent; Bliomberis se retira, moulu de sa chute, & honteux de sa foible défense. Florestan se présenta le second; il caracola sur son cheval alezan avec une souplesse & une grace étonnantes. A la rencontre du Damoisel, il lui présenta la

main,

main , jetta sa lance , & lui dit : — Nous sommes rivaux ; c'est avec le fer que la préférence doit être conquise —. Le Damoisel avoit en même-temps jetté sa lance , relevé la visière de son casque & fait briller son épée. Tous deux avoient remis la bride de leurs chevaux à leurs Ecuyers ; ils s'avançoient fièrement & avec assurance au milieu de la lice : dans leurs bras nerveux , la lame tranchante paroissoit une arme de triomphe ; la pointe menaçante étoit levée. Au signal convenu , le fer fut pointé contre leurs poitrines , & l'adresse & la valeur pouvoient seules en détourner la direction. Le feu jaillissoit en éclairs du choc de leurs lames ; leurs écus , entamés par les coups d'estoc , faisoient retentir les airs & frémir les assistans. Tantôt attaqué , tantôt sur la défensive , le Damoisel tantôt avançoit ; tantôt , forcé de reculer , tournant autour de Florestan , parant tous ses coups , poussant l'un & l'autre par mouvemens mesurés des cris de fureur , la mort sembloit menacer tantôt l'un & puis l'autre. L'œil avoit peine à suivre la vivacité de

leurs feintes , des passes & des coups ; un silence consternant régnoit dans l'assemblée : enfin , l'heureux Damoisel atteignit Florestan au défaut de sa cotte-d'armes , & son épée se fit jour sous l'épaulière. Le coup étoit mortel : Florestan , étouffé par le sang , tomba à la renverse. Le Damoisel permit à son Ecuyer de l'enlever. Périon se présenta. La gloire de ce brave Chevalier étoit capable d'intimider le Damoisel ; il songea à son père : une vigueur nouvelle précipita son sang dans ses veines , & il s'avança. Périon , la lance en arrêt , atteignit au milieu de l'écu du Damoisel. Le Damoisel , au retour , courut la lance levée , & enfonça l'écu de Périon. C'étoit coup pour coup. L'amphithéâtre retentit des battemens de mains. Périon jeta son écu , & courut avec la lance , en présentant sa poitrine découverte. Le Damoisel en fit autant ; ils se heurtèrent d'un choc si rude , que leurs chevaux se cabrèrent & reculèrent en arrière. Les deux combattans tirèrent l'épée. Périon avoit son épée enchantée , la même que la sœur d'Argalus lui avoit

dérobée autrefois ; le Damoisel avoit dans ses mains celle de son père. Au premier choc , l'épée de Périon rendit un feu verd & éblouissant. Le Damoisel , pour se préserver de l'enchantement , évita de frapper sur la lame , écarta Périon avec la pointe , & dirigea ses coups d'estoc sur la main de son adversaire. Il fit si bien , que Périon , ne pouvant parer les coups , fut obligé de laisser échapper son épée de sa main meurtrière. Le Damoisel vouloit la ramasser ; il eut une lutte vigoureuse à essuyer. Périon défendoit son épée ; le Damoisel l'empêchoit de s'en saisir : leurs mains , enlacées l'une dans l'autre , ressembloient à deux serpens étroitement liés : genoux contre genoux , pieds contre pieds , la contraction de leurs muscles annonçoit la force démesurée de leurs efforts. Ni l'un ni l'autre n'avoit perdu terre : ils plioient ensemble , & se relevoient comme deux arbustes , courbés par des vents furieux. Toute l'assemblée étoit incertaine & attentive , & n'osoit faire des vœux pour aucun d'eux , tant une égale valeur l'intéressoit

également. Périon , vieilli dans les combats ; le Damoïsel , jeune , mais vigoureux , & brûlé de la soif de la gloire , étoient deux rivaux dignes de se combattre. Périon demanda trêve : le Damoïsel refusa. Périon , irrité du refus , sentit sa colère s'allumer , & jura tout haut qu'il ne feroit point de quartier au Damoïsel. Le Damoïsel ne jura point , & promit de le vaincre. Si on a une idée d'un combat de Géans , de la force des coups qu'ils se portoient , on aura une idée de la lutte de ces deux adversaires. Enfin , le Damoïsel s'étant heureusement dégagé des mains de Périon , après avoir tourné autour de lui , s'étoit élancé , le genou levé sur son estomac , l'avoit ébranlé ; & , profitant de son ébranlement , avoit redoublé d'efforts & l'avoit renversé par terre. Il avoit aussi-tôt mis son pied sur sa poitrine. — Avoue , lui dit-il , Chevalier , que tu es vaincu , & que ton épée est à moi —. Périon en fit l'aveu. Le Damoïsel lui tendit la main , & lui rendit son épée : — Ne veulx porter , dit-il , d'autre épée que la mienne ; elle a honoré le bras

de mon père , elle m'est infiniment précieuse ; quoique je vous aie vaincu , je n'ignore point que vous êtes la terreur des Chevaliers , & le père d'une nombreuse famille que je respecte —. Périon ouvrit ses bras & ferra tendrement le Damoisel contre son sein. Une foule de Chevaliers se présentèrent : mais ils furent si-tôt vaincus , & si facilement , qu'il seroit inutile d'en parler ; c'étoit un jeu d'enfant pour le Damoisel. Le plus redoutable , qui finit la journée , ce fut l'aimable & volage Galaor. Ce Guerrier charmant , toujours blessé ou des traits de l'Amour ou de ceux de la Gloire , en se battant ou contre l'un ou contre l'autre , ne faisoit jamais que changer de blessures. Nous ne raconterons point les coups de main de Galaor & du Damoisel. Galaor avoit moins de force que Périon , mais il avoit plus de graces que son père : son jeu étoit brouillé , fin , & il paroît avec la plus grande adresse. Il fut vaincu comme tous les autres , & fut le premier à rire de sa déconvenue , & à s'en consoler auprès des Dames de la Cour. Ainsi finit la pre-

mière journée. Le Damoisel fit hommage de toutes ses victoires à la Princesse Grafilinde , qui étoit enchantée de sa valeur , qui lui donna sa main à baiser & un diamant du plus grand prix. Grafilinde voulut plus encore ; elle exigea que le Damoisel lui servît d'Ecuyer & de Chevalier toute la soirée. Un grand repas étoit ordonné , où le Damoisel prit place entre le Roi & la Princesse. Le repas fini , le Damoisel vouloit se retirer ; la Princesse le retint par le bras , & lui dit tout haut : — Restez , beau Damoisel ; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer —. Le Damoisel resta ; il donna le bras à Grafilinde , qui entra dans ses appartemens.... On devine ce que nous dirions peut-être mal , & ce que nous devons taire.

Le Damoisel revit le lendemain avec joie , & ne fut point effrayé des nouveaux combats qu'il alloit livrer. Mais si le premier jour avoit été donné tout entier à Grafilinde , celui-ci étoit tout pour Geneviève. La Damoiselle avoit pris place sur le devant de l'amphithéâtre. Le Damoisel étoit

Chevalier affaillant. Nous ne compterons point tous les coups de lance qu'il donna dans cette seconde journée , & les victoires qu'il remporta ; nous ne parlerons que de celle qui lui coûta le plus , & qui fut la plus illustre. C'étoit un Chevalier vêtu de noir , dont le cheval étoit caparaçonné de même. Il portoit un écu de fer : au milieu étoit gravée une tête de mort ; sa devise étoit : *Vais cherchant & donnant la mort*. Il avoit conservé sa visière baissée , avoit refusé de dire son nom aux Hérauts d'armes , & s'étoit soumis à toutes les rigueurs des combats à outrance ; son corps , s'il étoit vaincu , devoit être foulé aux pieds du cheval de son adversaire , & devenir la pâture des vautours. Le Damoisel , avant d'entrer en lice avec ce terrible combattant , ne put se défendre de faire un grand signe de croix , & de regarder piteusement Geneviève , qui versoit des larmes. Grafilinde pleuroit aussi. Tous les assistans étoient consternés. Deux fois le Roi voulut empêcher le combat : deux fois le Damoisel le fit prier de permettre qu'il se mesurât avec ce terrible

Chevalier. Le Damoisel refusa de recevoir le baïser d'usage , & de faire le moindre pacte avec lui. Il coupa avec son épée l'air qu'ils respiroient , pour lui annoncer qu'il ne vouloit rien avoir de commun avec lui. L'Inconnu jetta son écu , découvrit sa poitrine : il n'avoit point de cotte de mailles ; le Damoisel n'en avoit pas non plus. Il quitta son casque , & combattit la tête découverte. L'Inconnu laissa sa visière baissée. Ils combattoient avec une fureur extrême ; c'étoit l'opiniâtreté , l'acharnement , la rage. *Mort* , s'écrioient-ils ; *mort*. Le sang ruisselloit de leurs nombreuses blessures. Le même coup ayant rompu leurs épées , ils attaquoient avec les tronçons qui étoient restés dans leurs mains , & qui leur faisoient de larges & effrayantes plaies. Un coup porté au cœur , fit chanceler l'Inconnu ; il se trouvoit auprès du perron. — Tu peux me tuer , dit-il au Damoisel ; tu le peux , dispose de mon corps ; il y a trop long-temps que je souffre dans cette prison maladroite. — Non , lui dit le Damoisel , non ; je te fais grace : je te rends la liberté. Tu es in-

fortuné, je le vois, & tous les malheureux sont nés mes amis ; permets seulement que je te présente à ma Damoiselle : tu seras libre de t'éloigner aussi-tôt. — Le veux bien, répondit l'Inconnu —. Le Damoisel le présenta à Geneviève. — Damoiselle, voilà mon Captif; avez vu ce qu'ai fait pour le vaincre : n'y a rien que ne fisse pour vous —. L'Inconnu resta immobile ; & , revenant, après un long silence, de son étonnement léthargique, il se pencha à l'oreille de Geneviève : — N'êtes-vous pas, lui dit-il tout bas, la fille infortunée d'Onolorie ? en êtes la vivante image. — Oui, répondit en tremblant Geneviève. — Eh bien, sachez qu'avez trouvé votre père. — Mon père ! — Chut ! votre joie pourroit me devenir funeste ; suis suspect ici. Ce Damoisel, qui m'a vaincu, est, le vois bien, votre Chevalier. — Oui. — Adonc pourroit m'acquitter, en vous donnant un jour à lui. Retournez vers Onolorie ; dites-lui que m'avez vu ; dites-lui que n'ai point perdu son souvenir, & que n'y a rien de vieilli en moi que mon corps ; mon cœur est

resté aussi jeune que quand lui jurai doux
 servage. Dites-lui que peut se mettre en
 marche devers Silley ; que vais me rendre
 au siège , dans le parti du Roi des Gaules —.
 Il donna sa main à Geneviève , qui la prit
 respectueusement , & la couvrit de larmes
 de joie & de baisers. — Jeune Damoisel ,
 dit-il , allez au siège de Silley ; vous y ren-
 contrerai : souhaitez vous y conserver la vie
 qu'ici m'avez laissée ; peut-être y pourrai-
 je vous donner un plus grand bien : devinez
 si pouvez. Adieu —. A ces mots , quoique
 blessé , il piqua son cheval : les barrières
 s'ouvrirent devant lui , & il sortit de Lon-
 dres. Le Damoisel étoit trop dangereuse-
 ment blessé pour pouvoir soutenir la troi-
 sième journée. Le Roi ne voulut point per-
 mettre qu'il quittât son lit. Grafilinde &
 Geneviève veillèrent sur lui. Le savant
 Vétin étoit arrivé à point nommé ; il lui
 donna des onguens qui cicatrisèrent dans
 peu de jours toutes ses plaies.

Il n'étoit bruit que du Damoisel ; on ne
 parloit que de ses graces , de sa bonne
 mine , de sa valeur : il surpassoit déjà en

renom tous les Chevaliers. Un seul doute restoit , & c'étoient les Dames qui avoient élevé ce doute ; savoir s'il étoit en même-temps le plus tendre & le plus délicat des Chevaliers. Ce point intéressoit essentiellement les Dames , & Geneviève sur-tout ; elle consentit à être leur complice. Ne la blâmons point : qui de vous , Mesdames , n'en eût pas fait autant ?

Geneviève se déroba à ses yeux , se cacha dans le Château. Le Damoisel , alarmé de sa fuite précipitée , ne savoit de quel côté porter ses pas. Des Agens obscurs & masqués , lui attestèrent qu'elle n'étoit point éloignée de la Cour. Il n'est point de supplice égal à celui que le Damoisel enduroit dans son incertitude. Il ne mangeoit plus , il ne dormoit plus : il pleuroit & se désoloit. On vint l'avertir que Geneviève étoit tombée dans une caverne voisine , qui , depuis un temps immémorial , étoit le repaire des lions. Il n'hésita point , prit son épée , & marcha avec joie dans la caverne. — Ah ! s'écria-t-il , l'aurai sauvée , ou ne serai plus —. La vivacité de sa marche ,

son intrépidité , sa passion qui lui fermoit les yeux sur une mort terrible & certaine , pénétroient toute la Cour d'étonnement & d'admiration. Grafilinde lui ordonna de n'aller pas plus avant ; & le Roi lui jura qu'on l'avoit trompé , & que Geneviève n'étoit point dans la caverne aux lions. — Où est-elle donc ? où est-elle — ? Une Dame de la Cour lui dit que plusieurs Chevaliers , irrités d'avoir été vaincus par lui , avoient enlevé Geneviève , qu'ils s'étoient retirés sur la montagne d'Olly , & que là ils l'attendoient , pour fondre sur lui à-la-fois , & pour le faire tomber sous leurs coups. — Qu'ils y viennent , ces lâches ravisseurs , s'écria-t-il , indignes de porter le beau nom de Chevaliers ; qu'ils osent m'attendre , ils verront que je les brave tous , & que je pourrai peut-être les punir tous : malheur à ceux qui s'offriront les premiers à mes coups — ! Il s'étoit armé de toutes pièces , & étoit prêt à monter à cheval. Le Roi eut pitié de lui : — On vous joue , lui dit-il , beau Damoisel ; c'est un méchant tour que ces Dames vous font ;
veulx

veux finir votre tourment. Pas n'est douteux que n'aimiez Geneviève par-dessus tout ce qu'il y a au monde ; il est certain que êtes prêt à tout affronter pour elle. A tant d'attachement , une grande récompense est due ; venez , suivez-moi : vais vous livrer Geneviève , & dans un état où la défense plus ne lui sera permise. — Allons , Sire , allons ; comblez tous vos bienfaits , & celui-ci , le plus grand de tous , m'attache à vous si singulièrement. — Suivez-moi , cher Damoisel. — Où me conduisez-vous ? — Dans le cabinet des bains —. Le Roi entr'ouvrit la porte ; Geneviève étoit dans le bain , sans voile. — Elle est à vous , lui dit le Roi ; elle seroit ingrate si elle vous opposoit le moindre refus —. Le Damoisel eut à peine jetté les yeux sur Geneviève , qu'il les referma , détourna la vue pour ne pas effaroucher sa pudeur , tira la porte après lui , & attendit , au dehors , qu'elle fût sortie du bain , & en état de paroître. Tant de retenue étonna le Roi , enchantâ Grafilinde , & fit l'admiration de toute la Cour. On convint unanimement qu'il n'é-

toit pas possible d'unir tant d'amour à tant de délicatesse. Cette épreuve fit sur Grafilinde l'effet qu'elle devoit produire. Elle renonça à tout espoir ; & du sentiment qu'elle avoit nourri , elle passa volontiers à celui de l'amitié , plus calme , plus durable & plus propre à inspirer l'estime , la confiance , la reconnoissance & le respect. Le personnage d'amie , de protectrice , lui parut encore assez beau.

Des nouvelles sûres avoient apporté l'alarme dans la Cour de la Grande-Bretagne. Les Rois des Gaules & des Goths avoient réuni leurs forces , & pressoient le siège de Silley. Le Roi Ecbert avoit aussitôt nommé Chef de ses flottes navales un des braves descendans du vaillant Vitikind , père d'une famille de Héros , & qui devoit être un jour la tige des plus grands Rois de l'Europe. Le Damoisel & d'autres Chevaliers Bretons , Ogier , Huon , se disposèrent à porter leur valeur & leurs talens dans cette contrée. Périon , Galaor , s'étoient rendus au siège auprès des étendards Gaulois. Ogier eut l'ordonnance générale

du siège ; le Damoïsel devoit commander les troupes légères , & ordonner les sorties hasardeuses. Les Soldats défilôient vers le Port où les vaisseaux devoient les recevoir. Avant leur départ , les Chevaliers Bretons donnèrent aux Dames de la Cour un spectacle de course de chevaux , & des fêtes galantes auxquelles il ne manquoit que l'idée de la paix ou de la victoire pour les rendre complètes.

Le Damoïsel se flattoit de conduire au siège la belle Geneviève. Il la trouva plus triste qu'à l'ordinaire , & pensive. — Damoïse , lui dit-il , qu'avez-vous ? — Ai grande douleur de vous quitter. — Qu'avez dit ? — Las ! ai dit la vérité. — Vérité ! cruelle ; ne seriez donc plus affectionnée au Damoïsel ? — Pouvez-vous avoir cette tant noire pensée ? — Adonc point ne me quitterez. — Si faut-il , vais retourner vers ma mère Onolorie ; vais la consoler : vais lui dire qu'ai rencontré ici son époux , que tant elle regrette ; qu'ai retrouvé mon Seigneur & père , qu'étois venue ici chercher. — Votre père ! — Oui, Sire Damoïsel ;

l'avez combattu , lui avez sauvé la vie. — Lui ! ce vieux Chevalier , si terrible & si noir ! — Lui-même ; en est bien reconnoissant , & m'a promis de vous donner plus que la vie. — Ah ! peut me donner un plus grand bien que la vie , en vous donnant à moi. — Adieu , chier Damoisel ; point n'oubliez Geneviève , qui ne pourra que songer à vous sans trêve ni souldas. N'allez plus courir les amourettes ; souvenez-vous que , dans le Palais de Beauté , n'en ai permis que deux. En avez tout à votre aise commencé une , qui encore dure ; vous la pardonne : mais passé deux , aurois grande peine à vous pardonner. Adieu , chier Damoisel —. Adieu , chière Damoiselle ; revenez bien vite. — N'y a point de jeune passereau qui retourne aussi promptement à son nid qu'Onolorie ma mère & moi , en allant au siège de Silley : elle pour y trouver son chier & honoré époux , moi , pour y revoir mon chier Damoisel. Croyez que sans cette tant douce pensée de retour , n'aurois ni force ni courage , & que ferois en eau à vos pieds. — Avez dit ce que pensois :

n'y a que votre retour qui puisse me faire supporter votre éloignement —.

La Nourrice vint annoncer à Geneviève que tout étoit prêt pour son départ. Le Damoisel sentit ses larmes couler , & se mêler à celles de la Damoiselle qu'il tenoit embrassée. Il ne voulut pas souffrir qu'elle s'éloignât seule ; il lui donna Chapelle & deux Estafiers. — Donne - moi , dit-il à Chapelle , une grande preuve de ton amitié , en veillant nuit & jour sur ce tant précieux dépôt que je te baille en garde ; ne ferois rien faire de plus gracieux pour ton Maître. — Chier Seigneur , y perdrai plutôt la vie —.

Les voilà partis. Le Damoisel étoit resté avec Griel , qui , toujours masqué , lui servoit d'Ecuyer , & vouloit le suivre au siège. Les journées qu'il passa à la Cour , avoient perdu leur douceur aux yeux du Damoisel. Il venoit de voir s'éloigner celle qui les embellissoit , celle qui les parfumoit , dès l'aurore , des fraîches roses d'Amour. Il sentoît une foiblesse qui lui prouvoit qu'il n'étoit plus que la moitié de lui-même , &

que , pour être lui tout entier , il falloit qu'il fût près de la belle Geneviève. Un sombre fouci sembloit s'être placé sur sa paupière rembrunie ; plus ne parloit , plus ne développait sa gentille manière. — Las ! disoit-il ; las ! c'est grand-pitié d'être loin de sa chère Damoiselle —. Grafilinde & toutes les Dames de la Cour faisoient des efforts pour le tirer de sa langueur. — Etes trop aimables , disoit-il aux Dames ; êtes bien capables de redonner la vie à un mourant : mais le bonheur , mais le plaisir ! Ah ! pardonnez , Mesdames , le bonheur ne se trouve qu'auprès de sa tendre amie ! Gloire , fortune , grandeurs , tout cela est bien moins réel que son amie ; auprès d'elle on a tout ce qui plaît , tout ce qui touche : on n'a pas besoin du reste. — Mais l'amitié , lui disoit Grafilinde ! — Oui , l'amitié d'une belle Dame comme vous , Princesse , c'est la moitié & plus de fait vers le chemin du bonheur ; le sens bien. Susperdez mes chagrins ; me retrouve , de temps à autre , presque tout moi auprès de vous. Ah ! Princesse , aurez toujours sur ma vie droit

de peine & de plaisir. Vous ai placé si près de ma Damoiselle , qu'impossible seroit que l'une de vous me fît oublier l'autre. Ah ! Princesse — ! Grafilinde entendoit fort bien ces derniers soupirs ; & , en redoublant d'adresse , & en employant cette complaisance dont tirent si bien parti les Dames de Cœur , elle amenoit le Damoisel au dernier période du charme. L'aiguille du Temps , dans les mains de la Princesse , marquoit encore quelques momens propices à l'amourette , mais sans affoiblir le triomphe de l'Amour.

On a vu par combien de présens Grafilinde avoit signalé son attachement au Damoisel. Elle en ajouta de plus magnifiques encore ; elle lui envoya une tente magnifique , des chevaux , des harnois , des armes , & tout ce que le luxe des camps pouvoit permettre de plus brillant & de plus commode. Il effaçoit , par l'éclat de sa suite , tous les Chevaliers Bretons qu'il rapprochoit de lui par son affabilité & par son respect pour les vieux Braves , & pour tous ceux qui s'étoient illustrés. Quant aux autres ,

il se propoſoit de leur ſervir un jour de modèle.

Le jour du départ arrivé, cette eſcorte chevalereſque & guerrière paſſada ſous le perron du Château, ſalua le Roi, & le Damoifel prit congé, avec la main, de la Princeſſe Graſilinde. Elle lui avoit donné ſon Nègre, qui n'avoit d'autre emploi auprès du Damoifel, que d'inſtruire la Princeſſe ſur ſa ſanté & ſur ſes exploits. Le Damoifel pleura en s'éloignant d'elle. L'amitié a auſſi ſon empire : elle a auſſi des droits à nos larmes ; elle fait ſi ſouvent nos plaiſirs, ou nous conſole ſi bien de nos peines ! malheur à celui qui ne l'a jamais connue !

La flotte navale reçut tous les Chevaliers : le vent étoit bon ; ils voguèrent avec aſſurance vers les Sorlingues, & abordèrent au Fort de Silley, malgré les flottes ennemies qui étoient en ſtation autour de la baie de Silley. La garniſon du Fort étoit peu nombreuſe, mais compoſée de braves Guerriers, diſpoſés à périr tous avant de capituler. Le Damoifel donna ſes ordres pour une ſortie à la première occaſion. Les

troupes Gothes & Gauloises , formidables par la bravoure & par le nombre , gardoient & hérissoient de piques les approches du Fort du côté de la terre. Les sorties étoient hasardeuses. A ces armées s'étoient rendus Périon , le brave Chevalier des Gaules ; Palmerin , le Chevalier inconnu , qui venoit du tournoi de la Grande-Bretagne , & qui avoit pour devise : *Vais cherchant & donnant la mort* ; le vaillant Léoncri , en qui la valeur étoit héréditaire & un legs de famille , Gaulois , & en même-temps honoré de la confiance des deux Rois alliés , bon Général , sage Guerrier : là , sous ses ordres , se faisoit remarquer le Chevalier Carnod , Goth d'origine , & recommandable par ses faits d'armes. Mais tous ces Guerriers renommés n'intimidoient point le Damoisel , autant que l'arrivée de deux jeunes Princes du Sang des Rois des Gaules , qui venoient essayer leurs premières armes au siège de Silley. Le Damoisel savoit que les Soldats Gaulois sont des lions sous les yeux de leurs Princes ; ceux-ci étoient aimés. L'un , frère du Roi

des Gaules , jeune , brillant , guerrier , hardi , affable , portant l'ame d'un vrai Chevalier , étoit capable de soutenir , d'échauffer , d'embrafer tous les Gaulois : magnifique , il favoit faire des largesses avec profusion ; sensible , généreux , il favoit récompenser & mettre un nouveau prix aux récompenses , par les manières gracieuses qu'il y mettoit. Le nom de Philippe étoit dans les armées alliées , tout-à-la-fois un cri d'amour & un cri de guerre. L'autre , issu du Sang Royal , de ce sang qui devoit placer sur le Trône & conduire par la main , sous une tutèle guerrière , le meilleur peut-être des Rois Gaulois , fils d'un Prince guerrier & chéri , n'avoit ni moins de bravoure , ni moins d'affabilité , ni moins de graces. Tous les deux inspiroient l'admiration & la gaieté aux Chevaliers Gaulois ; tous les deux , respectant les Loix de la Chevalerie , comblèrent de prévenances les Chevaliers Bretons. Philippe leur envoya des provisions de bouche & des rafraîchissemens de toutes les espèces. Le Damoisel , enchanté de tant de générosité , ne

pouvoit se défendre de s'écrier : — Eh ! pourquoi faut-il combattre des Chevaliers qu'on aime & qu'on estime ! Ah ! du moins mon épée , point ne ferez teinte ni du sang de Philippe ni du sang de Louis. Irai dans les Gaules ; verrai cette Cour brillante : entendrai cette Reine aimable , ce Roi si chéri & si respecté. Irai acquérir-là ce qui manque à mon éducation civile & sociale—.

Déjà les cors & les cymbales avoient fait retentir les airs. Philippe , Louis , Périon , Palmerin , Léoncri , Carnod , emportés par l'impatience Gauloise , veulent en venir à une attaque. Déjà les navires Gaulois s'avancent vers le vieux mole. Vitikind les attendoit : Vitikind soutient un combat terrible : il est près d'être vaincu ; les flots le servent à souhait : une tourmente agite & disperse les nacelles ; le feu du ciel & celui des Bretons se promènent dans ces arsenaux flottans ; le pavillon Gaulois est brûlé ; les Soldats n'ont que la ressource de se précipiter dans les eaux , pour éviter l'incendie qui les menace. — Voilà un succès — , s'écrièrent les Chevaliers Bretons. Mais

trop justes pour s'en glorifier , ils ne s'arrogèrent point les faveurs inespérées du hasard. — Le sort nous a servis , dirent-ils ; cherchons sur la terre une gloire qui nous appartienne davantage —.

Le Damoisel & les Chevaliers Bretons ouvrirent une des portes du Fort , & se montrèrent sur les glacis au lever du soleil ; ils fondirent avec impétuosité sur les premières bandes Gauloises & Goths. Déjà une aîle des Goths avoit été enfoncée ; le brave Périon des Gaules , suivi de quelques autres Chevaliers , se présenta , rétablit l'ordre : à l'autre aîle , Palmerin & Galaor , animoient l'ardeur des Goths. Les deux armées s'ébranlèrent à-la-fois ; on n'a jamais vu une mêlée si effroyable , ni des mouvemens si confus & si rapides : on n'appercevoit que le sommet des casques , & la pointe des épées qui se croisoient & se brisoient par le choc. Pieds contre pieds , mains contre mains : ce combat sembloit plutôt une lutte particulière , & finit par des combats singuliers. Périon des Gaules avoit cherché & rencontré le Damoisel ; toute
l'armée

l'armée s'étoit séparée , & regardoit , en silence , les deux Chevaliers combattans. Périon , fier de ses nombreuses victoires , le Damoisel , animé par la gloire de vaincre un aussi grand Chevalier , redoubloient d'efforts & faisoient des prodiges de valeur ; enfin , Périon fut obligé de s'avouer vaincu , & de jurer qu'il ne tireroit point l'épée , pendant un an , contre la Grande-Bretagne. Galaor se présenta le second , & ne fut pas plus heureux. Un autre venoit d'être terrassé par un Chevalier Breton. Il n'y a pas , jusqu'aux Princes Louis & Philippe , qui voulurent mesurer leurs forces contre le Damoisel. Le Damoisel mit la pointe de son épée à terre. — Dans la mêlée , dit-il , si le hasard m'avoit amené auprès de vous , j'aurois repoussé votre fer : mais , quand je vous rencontre ici , je jure que mon épée ne fera jamais teinte de votre sang. Aimables & généreux Princes , vous inspirez trop d'estime , pour qu'il soit un Chevalier qui ne regrette de n'être point né dans cet heureux Pays des Gaules , où le don de plaire est aussi héréditaire que la bravoure ;

où l'on se bat si bien ; où l'on honore tant les Dames ; & d'où sont sortis tant de braves Chevaliers. Le verrai , ce beau Pays , Princes ; irai mettre à vos pieds & mon cœur & mon épée —. Les Princes embrassèrent le Damoisel , & lui firent promettre , par serment , de venir les trouver dans leurs Etats. Mais , à l'aîle gauche , se livroient de terribles combats. Palmerin , toujours masqué & toujours noir , remplissoit sa devise ; il cherchoit & donnoit la mort. C'étoit un Géant furieux : sa lance étoit dans ses mains une massue. Déjà une foule de Chevaliers Bretons avoient mordu la poussière ; il s'étoit fait un cercle de morts & de mourans autour de lui. Les Soldats Bretons , indignés de sa cruauté , s'étoient jettés sur lui ; déjà trois d'entr'eux l'avoient atteint avec leurs fers , & faisoient couler son sang. Le Damoisel accourut , écarta la foule & lui conserva la vie. Palmerin , à qui les forces commençoient de manquer , reconnut le Damoisel , lui présenta la main , & lui dit : — Je vous devrai donc encore une fois la vie ! Ce qui me console , c'est que je puis m'acquitter

envers vous. Je sens qu'une de mes blessures est très-dangereuse ; je vais abandonner le siège , & me faire porter vers l'embouchure du Séjount : venez-y le plutôt qu'il vous sera possible , ai de grands secrets à vous révéler. — Près de l'embouchure du Séjount ! dit le Damoisel ; c'est-là que s'élève un obélisque où le nom d'Alfred est consacré ? — Oui , dit Palmerin ; êtes trop jeune pour avoir connu ce Chevalier. — Ne le connois que par la Renommée. — Renommée est souvent infidelle. — N'en crois rien , dit le Damoisel ; & point ne souffrirai jamais que voix humaine accuse de mensonge la Renommée , qui est la voix sacrée de toutes les Nations. — Point ne nous faisons ici d'injuste querelle ; êtes jeune , & faites bien d'honorer la Chevalerie. Quand vieux serez , direz comme moi : Que l'école du Temps est une bien cruelle école ! serez souvent contraint d'effacer de grands éloges , voire de déchirer des épitaphes —. Le Damoisel bouillonna d'impatience. Jeunesse croit mal-aisément à félonie , à lâcheté , à vices ; jeunesse tant va en avant ! im-

possible est qu'elle regarde en arrière. — Si-tôt que le siège sera fini, irai, Chevalier, près de l'embouchure du Séjout; comptez sur ma parole. — Si Geneviève & sa mère, qui doivent se rendre ici, venoient, dit Palmerin, envoyez-les vers le Séjout; & si partez avant qu'elles soient arrivées, laissez ici un Ecuyer fidèle qui puisse les instruire de ma marche. — Ainsi ferai —. Palmerin fit avancer sa litière, & partit. Le siège de Silley fut prolongé encore durant quelques semaines; mais les Plénipotentiaires des trois Rois s'étant abouchés, il fut convenu entr'eux d'une trêve, qui fut proclamée parmi les Assiégeans & parmi les Assiégés. Le Damoisel profita de la trêve pour se rendre au bord du Séjout; il chargea un Ecuyer d'instruire Geneviève & sa mère de la route qu'il alloit tenir, si elles arrivoient.

Partez, jeune Damoisel, modèle accompli de Chevalerie; envoyez à Grafilinde les épées des Chevaliers Gaulois que vous avez vaincus; sentez, commencez à sentir qu'il manque à la gloire le plus doux prix,

s'il n'est donné par la Beauté. Un laurier que vous cueilleriez vous-même ne seroit qu'une possession de l'orgueil : mais si-tôt que Grafilinde vous l'aura présenté , vous sentirez alors combien est flatteur un beau laurier ; vous en chérirez la mémoire : & , s'il vous reste quelque souvenir , ce sera moins du jour où vous l'aurez mérité , que du jour où vous l'aurez reçu. Envoyez à Geneviève l'épée du brave Périon ; c'est celle du plus vaillant Chevalier : elle est due à celle à qui vous êtes le plus affectionné. Le Damoisel chargea deux Ecuyers de ces galans messages. Il auroit bien voulu s'en acquitter lui-même ; déjà le Nègre de Grafilinde étoit parti.

Le Damoisel s'embarqua & prit la route du Séjourn ; la fortune ainsi le voulut. Courez , beau Damoisel , précipitez vos pas ; égalez-vous dans votre route : hâtez-vous d'arriver au Château de Pembrock. De grands malheurs menaçoient Geneviève & sa mère. Geneviève & sa Nourrice avoient pris le chemin de Cornouailles ; elles avoient consolé la mourante Onolorie : elles s'é-

toient mises en route toutes les trois pour aller retrouver Palmerin au siège de Silley. Onolorie , après vingt années d'absence , après quatre lustres de douleur , alloit se trouver dans les bras du vaillant Palmerin. Une fatalité attachée à ses pas reculoit ce moment délicieux. L'implacable Grimmer , son père , n'avoit point suspendu ses courses ; il cherchoit depuis vingt ans sa fille , pour se livrer à la plus terrible des vengeances. Onolorie , timide & craintive , demandoit , dans tous les Bourgs par où elle passoit , aussi-tôt que la nuit s'approchoit , la sauve-garde d'un Chevalier. Elle n'étoit plus qu'à deux journées de distance de Silley , dans le Village de Barinam : Grimmer venoit d'y arriver ; Grimmer avoit promis à l'Ecuyer d'Onolorie assistance & respect pour sa Maitresse ; & dès que la nuit avoit doublé ses ombres , il s'étoit rendu au logis d'Onolorie. — Dame , avoit-il dit , viens vous défendre ; dormez en paix sous la garde d'un vieux Chevalier qui fut onc , trop jaloux de l'honneur des Dames , pour leur manquer —. A cette

voix , Onolorie , pâlisfante & fans voix , ne peut & n'ofe répondre ; elle a reconnu Grimmer : elle fait figne à Geneviève de parler pour elle. Geneviève remercie le Comte ; mais fa voix étoit celle d'Onolorie. Grimmer s'y méprit ; il crut entendre fa fille. — Qui êtes-vous ? lui dit-il d'un ton farouche. — Une Damoifelle bien née. — Qui eft votre mère ? — La voyez. — Quel nom portez-vous ? — Geneviève de Cornouailles —. Geneviève ne pouvoit s'empêcher de répondre à Grimmer ; elle refpectoit , malgré elle , le Chevalier terrible & dur qui l'interrogeoit : le fang reprenoit tous fes droits dans le cœur de Geneviève ; mais il ne les reprenoit dans celui de Grimmer que pour en devenir plus furieux. Pendant ces interrogations , Onolorie étoit mourante. — Faut , fe difoit-elle , fubir fa deftinée ! que va-t-il m'advenir ? — Où allez-vous ? — au fiége de Silley ? — Qui cherchez-vous ? — Palmerin. — Palmerin ! s'écria Grimmer ; Palmerin ! — Quel eft le nom de votre mère ? — Onolorie. — Onolorie ! Onolorie !

dit-il , en s'approchant de sa fille infortunée ; c'est toi ! enfin , je t'ai retrouvée , infâme — ! Geneviève jeta un cri long & déchirant , & se jeta aux pieds de Grimmer. D'une main forcenée l'implacable Comte la repoussa : — Je ne puis , lui dit-il , voir sans fureur l'enfant du libertinage. Je verserai ce sang impur , & dans ce sang je laverai la tache qu'il a imprimée sur le mien. Fille méprisable , croyois-tu te dérober à la vengeance d'un père , d'un Chevalier qui ne pardonna jamais ceux qui avoient forfait à l'honneur ! Je n'ai eu ni trêve ni repos depuis ta fuite ; j'avois juré de courir le monde jusqu'à ce que je t'eusse retrouvée ou morte ou vivante : morte , j'aurois livré ton corps aux flammes qui t'attendent vivante. Je vais être vengé ; ta honte va être épurée sur un bûcher ; on dira : Le brave Grimmer fut cruel une fois , pour être toujours irréprochable. — O mon père ! Palmerin est prêt à effacer cette injure que tant me reprochez ; Geneviève va devenir la mère d'une lignée de Chevaliers qui rendra sa mémoire respectable :

le Damoisel sans nom doit être son époux ; le connoissez ? — Oui , le connois : le plains , si a pour ta fille une affection égale à la haine qu'ai pour toi. Mourrez toutes deux , l'ai juré —. Les cris de Geneviève , les sanglots d'Onolorie , ne purent fléchir le sanguinaire Grimmer. Il s'étoit assis & regardoit , d'un œil farouche , sa proie. Il avoit appelé ses Ecuyers , & , devant lui , avoit fait garrotter les deux femmes. Les Suivans de Geneviève s'étoient mis en défense , & avoient payé de leur vie leur résistance. Grimmer avoit pris la route de Pembrock , où il étoit arrivé , menant sa fille & Geneviève garrottées. Il crioit , dans les rues de la Capitale de ce Comté : *Ainsi en adviendra à toutes les Damoiselles de ce Comté qui auront forfait.*

— Ah ! se disoit , dans la prison où elle avoit été jettée ; ah ! se disoit Geneviève , si le Damoisel pouvoit savoir que sa Damoiselle est ainsi traitée , accourroit du bout du monde pour la délivrer ! — Ah ! Palmerin , s'écrioit Onolorie ; ah ! Palmerin , aurai donc passé toute ma vie dans les

pleurs, & l'aurai perdue enfin pour toi ! que les aurai payé chers, ces tant courts momens qu'ai passés avec toi — ! Tout ce que la barbarie peut imaginer pour rendre une prison plus affreuse , Grimmer le mit en usage contre deux femmes , dont l'une étoit sa fille , & l'autre l'enfant de sa fille. Il ne soumit point le jugement de sa fille au Tribunal de sa Comté ; il étoit père , il étoit Souverain ; il avoit prononcé dans l'intérieur de son Château , la mort d'Onolorie & de Geneviève. Il hâtoit l'instant de leur supplice , dans la crainte que le hasard n'aménât un Chevalier qui voulût s'armer pour elles.

Il étoit arrivé , ce Chevalier ; c'étoit le Damoisel : il étoit arrivé , suivi d'une troupe menaçante d'Elzafiers , à l'entrée de la nuit. Grimmer n'en avoit pas été prévenu. Le Damoisel se promenoit , dès le matin , sur la place du Château de Pembrock ; il vit les apprêts d'un bûcher. Deux poteaux , placés au milieu , lui apprirent que le feu alloit consumer deux victimes. Les Vassaux du Comté , les Serfs qui s'étoient rassemblés

sur cette place , qui devoit être bientôt éclairée par de funestes étincelles , contemploient ces préparatifs d'un œil morne & avec un maintien consterné. — Point ne sont donc des criminels qui mourir vont , puisque êtes attristés de ce bûcher ? — Las ! non , lui dirent-ils ; ce sont deux Damoiselles qui vont subir la peine des mal-faiteurs. — Deux Damoiselles , dites-vous ! — Oui , beau Damoisel ; l'une est la Comtesse Onolorie , & l'autre est la Damoiselle Geneviève sa fille , la plus belle personne qui onc se vit. — Recommencez , s'écria le Damoisel , en battant de ses deux pieds la terre ; recommencez. Geneviève , dites-vous ? — Oui , Sire , Geneviève. — De Cornouailles ? — De Cornouailles. — Elle est ici ? — Oui , Sire , elle est ici. — Elle va périr ? — Oui , Sire. — Qu'ont-elles fait ? — Grimmer , père de Dame Onolorie , veut punir sa fille d'avoir suivi le Chevalier Palmerin. — Puissances du Ciel , s'écria le Damoisel , en frappant de ses deux mains le casque qui couvroit sa tête ; Puissances du Ciel , donnez-moi l'usage de toutes

mes forces , de tout mon courage , de toute ma colère ! Tout ce qu'ai entrepris jusqu'à ce jour n'est que jeu d'enfant : soleil , pâlez.... Et toi , mon père , & toi , tu frémiras dans le centre de la terre , où la cruelle mort t'a placé. Ne restera , dans Pembrock , ame qui puisse dire : Voilà où fut Pembrock , s'il faut que ne puisse empêcher cette affreuse scélératesse. Elle est à moi Dame Geneviève ; n'a ni père ni mère , ni aïeul ni nom : n'a rien que moi ; moi , lui tiens lieu de tout. Moi , du moment qu'elle se donna à moi , lui ai promis de lui donner en moi , père , mère , aïeul , ami , nom , gloire & bonheur ; lui tiendrai parole. Malheur à qui osera toucher sur ce mien trésor ! Verrez , Paysans ; verrez si le crime , si les supplices feront rougir les lieux par où le Damoisel passera. Me doivent les Tyrans compte de leur conduite : dois assistance aux malheureux. . . Rage , fureur , démon , cruauté , ai tout ; tout est passé dans mon cœur , & fait bouillonner mon sang. O toi , se disoit-il (il songeoit à Griel , qui l'avoit quitté pour se rendre au

tombeau

tombeau d'Alfred , dont le Damoisel n'étoit plus guères éloigné) ; toi qui semblois pousser mes pas dans le chemin de l'honneur , où es-tu ? Tu ne m'apprendrois pas ce que je dois faire ; mais tu verrois ce que je ferai —.

De retour à son logis , il fit monter à cheval tous ses Estafiers , & leur ordonna de se disposer à porter les coups les plus cruels. — M'obéirez , dit-il , au premier signal. Point ne faites de bruit : point ne montrez intention d'attaquer ; car les Damoiselles , qu'à la mort veulx arracher , pourroient bien subir , dans l'intérieur du Château du barbare Grimmer , le supplice qui les attend sur la place publique. Faut enlever au cruel Comte ses victimes , & faut qu'elles me soient rendues sans péril de leur vie —. Les Estafiers s'avancèrent , en silence , vers la place au petit trot , & parurent ne s'arrêter que par un motif de curiosité. Ils avoient cependant entouré le bûcher ; & s'étoient emparés du pont-levis du Château , par où les victimes devoient passer. Le Damoisel s'étoit confondu parmi

eux , sans aucune marque apparente de supériorité.... O Lecteurs sensibles , vous devinez toute son impatience. Quelle agonie cruelle qu'une aussi cruelle attente ! Il mordoit ses gantelets , brandissoit sa lance involontairement , & pouffoit des cris étouffés , qui annonçoient toute l'étendue de sa fureur.

Enfin , les Bourreaux parurent sur le bûcher , tenant un brandon à la main. A cet aspect , le Damoisel frémit dans tout son corps ; ses deux yeux étincelèrent : il sortit de la ligne de ses Estafiers , & se plaça au milieu du passage qui conduisoit du Château au bûcher. La porte sinistre du Château s'ouvrit , & les deux victimes s'offrirent aux yeux du Damoisel. Elles versaient des larmes abondantes , & se soutenoient sur deux Varlets de Grimmer , qui les escorteient au supplice. Elles avoient voilé leur visage. Le barbare Comte les devançoit ; il eut l'imprudence de s'éloigner de trois pas de sa cohorte. Le Damoisel fit un mouvement , & se plaça entre lui & les victimes ; il fit un signal à ses Estafiers ,

qui , dans le même temps , s'assurèrent du Comte. — Les Loix de la Chevalerie , s'écria le Damoisel , veulent que , dans de semblables circonstances , le combat singulier prononce sur la vie ou la mort des coupables ; au nom de ces Loix respectables , je prends la défense de ces infortunées ; je romps leurs chaînes : elles sont libres jusqu'à l'issue du combat. Comte , oses-tu te mesurer avec moi ? si tu n'en as point le courage , je suis le maître des destinées de ces Damoiselles , & j'en disposerai suivant les usages de la Chevalerie —. Grimmer vouloit s'élancer , le poignard à la main , sur ses victimes ; il fut retenu par les Estafiers du Damoisel. — Ta liberté est le prix que je mets à leur liberté ; sinon , ose combattre. — Je combattrai ; fille dénaturée , après avoir déshonoré ton père , sois témoin de la mort que tu vas lui faire donner —. Geneviève avoit oui le Damoisel , & avoit soulevé son voile. Elle n'en vouloit point croire ses yeux ; son abattement lui avoit enlevé toutes ses forces. Le Damoisel rompoit cependant ses liens : sa bouche vouloit

effacer la souillure que les cordes avoient faites à ses bras. Cette empreinte fit remonter jusques sur le visage de Geneviève la chaleur & le sentiment. — C'est vous, beau Damoisel ? — Le voyez à vos pieds, plus tremblant que ne l'êtes ; le Ciel, qu'a pris pitié du malheureux Damoisel, l'a conduit ici exprès pour vous conserver la vie —. Onolorie n'avoit pas la force de remercier le Damoisel ; elle le supplioit de ne point combattre Grimmer. — Que me demandez-vous ? faut donc que mouriez ? Point ne veult le barbare vous faire merci—.

Grimmer s'avançoit, armé de toutes pièces. Le Damoisel remonta à cheval : — Avant de prendre notre champ, Sire Grimmer, oyez-moi pour la dernière fois ; faites merci à Dame Onolorie. — Non, reprit Grimmer ; non, rien n'en ferai. — Adonc, allons voir, père dénaturé, ce que va en advenir ou de vous ou de moi—. Grimmer étoit un méchant Chevalier, un Tyran, un Preux, en qui la sensibilité n'avoit jamais jetté ses tant douces semences, ces semences qui tant servent à notre bon-

heur & à celui de ceux qui nous avoifinent ;
 ne connoiffoit que l'honneur , & point de
 quartier avec lui , pas même pour une légère
 foibleffe ; étoit cruel par un excès d'équité ,
 & croyoit laiffer un bel exemple de févérité
 à la Poftérité , en brûlant fa fille Onolorie.
 Il avoit autant de force que de courage , &
 étoit très-dangereux en combat fingulier. Il
 courut fur le Damoifel , qui l'attendit , para
 fon coup , & lui porta fa lance au côté op-
 pofé de fon écu ; Grimmer chancela fur fes
 arçons , tourna , & revint après s'être raffis :
 il porta un fecond coup au Damoifel , qui ,
 fe tenant fur la défensive , vouloit le fatiguer ,
 le défarmer & lui faire demander quartier.
 Grimmer , outré de colère , revenoit tête
 baiffée , contre le Damoifel : fon cheval
 heurta de front le cheval de fon adverfaire ,
 qui hériffa fa crinière , leva la tête , battit
 du pied , & emporta le Damoifel. Grimmer ,
 profitant de l'avantage , pourfuivit le
 Damoifel , & fe difpofoit à le percer par-
 derrière avec fa lance , quand celui-ci , tirant
 à lui les guides de fon deftrier , tourna ferme ,
 & le furprit dans cette attitude perfide. —

Vas sentir, dit-il, Chevalier félon, comment le Damoisel fait venger une perfidie —. Il courut sur lui, le pressa, le poursuivit, le harcela, frappa à coups redoublés sur toutes les pièces de son armure qu'il faisoit tomber en éclats ; tourna si bien autour de lui, qu'il lui saisit enfin une jambe & le renversa par terre. Il se saisit du cheval qu'il remit à un de ses Estafiers, & s'avança sur Grimmer, la pointe de son épée levée sur son col : — Onolorie, dit-il, ou la mort ? — Je préfère la mort, reprit Grimmer. — Et moi, dit le Damoisel, plus généreux que toi, je saurai expliquer les Loix de la Chevalerie ; t'ai vaincu, te laisse la vie, & rends la liberté à ces deux Damoiselles —. Aussi-tôt, il prit dans ses bras Geneviève, qu'il plaça sur son cheval en croupe. Onolorie monta sur un autre cheval ; & , tous ensemble, s'éloignèrent du Château. Grimmer fut laissé par terre, accablant d'imprécations noires sa fil'e & le Damoisel. Onolorie, à peine revenue de son abattement, croyoit avoir toujours à sa suite le barbare Grimmer. Ils précipitoient leur mar-

che , & eurent bientôt quitté le Comté de Pembrock.

Le Damoisel n'avoit pas pu encore être entendu de Geneviève ; en vain il avoit tourné mille fois les yeux vers elle ; en vain avoit-il soupiré mille fois en la regardant. La peur tenoit suspendus les sens de Geneviève ; la flamme du bûcher la poursuivoit encore : muette , & presque tombée dans une stupidité absorbante , elle ne voyoit ni n'entendoit. Le Damoisel prit le chemin d'une forêt , qui formoit la limite du Comté de Pembrock ; & aussi-tôt qu'il apperçut un banc de gazon , il y reposa Geneviève & Onolorie. Une collation bien frugale , & telle qu'un Damoisel errant pouvoit en porter avec lui , fut servie sur l'herbe par ses Estafiers. Les Dames mangèrent ; insensiblement , elles se rassurèrent : Geneviève présenta sa main blanche au Damoisel , qui la prit & la tint dans la sienne. — Suis donc encore en vie ! dit-elle ; chier Damoisel , vous la dois , & me la rendez bien douce ! Dame , dit-elle à Onolorie , le voyez ce biau Damoisel dont vous ai tant parlé ; c'est lui qui a ménagé le

Sire Palmerin , & qui a conservé un Chevalier , votre doux ami & mon très-honoré Seigneur & père. — Beau Damoisel , que ne vous dois-je pas ? vous devrai mon bonheur & celui de Geneviève. — N'ai rien fait que pour mon contentement , dit le Damoisel ; travaillois à mon bonheur , en m'occupant de cela , tant belle Damoiselle. Ne me devez rien ; c'est moi qui vous dois tout —.

Pendant qu'ils s'abandonnoient à une entière confiance , sortit de la forêt un Chevalier ; suivi d'une meute de chiens , d'Ecuyers qui donnoient du cor. C'étoit un Chasseur , Châtelain de la contrée , qui avoit trouvé plus convenable de retracer la guerre dans les chasses , que d'aller affronter les hasards. Il soutenoit , par son train , la magnificence & l'état d'un vrai Chevalier. C'étoit autre chose , si on vouloit le juger par sa valeur ; ce n'étoit plus alors que l'ame timide & pusillanime d'un Manant ou d'un Vilain. Il étoit assez bien fait , mais il croyoit l'être davantage. Il servoit les Dames & les Damoiselles plus assidument que les autres

Chevaliers ; & c'étoit principalement pour leur service qu'il s'étoit réservé. Quand les Chevaliers , affamés de renommée , ou invités par les bans des Châtelains & des Rois voisins , couroient le monde , rompant par-tout des lances glorieuses & se couvrant de blessures honorables , il couroit les Châteaux , se présentoit aux Dames , & les consoloit de l'absence de leurs amis. Il ne sortoit de son donjon que pour se rendre à des invitations galantes , ou pour forcer des portes qui lui étoient fermées. Chemin faisant , il couroit le sanglier ou le daim. Il ressembloit à tous les Chevaliers des Dames : il étoit fanfaron , ne dcutoit de rien ; & si-tôt qu'il rencontroit quelques Dames ou Damoiselles , il jettoit sur elles des regards de possession , & il s'imaginait devoir jouir exclusivement du beau privilége de les conquérir. Aussi-tôt qu'il eut apperçu les Damoiselles , il sourit , tourna la bride de son cheval , & s'avança. Il jeta un coup-d'œil assez dédaigneux sur le Damoisel , qui n'étoit , dans ce moment revêtu que d'une armure commune & propre au com-

bat. Le Chevalier fanfaron le prit pour un Damoisel de mince parage ; & lui frappant sur l'épaule : — Damp , lui dit-il , deux ! c'est trop pour vous : prenez la plus âgée , je prends la plus jeune. Au demeurant , vous rendrai bientôt celle qu'aurai choisie ; n'ai besoin que de faire avec elle deux tours de promenade dans le bois. Damoiselle , suivez le Chevalier Flagorneur , le Seigneur de ce canton , & par-dessus tout , l'heureux ami & protecteur de toutes les Dames & Damoiselles qui sont jolies. Suivez-moi , verrez si pas mieux ne vaulx que bien d'autres. Ai fait la charmante étude de plaire & d'amuser les Dames ; cette étude n'est pas tant aisée qu'on le pense , & bien peu y ont réussi. N'ai eu que ce soin toute ma vie : ai senti souvent que besoin est de s'y livrer tout entier. Les Chevaliers , qui vont courant le monde , négligent la moitié des moyens qui pourroient les rendre heureux , n'alimentent point avec les roses du plaisir leur délicatesse & leur sensibilité. De-là advient que réussissent rarement à marier la gloire avec le bonheur. Moi , ai

pris ce dernier lot ; ai bien fait. Verrez , belle Damoiselle , si vous faux en quelque point que ce soit. Regardez-moi bien—. Il avoit mis pied à terre , & se disposoit à enlever , avec ses mains , revêtues d'un gant blanc & fin , la belle Geneviève par le milieu de sa taille. Il la soulevoit déjà , & disoit : — Damoiselle , crois soulever une plume d'Amour—. Geneviève rioit , & étoit étonnée. Le Damoisnel confidéroit le Chevalier Flagorneur , les bras croisés , & rioit de mépris & de pitié. Il lui frappa avec roideur sur l'épaule : — C'en est assez , lui dit-il , Chevalier Flagorneur ; point ne vous permetts ce que prétendez—. Ce coup ébranla un peu l'audace du Chevalier. — Damp , lui dit-il , ignorez donc qu'accointance est une des premières Loix de Chevalerie ; ignorez donc qu'un Chevalier , qui deux Dames a , en doit céder une à son ami ? Suis le vôtre ; êtes , à ce que vois , un brave , un Damoisnel qu'allez droit à la Renommée , en cueillant , par-ci par-là , quelques fleurs d'Amour. Faites bien ; avez une taille , des traits , un air mâle & guerrier , êtes né pour figurer à

côté des descendans de notre grand Roi Artus. ConteZ-moi vos brillantes prouesses ; veulx vous admirer autant que vous aime. Viendrez à mon Château , qu'est non loin d'ici ; jurons-nous amitié de Chevalerie —. Le Damoisel se mit à rire, bien fort à ces flagorneries , lui tourna le dos ; & , dans ce moment , il lui échappa une vapeur qui monta au nez du Chevalier Flagorneur , & dont il ne lui demanda point excuse. Il en demanda mille aux Dames , qui rirent encore plus fort que lui ; & c'est depuis cette époque qu'on a tourné le dos aux Flagorneurs , qu'on les a apostrophés de semblable manière ; & c'est depuis ce temps-là qu'on a appelé , en signe d'ironie , *Flagorneurs* , les Louangeurs outrés & faux. Le Chevalier voulut se prétendre insulté ; le Damoisel lui répondit : *Comme il vous plaira*. Une épée brilla dans la main du Chevalier. Le Damoisel tira la sienne ; mais le Damoisel , au lieu de viser sur sa poitrine , alloit de taille droit à ses oreilles , & fit si bien , qu'il lui en abattit une. Le Chevalier , honteux & voulant conserver l'oreille qui lui restoit , demanda quartier

quartier , & s'éloigna. Le Damoïsel rioit aux éclats : — Ainsi en prendra , dit-il , aux Fanfarons. — Et c'est encore , depuis ce temps-là , qu'on menace de couper les oreilles aux Faquins , & à ces faux Braves qui sont les fléaux de la Chevalerie.

Cette aventure avoit réjoui les Dames , & elles étoient montées gaiement sur leurs chevaux. Le reste du chemin parut court , & fut toujours joyeux. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du Séjount , & prirent gîte dans l'habitation de Palmerin , qui étoit voisine du tombeau du grand Alfred. Point ne vous dirai tout ce qui se passa dans cette entrevue. Elle fut touchante ; la joie n'y présida point , quoiqu'ils fussent tous heureux : il est une espèce de bonheur qui se mêle à de douces larmes , & qu'on ne connoîtroit point si on n'avoit point reçu du Ciel cette sensibilité qui fait faire verser des pleurs. Pardonnez-moi de faire l'éloge du don des larmes , dans les Romans où j'en fais si souvent couler de vos beaux yeux , aimables Dames. Juvénal , tout satyrique qu'il étoit , a chanté les pleurs ; & c'est

peut-être le plus beau de ses Ouvrages : *Est-il un homme de bien , dit-il , digne , au jugement de la Prêtresse de Cérès , de porter une torche pendant les mystères secrets de la Déesse , qui n'ait répandu des larmes ?* En est-il une , parmi vous , qui n'en ait versé plus de deux fois dans le plus bel âge de la vie ? Ah ! c'est alors sur-tout qu'elles sont plus abondantes. Quatre lustres s'étoient passés depuis que Palmerin avoit prononcé un fatal adieu à la désolée Onolorie ; quatre lustres , noircis par les ennuis , avoient promené leurs couronnes flétries sur le front d'Onolorie depuis qu'elle regrettoit Palmerin. Quel moment , que celui qui lui présentoit ce Chevalier désiré ! Avoit-elle , pouvoit-elle avoir d'autre expression que ses larmes ? Où auroit-elle trouvé assez de force pour parler ? A peine elle sentoit : presque inanimée , la tête collée contre la poitrine de Palmerin , les deux bras jettés autour de son col , elle le mouilloit de pleurs , & ne le caressoit que par quelques sanglots ; le Chevalier la regardoit avec deux yeux immobiles , & où l'on voyoit

deux grosses larmes qui se détachent avec effort. Mais la tension de ses muscles & la force de ses étreintes annonçoient l'agitation de son cœur. Les momens s'écouloient ; ils ne s'abandonnoient point à d'autres mouvemens : ils ne sentoient point le besoin de changer de lieu, ni de changer de caresses. Tous ceux qui les auroient considérés dans cet état d'immobilité, auroient douté s'ils étoient éveillés ou s'ils étoient endormis. Si je voulois être Peintre, je placerois un peu loind'eux le Damoisel & Geneviève : sur leur front je ferois remarquer leur jeunesse ; on les verroit comme ils étoient, le Damoisel à genoux, Geneviève lui abandonnant une main, & de l'autre lui montrant Onolorie & Palmerin ; on verroit le Damoisel & Geneviève, en extase, considérant avec l'intérêt le plus vif & le plus naturel Onolorie & Palmerin ; j'écrirois au bas de ce tableau, à l'imitation du Poussin : *Et moi aussi, j'aimerai comme eux.* Que ne puis-je terminer ici le Roman ! Eh ! pourquoi faut-il qu'un Roman soit une copie fidelle de la vie ! Toujours des peines !

toujours un nouveau chaînon ! toujours des catastrophes ! Il me reste encore bien des évènements à décrire.

Le lendemain Palmerin s'étoit armé dès le lever du Soleil ; il avoit pris son casque & baissé sa visière : il se promenoit sur la place qui environnoit l'obélisque du grand Alfred. Il avoit reçu la veille un défi de la part d'un Chevalier inconnu , qui se disoit un des vengeurs d'Alfred : — » Ai rempli , disoit ce Chevalier dans les tablettes qu'il avoit envoyées à Palmerin , » tous mes de-
 » voirs envers le grand Alfred , de varlet ,
 » d'ami , d'écuyer ; ai tenu toutes mes pro-
 » messes ; ai élevé , nourri son vengeur :
 » va bientôt arriver ce jeune vengeur , à
 » qui rien n'a résisté jusqu'ici ; tremble ,
 » Palmerin. Quant à moi , ne me reste plus
 » qu'à mourir en vengeant le plus grand
 » & le meilleur des Chevaliers — «.

C'étoit le bon Griel : il étoit venu embrasser la pierre froide sous laquelle Alfred reposoit. Après les premiers momens de la douleur , ce bon Ecuyer avoit juré de le venger & de mourir. — Manes de mon

Maître , avoit-il dit , fais si ai mal répondu à tes ordres : verras ton fils ; est digne de toi : c'est mon ouvrage ; ne pouvois te donner après sa bonne éducation une plus grande marque d'attachement , sinon de mourir pour toi. Ainsi ferai-je —. Il avoit rencontré son Compagnon , l'autre Ecuyer , qui tous les jours venoit répandre des larmes sur le tombeau d'Alfred , & attendre l'arrivée de son élève , pour lui donner enfin le nom de son père , & mourir. Griel n'avoit pas plutôt appris le retour de Palmerin , que son sang s'étoit soulevé. — Ce félon Chevalier , avoit-il dit , viendrait insulter aux mânes de mon Maître ! N'en ferai pas long-temps témoin. Mourrai de sa main , ou bien mourra de la mienne —. Il l'avoit envoyé sommer de se trouver à la sixième heure du jour , sur la place où s'élevait l'obélisque sépulcrale.

Avant la sixième heure Griel parut ; il embrassa la colonne , en approcha la pointe de son épée , & jura de mourir ou de venger son Maître. Il s'avança à pied vers Palmerin , lui fit signe de descendre de son cheval ,

de jeter sa lance & de se couvrir de son épée. Il jeta son écu, & invita Palmerin à en faire autant : il auroit voulu, le bon Griel, combattre nud, afin de pouvoir donner & recevoir plus aisément la mort. Il s'élança sur Palmerin, en criant : *Mort !* Le combat fut terrible : deux vautours se mesurant des yeux, se poursuivant, s'attachant, se déchirant les entrailles, ne sont qu'une foible image de la fureur de Griel & de celle de Palmerin. Le bras de Griel sembloit se ranimer & devenir plus pesant par la durée du combat ; il frappoit, portoit des coups de pointe dans le flanc découvert de son Adversaire, dont il paroît toutes les atteintes. Son épée étoit déjà rougie du sang de Palmerin. Il sourit de colère en voyant sa lame noircie par l'abondance du sang de son odieux ennemi. — O mon Maître, s'écrioit-il, ô Dieux ! ô Artus ! ô Père de la Chevalerie, viens à mon aide ; punis, frappe par mes mains le Chevalier le plus félon qui fut onc —. Palmerin chanceloit, son sang teignoit de pourpre la draperie qui couvroit ses cuisses & ses jambes :

une trace ensanglantée marquoit tous ses mouvemens ; il sentoit son bras défaillir : son œil troublé , laissoit égarer sa main. Déjà Griel avoit crié : Mon Maître , tu es vengé !

Le Damoisel accouroit armé , & sa visière baissée pour n'être pas reconnu , au secours de Palmerin. Il étoit temps. Griel vit avec douleur sa proie lui échapper. Trop foible pour recommencer un combat , il ne put que dire : — A demain , Chevalier inconnu , vous attends ici. Vous ferai repentir d'avoir donné assistance à un Chevalier déloyal , & d'avoir trahi mon espoir. Voulois venger mon Maître. Si un jour avez un ami , un Maître , un père , sentirez tout ce que me faites souffrir , en me déroband la victime que voulois & que dois sacrifier aux manes de mon Maître. Vous attendrai ici demain. — Y viendrai , dit le Damoisel —. Mais la voix de Griel qu'il n'avoit pas reconnue , avoit jetté dans lui une émotion extraordinaire : il ne s'applaudissoit point d'avoir sauvé Palmerin ; l'aspect de l'obélisque l'avoit glacé d'effroi. La terreur , avec toutes ses angoisses , ses craintes & ses

noires ombres , étoit descendue dans son cœur , & le remplissoit d'effroi , d'horreur & d'agitations dévorantes. Ce désordre de mouvemens confus , qui pour la première fois s'emparoit de son ame toujours pure , & jusques-là si tranquille , lui arracha des larmes. Il abandonna Palmerin à ses Ecuyers , & entra dans la forêt. Là , jetté sur les racines d'un frêne , il pleuroit & étoit désolé , sans en savoir la cause. Le nom d'Alfred se plaçoit dans sa bouche , & y laissoit de l'effroi. Il seroit resté long-temps dans cette attitude , si le souvenir de Geneviève n'étoit venu le tirer de cette stupide langueur. Il sortit de son abattement , reprit son casque & se releva. Il s'achemina vers son logis ; il aperçut encore cet obélisque blanc , & qui , au milieu d'une forêt , présentoit de loin une flèche qui s'élevoit parmi les arbres ; il soupira , le considéra attentivement , & dit : — Viendrai tantôt honorer aussi ce grand Alfred —.

Palmerin avoit demandé bien des fois le Damsel ; il sentoit ses forces prêtes à l'abandonner pour toujours. Il croyoit avoir

tari les sources de la vie. Onolorie pleuroit ; Geneviève versoit aussi des larmes. — Approchez , beau Damoisel , lui dit-il : laissez-nous quelques momens , chières amies. Vous appellerai , dit-il à Onolorie. Beau Damoisel , vous dois trois fois la vie : fais bien comment vous payer de tant de services. Vous donne à époux à Geneviève. Serez le Chevalier le plus digne d'envie , puisque crois que serez le plus heureux , comme est vrai que êtes le plus vaillant —. Il se recueillit un peu. — Ai un grand secret à vous révéler : au préalable besoin est que me juriez de n'en jamais parler. — Vous le jure , dit le Damoisel. — M'avez rassuré ; faut encore que me pr mettiez obéissance en un autre point. — Vous la promets. — Aimable Damoisel , êtes toute ma consolation ; mourrai adonc bien content : oyez-moi —. Il baissa sa voix davantage. — Ce grand Alfred , la fleur des Chevaliers , le compagnon d'armes , l'ami du Roi Ecbert , ce fut moi qui le combattis à outrance. — L'ai su , dit le Damoisel. — Mais ce que point ne savez , c'est qu'Alfred

est vivant. — Lui vivant ! — Oui , Damoisel ; vit , respire , respire & souffre ; souffre & suis vengé. — Par quel miracle , Sire ? — L'ai vaincu ; pouvois l'égorger : maître de lui par le bonheur des armes , pouvois en disposer. Lui laissai la vie , mais l'enchaînai ; & à celle fin qu'aucun Chevalier n'entreprît de rompre ses liens , fis creuser une prison sous terre , l'y fis descendre : élevai au-dessus l'obélisque qu'avez vu , & répandis la nouvelle de sa mort ; chargeai un de mes Ecuyers de le nourrir dans le souterrain ; commandai qu'on lui mît un bâillon sur la bouche , pour empêcher qu'on n'entendît ses cris. Entendoit lui , & pouvoit entendre les regrets que le bruit de sa mort caufoit aux Chevaliers. Le Roi Ecbert vint sur sa tombe pleurer sa perte : les Damoisels y vont invoquer ses manes , & y consacrer , par un attouchement respectueux sur la pierre , leurs lances & leurs épées. Jugez , beau Damoisel , si n'avois pas sujet d'être content de ma barbarie ingénieuse. Tous les ans venois ici , descendois dans la prison , & me montrois

à lui ; jouissois de son supplice , que ma présence augmentoit. Ses cheveux sont blanchis ; ses forces l'ont abandonné : pas ne tardera de mourir. Si je meurs avant lui , vous charge , beau Damoisel , de prolonger sa vie ; car ma haine survivra à moi : vous seul savez ce secret important ; gardez-le , vous en conjure. Voilà les devoirs qu'avez à remplir : secret , & soin du prisonnier. — Les remplirai , dit le Damoisel ; mais m'est d'avis que votre vengeance est bien longue ! — Si jamais trouviez un Chevalier qui vous disputât l'affection entière de la belle Geneviève , alors , beau Damoisel , sentiriez couler dans vos veines les suc venimeux de la haine ; sentiriez l'intarissable soif de la vengeance ; aimeriez le sang , vous en abreuveriez , & ne finiriez de haïr , qu'en finissant de vivre. — Ah ! si Chevalier venoit gagner l'affection de ma Dame , sens bien que serois tourmenté. — Adonc , point ne murmurez contre moi —.

Cet entretien pesoit déjà trop sur le cœur du Damoisel. Ce secret , ce soin cruel , étoient deux dépôts funestes & trop au-

dessus de ses forces. Il se sentoit bien capable de tuer un ennemi ; mais le jeter dans une prison éternelle ! cette pensée l'indignoit. Il quitta Pa'merin , fut tenté de revenir à l'obélisque , & de le voir de plus près. Qu'alloit-il y faire ? il n'y pouvoit plus plaindre le grand Alfred , ni le pleurer , ni l'invoquer. Quelle respectable illusion il avoit perdue ! Il apperçut de loin deux Chevaliers , sans armure , tête découverte , & penchés sur la base de la colonne. — Ils sont dans l'erreur , dit-il : ah ! ne les éclairons point ; ils y perdroient trop —. Il s'approchoit , & en s'approchant , il crut reconnoître ses deux Gouverneurs , les Ecuyers de son père , ses Maîtres & ses premiers amis : ses yeux n'étoient pas encore certains ; son cœur ne doutoit plus ; un battement de joie l'avoit averti ; il précipita ses pas. — Mes amis , dit-il ; chiers Gouverneurs — ! Griel & son compagnon tournèrent la tête , reconnurent le Damoisel ; il étoit dans leurs bras , il les couvroit de larmes de joie. — Enfin , vous voilà , dit un des Gouverneurs ; vous voilà tel qu'avions désiré ,

desiré , tel que l'espérons : point n'allez tarder d'avoir un nom , c'il que votre Seigneur & père a rendu tant recommandable —. Griel prit la parole. — Reconnoissez le Chevalier inconnu , le Génie qui par-tout vous a si bien conduit. — Ah ! chier Maître , que m'avez rendu de grands services ! — Sachez , beau Damoisel , que voyez ici le tombeau de votre père. — Recommencez. — Le tombeau de votre Seigneur & père. — Ne puis vous croire ; me tuez ; n'ai plus de force : mon Maître , qu'avez donc dit ?.... le grand Alfred ! — Est votre père ; & désormais pouvez porter son nom. — Ne fais où en suis —. Il tombe dans les bras de son Gouverneur , se roule à terre , pleure , baise la pierre , appelle à haute voix son père..... Les Ecuyers pleuroient aussi. Il les regardoit la bouche ouverte ; sa poitrine s'enflait : il avoit dans son sein des secrets qui vouloient s'échapper. — Apprenez , sachez , saurez , oyez , disoit-il ; Palmerin , le cruel ! mon père ; & se reprenant : Ne puis parler —. Sa colère , sa douleur , ses larmes , ses cris , son silence ,

ses mains tantôt élevées vers le Ciel , tantôt ferrées contre sa poitrine , ses yeux égarés , ses mouvemens qui tantôt l'éloignoient , & tantôt le colloient contre la colonne ; toutes ces agitations désespérantes sont trop difficiles à rendre. — Ai , dit-il à Griel , promis un cruel secret ; ai juré : est-il puissance aucune qui puisse me relever d'un serment téméraire ? — Le Roi Ecbert le peut , comme Roi & comme Protecteur de la Chevalerie. — Me l'assurez ! — Vous l'assure. — Partons incontinent ; venez avec moi à Londres ; vais me jeter aux pieds d'Ecbert : apprendrez un secret terrible —. Il étoit déjà monté à cheval. — Point ne peux partir , dit Griel ; attends un Chevalier que dois combattre , c'il qui m'a enlevé aujourd'hui le cruel Palmerin , qu'étois prêt d'égorger. — Ce Chevalier , dit douloureusement le Damoisel , c'est moi. — Qu'avez donc fait ? — Ne savois ce que fais à présent. — Partons , dit Griel —.

Ils partirent. Je n'ai point parlé de Geneviève ; il n'étoit pas temps encore de m'occuper des maux qu'elle alloit causer

au Damoisel. Il étoit rempli de son père ; le chemin se déroboit sous les pas précipités de son destrier : il brûloit d'arriver. Il se fit annoncer à Londres pour le fils du grand Alfred. Ecbert n'y fût point trompé , & se souvint du Damoisel ; il l'embrassa tendrement. Ecbert ne pouvoit le délier de son serment qu'en présence de vingt Chevaliers ; il donna des ordres pour les rassembler le lendemain ; tous les Chevaliers le relevèrent de sa promesse , & lui ordonnèrent de parler. Tous frémirent à cette horrible confidence ; tous voulurent aller rompre les liens du grand Alfred. Il alloit s'éloigner : la Princesse Grafilinde arrivoit dans l'appartement du Roi ; le Damoisel ne put que la regarder , porter sa main à sa bouche , s'allonger vers elle & s'incliner. La Princesse lui rendit le même salut , & ajouta : — Ramenez votre Seigneur & père ; voulons le voir , & vous aussi — . Les vents , la foudre , le feu , n'ont pas plus de rapidité que le Damoisel en mit à son retour vers l'obélisque. Il franchissoit l'espace , plutôt qu'il ne couroit sur le

chemin; il ne goûta point de repos qu'il ne fût arrivé. Il se fit ouvrir la porte du souterrain , s'y fit précéder par Griel. Il ne vouloit point voir un affieux bâillon sur la bouche de son père. Le Vieillard ne reconnut point son fidèle Ecuyer dans sa prison; il le suivit d'un pas bien affoibli. Il y avoit si long-temps qu'il avoit perdu l'usage de ses jambes ! La lumière offensa d'abord ses yeux; il les fermoit sur tout ce qui l'entouroit. Le Damoisel étoit à ses genoux qu'il embrassoit. — O mon chier Maître , s'écrioient les deux Gouverneurs , vivez donc ; voyez donc encore le soleil , vos amis ; retrouvez votre fils — ! A ces mots , Alfred tendit la main à son fils , le rapprocha de lui , & couvrit sa tête de son manteau. Il ne pouvoit parler. — O mon père ! ô mon père , disoit le Damoisel , enfin vous ai trouvé — ! Il l'aida à se relever , lui prêta son épaule , sur laquelle Alfred posa sa main , pour s'essayer à marcher. Il marchoit , cherchant l'air , cet air si pur dont il avoit été privé pendant aussi long-temps. Il mesuroit avec joie l'espace

qui s'offroit à sa vue. Ce bien inestimable ; la liberté , venoit le consoler de ses maux passés ; toutes les nuances du bonheur se marquoient à grands traits sur son visage. Les caresses du Damoisel achevoient d'aviver son organisation , & portoient dans son cœur ce feu dont il avoit été privé jusques-là. Griel , ce bon Ecuyer , sembloit jaloux des caresses du Damoisel : le Damoisel envioit celles que son père faisoit à son Ecuyer. Le Maître & le Serviteur s'acquittoient tous les deux. Griel honoroit son Maître : Alfred récompensoit Griel. Que de reconnaissance ne lui devoit-il point ! où trouve-t-on un Serviteur qui vive pour élever le fils de son Maître qu'il croit mort , & qui veuille mourir , quand son Elève n'a plus besoin de lui ?

Griel & son ami avoient rassemblé des Serfs des environs pour abattre l'obélisque. Déjà l'urne , qui surmontoit la colonne , étoit tombée , brisée en mille pièces ; les pierres avoient été jettées dans le Séjount : il ne restoit plus que l'affreux cachot qu'on se hâtoit de remplir avec des fascines & du

gazon. Une litière fut amenée , dans laquelle Alfred se coucha : le Damoisel marchoit auprès de lui. En montant à cheval , Griel crut remarquer sur le front du Damoisel de l'inquiétude. — Qu'avez donc , beau Damoisel ? — Ah ! dit-il , l'apprendrez à Londres ; auriez dû l'avoir deviné : meurs de déplaisir —. Quelqu'effort qu'il fît pour dissimuler sa peine en présence d'Alfred , son visage morne le trahissoit. Il continua tristement la route jusqu'à Londres. Chemin faisant , Alfred , dont la vue s'étoit rassurée , rencontroit des monumens élevés à sa mémoire , passoit sur des lieux témoins de ses hauts faits. — Ici , disoit-il , je terrassai le Géant Livaux , là , je délivrai une belle Princesse —. On accouroit sur son passage , Châtelains , Chevaliers , Damoisels & Serfs ; on se pressoit pour le voir. Alfred éprouvoit , à chaque pas , qu'il est glorieux d'être plus vieux que sa renommée , & d'avoir une renommée qui , par les liens de l'admiration , attache l'Univers à un seul homme. Il est bien vrai qu'un grand homme appartient au monde entier , & qu'un Roi ne le

dédaigne & ne le persécute pas impunément. Ecbert revit avec joie le grand Alfred : ils étoient aussi vieux l'un que l'autre ; & c'est une jouissance pour un vieux Roi d'avoir de vieux amis , de vieux Serviteurs : c'est presque le seul bonheur qu'ils sachent bien sentir dans leur vieillesse. Aussi ne voit-on point à la Cour d'un Roi vieilli , de jeunes Officiers , de jeunes Ministres , de jeunes Courtisans ; ils ont tous blanchi dans les armes ou dans les affaires. Alfred avoit repris l'usage de la parole. Il s'en servit d'abord pour l'amitié , & c'étoit l'ennoblir par un si bel usage ; ensuite pour son fils , & puis pour le bon Griel. Admis à la Table-Ronde , il entendit le serment que prononcèrent tous les Chevaliers , de combattre à outrance Palmerin. Il avoit chargé le Damoisel de ce soin terrible , & tous les Chevaliers avoient reçu sa promesse. Le Damoisel ne fit ce serment que d'une voix mal-assurée : son visage étoit rouge , & ses yeux laissoient tomber de grosses larmes ; il trembloit en soulevant son épée. Cette

agitation étonna Alfred , qui voulut en favoir la cause. Aussi-tôt qu'il fut seul avec Griel & son fils : — Damoisel , lui dit-il , qu'avez donc ? vois couler vos pleurs ; aise point ne seriez donc d'avoir retrouvé votre père & de le venger ? — Chier père , dit le Damoisel , n'ai couru le monde que pour vous venger ; point n'accusez votre fils de félonie —. Il embrassa ses genoux : — Chier père , ce n'est point ma faute , si , en courant le monde , ai trouvé la belle Geneviève. — Quelle est cette Damoiselle ? — Une merveille. — Adonc vous êtes affectionné à elle ? point n'y vois de mal. — Ah ! Sire , Geneviève est.... Ah ! Griel , dites le reste ; moi , je n'ose ; dites tout : vais me retirer. Mais , chier père , rien ne fauroit m'empêcher de vous venger , comme d'être désormais le plus à plaindre de tous les Damoisels —. Il se retira ; Griel prit la parole : — Sire , est en effet bien à plaindre , le Damoisel ; cette Damoiselle , cette belle Geneviève , c'est la fille de Palmerin. — La fille de Palmerin ! l'enfant d'Onorie ! — Oui , Sire. — Vit-elle encore ,

cette Onolorie qu'ai tant affectionnée ? —
 Oui, Sire. — Eh bien, Griel, sache que,
 malgré tous les maux qu'elle m'a causés
 dans ma longue prison, n'ai pu ni l'oublier
 ni la haïr. Rien n'efface un premier sou-
 venir. La première Beauté qu'on honore
 est toujours celle qui paroît la plus belle :
 en vain s'attache-t-on à une autre ; ce n'est
 que la seconde Beauté qu'on a vue, & rien
 ne vaut dans un tendre attachement la
 primauté. Le Damoisel est le Chevalier de
 Geneviève ! le plains : voudrois que possi-
 ble fût qu'il vengeât son père, & servît sa
 Dame..... Me venger ! moi, point ne le
 cherche beaucoup, à vrai dire ; qu'il ne
 me venge point.... — Mais, dit Griel,
 jamais ne pourra servir Geneviève. — Las !
 le sens bien, & en suis affligé pour le Da-
 moisel : que faire ! — Il est bien né, fera
 son devoir, dit Griel ; mais moi, ferai le
 mien : combattrai Palmerin, au défaut du
 Damoisel. — Y consens. Onolorie vit,
 dites-vous ? Onolorie ! Ah ! qu'elle vive.
 Griel, vous en souvenez ; Dieu ! qu'elle
 fut belle ! qu'elle étoit belle le premier mo-

ment que la vis sur le revêtement des fossés du château de Grimmer ! — Sire , m'en souviens. — Tiens , mon cher Griel , vais te dire vrai : vengeance ne peut trouver place dans mon cœur ; est jà tout plein du plaisir de revivre , de voir le Damoisel , de voir mon Roi , de te retrouver. Puisque mon bras ne peut plus soulever une épée , pourquoi conserverai-je dans mon sein le desir de m'en servir ? Qui ne peut plus se battre , ne doit plus haïr. Plus ne hais ; vive mon ennemi , pourvu que tous mes amis vivent. Griel , ne vas point combattre ; vas quérir mon fils — . Le Damoisel ne différa point de paroître ; il étoit si consterné , que c'étoit pitié. — Sens , lui dit Alfred , la chose qui vous poingt , chier Damoisel ; ferez ce que bon trouverez : ne vous demande point de vengeance ; d'autres Chevaliers s'en chargeront. — Chier père , connois mon devoir ; ferai ce que Nature , sang & Chevalerie me commandent — . En parlant ainsi , il sanglottoit. — Sais que ne puis davantage ici rester ; vais chercher Palmerin. O chier père ! le savez , Palmerin

est le père de Geneviève —. Il fondoit en larmes, & retomboit sur son siège. Il n'étoit Chevalier qui ne le sollicitât : Ecbert lui commandoit la vengeance ; toute la Cour le tourmentoit par des instances cruelles. Il ne rencontroit pas un seul visage compatissant ; pas une voix qui descendît doucement dans son cœur, qui lui parlât un langage moins héroïque & moins farouche. Je me trompe : la Princesse Grafilinde l'attendoit ; elle seule alloit remuer son cœur avec des instrumens doux. La Princesse étoit plus que sensible ; elle devina toute la peine du Damoisel ; & en la devinant, elle ne s'oublia point. Si l'épreuve du bain lui avoit fait prendre la résolution de renoncer au Damoisel, l'obstacle qui devoit l'éloigner de Geneviève avoit rallumé son espérance ; elle se flattoit de l'amener insensiblement à l'oubli de cet objet, & de tourner vers elle toutes ses affections. Qu'on lui pardonne cette touchante personnalité. Le Damoisel vint à elle : — Consolez-moi, dit-il, Princesse ; n'ai plus que des ennuis à espérer dans la vie. — Des ennuis ! vous tant jeune, tant

beau, & qui, le savez bien, êtes encore si chier à une Dame, que n'est pas nécessaire que vous nomme! — Vous entends, chière Princesse; le savez si point ne vous suis affectionné: après ma Damoiselle, ne vois, pour moi, que vous dans le monde; m'avez comblé de tant d'amitié. — Ah! ce n'est pas tout, vous porte tous les jours dans mon sein; n'avez bougé de-là. — Que êtes bonne! — Quand vous vois triste, jettez dans mon ame un noir affreux. — Que êtes bonne! — Comme vous ai plaint! — Ah! bien à plaindre suis. — Ah! oui, & moi, Damoisel, le suis beaucoup. — Pourquoi, Princesse? — Pouvez-vous me le demander? vous vois tout entier occupé de Geneviève. Ai beau dire, ai beau vouloir, rien ne me donnez qu'un peu de reconnoissance; c'est bien chérive portion. — Ah! Princesse, vous donne cent fois plus. — Ne puis le croire. — Ne doutez de mes paroles. — Grand-merci. Ainsi donc ferez moins triste; si ne pouviez être à Geneviève, ne voudriez pas mourir? — Ah! que m'embarraissez! — Voudriez donc
que

que meure aussi ! — Non , Princesse ; ah ! non. Ne fais quel parti prendre ; suis bien à plaindre — ! Grafilinde pleuroit. — Pleurez , Princesse ! — N'ai plus que des larmes à répandre. — Ah ! bien chagrin en suis. Adieu. Vais partir , vais venger mon très-honoré Seigneur & père. Que vais payer bien cher l'honneur de porter son glorieux nom ! N'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui que grande renommée s'acquiert par rudes entreprises ; en mourrai , en mourrai —.

Qu'étoient devenus Palmerin , Onolorie ? la triste Geneviève , où étoit-elle ? que pensoit-elle ? Elle avoit suivi , en versant des larmes , ceux qui avoient un empire absolu & cruel sur ses destinées : elle avoit pris avec eux le chemin des Gaules. Palmerin n'étoit plus en sûreté dans les Etats de la Grande-Bretagne ; malade , & presque mourant , il étoit sans défense : il seroit mort dans de honteux supplices. Onolorie veilloit sur cette tête chérie ; Geneviève donnoit à son père tous les sentimens que la Nature réclame : mais la Nature ne s'empa-

roit point de toutes les facultés de son être ; pour les donner à Palmerin. Elle l'avoit laissée maîtresse de la plus importante de toutes , de celle qui lui présentait toujours le souvenir du Damoisel. Elle détournoit en vain ses regards sur les bords du Séjourn ; elle n'y voyoit point cet objet chéri. Un vuide affreux s'offroit à elle ; où le revoir , où le trouver ! Ne le voir , ne le retrouver que les armes à la main , poursuivant son père !.... L'image étoit effrayante ; elle fermoit les yeux , & succomboit. — Chier Damoisel ! disoit-eile ; chier ami ! quelle destinée fatale nous a réunis & nous a séparés ! Las ! de qui suis-je la fille ? las ! de qui êtes-vous fils — ? Elle n'étoit déjà plus cette belle Damoiselle , qui , par sa beauté , avoit frappé le cœur du Damoisel : les roses de son teint avoient blanchi sous les pleurs qu'elles avoient recueillis ; le chagrin , le désespoir , avec un doigt de fer , avoient imprimé le sceau de la douleur sur ses joues , naguères si fraîches & si rondes. Un voile étoit jetté sur ses yeux ; & , hormis les momens où elle ne pouvoit s'empêcher de

nommer le chier Damoisel , elle gardoit un morne silence. Quelquefois elle tournoit la tête , ou étendoit le bras pour le chercher. Hors ces mouvemens involontaires , on eût dit qu'elle avoit tout perdu , vue , sensibilité , ouïe. Elle suivoit comme jadis ces Esclaves Grecques , qui suivoient , sans parler , sans se défendre , les Dames devenues leurs Maitresses par le sort des combats. Ce fut ainsi qu'elle s'éloigna des limites de la Grande-Bretagne , passa la mer , aborda à l'Isle ancienne d'Aaldernay , & de-là descendit dans les Gaules. Le Roi des Gaules tenoit alors Cour plénière dans la quatrième Province Lyonoise , aux environs du Sénonois. Palmerin étoit considéré dans cette Cour par ses hauts faits ; il fut accueilli avec distinction par Louis , qui remplissoit le Trône de Charlemagne. Louis donnoit des fêtes à la Princesse Alpaïde , femme de Bégon , Comte de Paris. Tous les Chevaliers accouroient de tous les côtés de l'extrémité de la Gaule Narbonnoise & de la Belgique ; plusieurs avoient franchi le Pas de Suze , & étoient entrés dans la Gaule

par le Briançonnois. Là , on voyoit les Amadis & leur nombreuse famille ; là , ces valeureux Comtes du Maine , ces antiques Polignac , qui , pour n'avoir pas une Couronne sur la tête , n'en étoient pas moins glorieux. Là , brilloit la fleur de Chevalerie : là , la Princesse Fastrade , Abbessé un peu trop accorte d'Argenteuil , paroissoit engager les Chevaliers à galans combats. Palmerin ne put offrir que les restes de sa valeur passée ; on le dispensa de se mesurer dans le pas d'armes : il fut nommé un des Juges du camp. Les Chevaliers Gaulois , qui avoient connu la belle Geneviève de Cornouailles dans la Grande-Bretagne , ne désespérèrent point d'éclaircir le nuage épais qui couvroit ses yeux , naguères si beaux. De tous les temps , l'espoir & l'audace furent le lot des Chevaliers Gaulois. De tous les temps , ils ont su fixer & conserver en Gaule *le je ne sais quoi* , *le je ne sais qu'est-ce* , qui toujours les a rendus si aimables envers les Dames. Un des fils de Galaor se chargea du soin de charmer les ennuis de Geneviève. On fait que des deux enfans de Périon ,

dont furent issus Amadis & Galaor , l'aîné transplanta sa postérité en Espagne , dans la Grande Bretagne , dans la Germanie. Galaor fixa la sienne en Gaule , & y fit cette fouche brillante , & surchargée de rameaux , qui ombragèrent toute la Gaule. Il n'est aucun Chevalier Gaulois qui ne descende de cette tige commune , & nos Dames s'en apperçoivent bien. Mais tout en regrettant le fidèle Amadis , elles tirent parti des vifs & fémillans enfans de Galaor. La blonde Geneviève , toujours pleurante , toujours solitaire , auroit découragé des Chevaliers moins présomptueux. Elle ne réussit point à obtenir l'abandon & la solitude qu'elle demandoit ; elle ne put se défendre de donner un ruban noir à un Chevalier qui voulut combattre pour elle. — Vois bien , lui avoit-elle dit , galant Chevalier Gaulois , que faut vous céder. Ici , savez vous faire un mérite d'une importunité qui , en-delà de l'Océan , seroit moult déplaisante. Tout en me tourmentant , ne puis que vous pardonner ; n'ai qu'un ruban noir à vous donner : est la couleur que porter veulx. — En éclaircirai la couleur

sombre , avoit dit le Chevalier Gaulois ;
 veulx qu'elle devienne du plus bel incarnat.
 — Ainsi soit comme le dites : mais point
 n'irai à l'amphithéâtre —. Cette résolution
 déconcerta le Chevalier , qui avoit bien
 plus d'amour-propre que d'attachement. —
 Faut vouloir ce que voulez. Adieu , cruelle
 Comtesse —. L'apostrophe de *cruelle*
 étonna un peu Geneviève. Palmerin lui
 apprit qu'il ne falloit point s'y arrêter ;
 qu'elle n'avoit aucun sens dans les Gaules ,
 à force d'y être commune ; qu'on y trouvoit
 bien encore des hommes cruels , mais qu'on
 n'y voyoit plus de femmes cruelles ; & qu'en
 conséquence on se permettoit un mot qui
 n'offroit plus un sens déterminé.

Le Damoisel s'étoit séparé de la Princesse
 Grafilinde , comme je l'ai dit ; il avoit vu
 couler ses larmes : il en avoit répandu avec
 elle. Aussi-tôt qu'il fut embarqué : — Ah !
 Chapelle , dit-il à son Ecuyer , voudrois
 qu'une tempête affreuse m'engloutît dans le
 fond de cet abyme d'eau. — Ai assez peur ,
 Sire , d'y voguer ; pas n'est besoin de m'é-
 pouvanter : faut arriver au plus vite ; &

puis verrons ce que faire nous faut. Mais si mourir nous est une nécessité, mourons, Sire, sur la terre; y ferons moins tourmentés —. (Le brave Griel l'avoit devancé, & avoit déjà vu les rives des Gaules).

Les vents mutinés parurent favoriser les vœux funestes du Damoisel; les eaux battues s'élevoient, en grondant, à la hauteur des monts: le frêle navire, lancé sur ces pentes rapides, sembloit se précipiter dans le fond de l'Océan; & des écueils, cachés sous ces vagues émues, présentoient la mort aux yeux des Bretons consternés. Le Damoisel, immobile, voyoit sans effroi le péril qui le menaçoit: il ne disoit que ces mots: — Que mort, tant affreuse soit-elle, est douce aux malheureux! la fin la plus cruelle est toujours une fin —. Sur le même navire étoit un Chevalier Gaulois, qui présentoit le même calme à la mer courroucée. Le Damoisel, attiré vers lui par ce rapport d'intrépidité, osa lui demander pourquoi il méprisoit la mort. Le Chevalier Gaulois lui apprit qu'il avoit perdu sa Dame. — Ai perdu la mienne, reprit le Damoisel. —

Etes donc , Sire Damoisel , tant à plaindre que moi —. Ce rapport d'infortune rapprocha le Damoisel du Chevalier Gaulois. Ils abordèrent enfin à terre , & quittèrent le navire. Chapelle en fut d'aise. Il n'y avoit pas deux jours que le Chevalier Gaulois étoit à Wismar , qu'il avoit retrouvé toute sa gaieté. Il suivoit une Dame de renom , s'en étoit fait écouter , & déjà elle le nommoit du nom , du doux nom d'ami. Il avoit oublié ses douleurs & sa Dame perdue. Le Damoisel , étonné de cette métamorphose , la trouvoit justifiée par la beauté de la nouvelle Dame. Au départ , le Chevalier Gaulois retomba dans sa première tristesse. Le Damoisel imaginoit que le souvenir de sa première Dame étoit revenu dans sa pensée. Il se trompoit ; le Gaulois n'étoit rempli que de la nouvelle , & s'écrioit : — Suis au désespoir ; mieux vaut mourir —. Arrivés au Melda , le Gaulois rencontra la Comtesse de Boulogne , suivit ses pas , reprit son enjouement , & ne parla plus que de fêtes & de tournois. Il fallut partir , & le voilà

encore au désespoir. Le Damoisel , malgré ses ennuis , ne put s'empêcher de rire aux dépens du Gaulois. — Adonc , si est-ce ainsi qu'on sent dans les Gaules un amoureux désespoir , pas n'êtes à plaindre. Vos Dames ont tort de vous être affectionnées ; & si se consoloient de même , que diriez donc ? — Se consolent , les cruelles ! plus aisément encore —. Au mot de cruelles , le Damoisel sourit , & reconnut le cachet de la Nation Gauloise ; car il savoit que chaque Peuple a son expression & son attitude. Les Gaulois avoient deux signes caractéristiques , ce mot , & puis *le je ne fais quoi* qui plaît , qu'ils avoient dérobé comme autrefois la Toison d'or aux autres Peuples , & qu'ils se transmettoient de l'un à l'autre comme un héritage de famille. Il étoit curieux de posséder le *je ne fais quoi* ; il avoit presque apperçu le *je ne fais qu'est-ce*. Par-tout où il passoit , soit dans les plaines Beligues , soit dans les Villes , il entendoit qu'une Pastourelle disoit à l'autre , en le montrant au doigt : — Dommage est qu'il lui manque *le je ne fais quoi* — ! Il

les regardoit à son tour , & fans trouver des Beautés , il rencontroit des physionomies , des charmes , un jeu vif ; il étoit ému , attiré par le *je ne fais qu'est-ce* , qu'il ne pouvoit encore définir. Son maintien froid , sa blonde chevelure , sa longue douleur , lui donnoient un caractère qui tranchoit parmi les Gaulois ; on ne l'appelloit que le Daimoisel Breton. — Montrez-moi , disoit-il au Gaulois , ce *je ne fais quoi* qu'on appelle par-tout , & ce *je ne fais qu'est-ce* dont tant on parle —. Le Gaulois lui en fit la promesse.

Ils étoient arrivés à Gratepance (ou Granvilliers) , dont la Comtesse du Bauvais étoit Souveraine. Cette Comtesse , aimable , vive & enjouée , avoit réuni à sa Cour les Dames Troyennes les plus renommées & les plus piquantes du Vexin. Il s'y tenoit une Cour d'Amour , & s'y donnoient les jeux de l'Ormel. Pour oser se mêler parmi cette Cour , & se présenter aux jeux , il falloit avoir obtenu de cinq Dames le prix du *je ne fais quoi*. Si vous me demandiez quel étoit ce prix , je vous répondrois : *Je ne fais*

qu'est-ce. Le Damoisel croyoit que cette faveur étoit la chose impossible : sa curiosité le détermina à tenter l'épreuve. La belle Elizène, Dame de haut parage du Vexin, obtint la pomme. Elizène étoit au nombre de ses Juges : il s'occupa à la gagner. Elizène, extrêmement enjouée, toujours ajustée sous l'éclat des rubis & des franges d'or & d'argent, drapée avec art & tout-à-la-fois avec nonchalance, offroit tantôt les attraits du nud, tantôt les charmes de la draperie : c'étoit la tête la plus animée, la taille la plus fine, la plus souple, un sein que la Beauté avoit modelé & animé de ses mains divines, une jambe, un pied..... Elle n'étoit plus dans la fleur de la jeunesse ; elle n'en valoit que mieux : un peu d'expérience, un peu de sûreté, ne déparent point les charmes de la Beauté. Elizène parut recevoir l'hommage du Damoisel : le Damoisel ne sentoit pour elle que des éclairs momentanés ; il cédoit à l'attrait de l'illusion, à la révolte des sens, il n'auroit pas pu jurer un constant servage. Elizène ne lui demandoit point de serment : il étoit à son

aïse , fans s'en appercevoir (car on lui avoit dit qu'il falloit posséder l'art de plaire , & que ce n'étoit que dans cet art qu'on trouvoit le *je ne fais quoi* qui plaît toujours). Il cherchoit les moyens de plaire , & les trouvoit. Elizène étoit vive ; il étoit aussi vif qu'elle. Elle mettoit une expression attirante au jeu de son œil ; il en donnoit au sien. Elle soupiroit ingénieusement ; il mettoit de l'intention dans ses soupirs. Elle parloit beaucoup ; il parloit aussi. L'esprit étinceloit , la galanterie embellissoit tout ce que disoit Elizène : le Damoisel essayoit de donner des graces à tous ses discours. Il voyoit les Chevaliers Gaulois feindre le sentiment , & avoir de l'audace ; il feignoit , & osoit à son tour. Enfin , on ne vit jamais une petite guerre plus ingénieuse & plus charmante. Il étoit toujours sur les pas d'Elizène : elle le trouvoit dans tous ses défilés ; il déroutoit toutes ses contre-marches. Il s'aperçut qu'Elizène avoit trouvé dans lui le *je ne fais quoi* , cet art de plaire enfin que possédoient les Gaulois. Elle lui en fit le modeste aveu , à voix basse , dans un salon bien

bien obscur. Un petit ruban , tissu transparent & léger , dont les Graces furent les premières ouvrières , qui sert tout-à-la-fois de lien & de parure ; un de ces petits tissus tomba aux pieds du Damoisel ; & comme Elizène défendoit son ruban , il en regarda la possession comme un joli larcin , & ce larcin prit le nom de *faveur* ; nom qui , depuis , est resté au ruban. Le Damoisel en forma une espèce de rose , qu'il voulut , par galanterie , porter à sa boutonnière. Dame Elizène trouva cette galanterie ingénieuse , & voulut être l'inventrice , à son tour , d'un nouvel ornement dans la parure des Dames. Elle demanda un ruban *faveur* au Damoisel , qui le lui accorda. Elizène , dans la vivacité de sa joie , s'écria : — Me donnez , beau Damoisel , *le parfait contentement* —. Elle plaça au milieu de son sein ce ruban noué ; & c'est depuis ce tems que nos Dames Gauloises achèvent leur parure par un *parfait contentement*. C'est ainsi qu'on trouveroit la plupart des plus ingénieuses modes. Il faudroit que l'Antiquaire fût Gaulois , homme sensible , homme rempli de

cette aimable expérience , que l'Amour & les Dames ne manquent jamais de nous donner.

Elizène parut devant la Comtesse du Bauvais avec *son parfait contentement*. Aussi-tôt qu'elle en eut éclairci l'origine , il n'y eut pas une des Dames de la Cour de *Gratepance* qui ne demandât un parfait contentement. On imagine bien qu'il ne devoit y avoir que le Damoisel assez habile pour en présenter d'accomplis , & noués avec plus de grace. C'est à lui qu'elles s'adrescoient pour obtenir le *parfait contentement*. Il passa ainsi plusieurs journées à obliger , à parer les plus belles Dames de *Gratepance*. Depuis qu'il avoit trouvé le je ne fais quoi des Gaulois , il ne savoit plus rien refuser aux Dames. Il les respectoit ; leur desir étoit un ordre sacré pour lui. Il avoit senti qu'elles étoient sur la terre pour la parure du monde , comme les fleurs le sont d'un parterre. Faut , se disoit-il , une culture plus soignée pour elles ; faut des égards infinis. Il les ménageoit toutes ; & une Dame de la Cour , qui n'étoit plus jeune , lui ayant demandé , avec

une obstination encore aimable , un *parfait contentement* , il céda à ses instances sans paroître céder. Toutes les voix se réunirent en sa faveur : toutes les Dames affirmèrent qu'il possédoit le je ne sais quoi , qui seul pouvoit rendre un Damoisel capable de figurer avec avantage à la Cour d'Amour , aux jeux de l'Ormel & dans un cercle de Dames. Aimables Gaulois , prenez le beau Damoisel pour modèle , & ne perdez jamais son souvenir , quand vous serez auprès des Dames. Il les aima , sentit leur empire , les respecta , rendit hommage à toutes , & n'en servit qu'une.

Il attira les regards de toutes les Dames , pendant toute la durée des Jeux. Il n'avoit pas oublié les Hameaux , ni les Pastoureaux , il y revenoit dans les momens où les fêtes de la Cour étoient suspendues. Les Hameaux Gaulois présentoient un autre spectacle , différent de celui des Bretons. Ici , Pastoureaux & Pastourelles n'avoient que deux objets : le travail & l'amour. L'amour donnoit du courage pour le travail , & le travail assuroit des ressources à l'amour. Ici ,

on y sentoît doublement le prix des fleurs. Ici , la rose trouvoit son trône , non point sur sa tige épineuse , mais sur le sein de routes les Pastourelles. Ici , l'art de plaire multiplioit , sous les doigts des Pastourelles , ces rézeaux clairs & brodés qui cachent tout & ne cachent rien , que la pudeur avoit inventés , que la coquetterie amincit , perça à jour , & transforma par degrés en légers filets. Ici , les métiers des plus fines étoffes étoient employés , de préférence , à la parure des Pastourelles ; il sembloit qu'on avoit voulu fixer sur les draperies le moëlleux , la forme & les couleurs de toutes les fleurs. Ici , les ombrages étoient nombreux. Ici , mille petites forêts , mille pelouses , mille ruisseaux ; des vignes par-tout : oui , des vignes ! car ce n'est pas dans les pays les plus froids de l'Irlande & de l'Ecosse que l'Amour à plus de sujettes. Je dirai bientôt la révolution que les vignes opérèrent dans les Gaules. Le Damoisel parcouroit ces Hammeaux avec joie. Le travail y paroissoit , non point une peine , mais l'intermède court d'une fête ; & la fête commençoit avec le

crépuscule , pour ne finir qu'au lever de l'aurore. Les Pastourelles conservoient leur propreté dans les champs , & y paroissoient aussi belles en posant un échalas , que le soir , sur le gazon , en effeuillant des roses. Des chants d'amour se faisoient entendre de tous côtés , & de tous côtés le Damoisel appercevoit ou un Pastoureau aux genoux d'une Pastourelle ; ou un autre laissant échapper sa serpette pour soupirer , & pour regarder sa douce Bergère ; ou un autre essuyant , avec le mouchoir de son cou , le front baigné de sa rouge amie. On chan-toit presque autant qu'on parloit. Les plus vieux , qui ne pouvoient plus chanter , en-floient un syrinx , ou sifflaient. D'autres penchés sur la terre sembloient inhabiles , & l'étoient par trop d'ivresse. Le Damoisel apperçut le bon Chapellet dans un de ces Hameaux , qui couroit après une Pastourelle , qui avoit l'air de fuir de toutes ses forces ; le Damoisel accourut , & l'arrêta : — Rassurez-vous , lui dit-il ; & toi mal-heureux , tu oses poursuivre de la sorte une si gentille Pastourelle — ! La Bergère

se mit à rire , & lui dit : — Ne courais pas , beau Sire , pour le fuir tout-à-fait ; voulois arriver dans ce bois : fuyois , est bien vrai , mais voulois être vue —. Le Damoisel rit lui-même de sa bonhommie , & lui dit : — Adonc courez , gentille Pastourelle ; mais gardez-vous de cheoir —.

Le Damoisel trouvoit des phénomènes à chaque pas. Les Gaules ne ressembloient point à la grande & froide Bretagne. — Heureux le Roi , disoit-il , qui règne sur ce beau pays ! par-tout l'image du bonheur , par-tout la beauté , par-tout la soumission ; jamais tant de Chevaliers , jamais tant de Dames , jamais tant de gaieté ! Quels ennuis , se disoit-il , ce lieu charmant n'éclairciroit-il point ? Un charme universel y suspend le sentiment des peines. Ah ! non , il n'est point dans les Gaules de longues douleurs : tout concourt à les dissiper. O Geneviève ! ô ma Damoiselle , pardonnez..... point ne vous ai oubliée ! Las ! ai seulement oublié qu'étois condamné à devenir le plus malheureux des Chevaliers. Vous affectionne toujours de la même tendresse.

Las ! même guerdon plus ne dois espérer. Mon père, vais vous venger ! Vengeance ! m'allez coûter des larmes bien amères. Consentirois, ô Palmerin, à recevoir de vous la mort que vais vous donner —.

— Qui parle de mort, s'écria une jeune Pastourelle qui sortoit d'un taillis ? C'est vous, beau Damoisel ! de quelle mort voulez-vous donc mourir — ? Le Damoisel se remit de son trouble ; & à la manière des Chevaliers Gaulois, qui ne disent pas toujours ainsi qu'ils pensent aux Dames, il composa son maintien, & choisit ses pensées : — Mourir, dit-il, est une envie qui fait place à une plus douce, quand se voit minois comme le vôtre : comment vous nommez-vous ? — Rosaliette. — Le joli nom ! — Le crois bien ; Lucas me l'a donné, & Lucas m'a dit que c'étoit un nom parlant, & que quand on m'avoit vue on trouvoit aussi-tôt l'origine de ce mot : rose & violette, m'a-t-il dit, sont sur ton minois ; faut en composer ton nom. — Vous entends ; vois comment vous nommez Rosaliette. A raison Lucas, & le défie d'en trouver une

autre à qui ce nom aille aussi bien qu'à vous. — Etes bien aimable, beau Damoisfel ! — L'êtes bien davantage : avez un bouquet là ; fané est presque ; puis moitié effeuillées en sont les roses. — C'est Lucas qui me l'avoit baillé ; c'est lui qui gâté l'a. — L'avez permis ? — Ah ! beau Damoisfel, Lucas a bien des permissions. — Qui les lui a données ? — Ne fais : un beau jour Lucas s'émancipa ; fâcher me voulus ; n'en tint crainte : ne fais comment s'y prit ; tant y a , que n'ai quoi qui ne soit permis à Lucas. — Où alliez-vous ainsi ? — Pas bien loin de la chaussée que voyez d'ici. — Quoi chercher ? — Dame ! Lucas. — Et là , qu'y faites-vous ? — Rien : y rêve. — A quoi ? — Dame ! à Lucas. — Le soir ! — Reviens. — Sans doute avec. — Ah ! oui , avec Lucas. — N'y a pas longtemps qu'avez connu Lucas ? — N'a guères ; car , Damoisfel , ai quinze ans. — Ah ! Rosaliette , quinze ans ! — Oui , Sire. — Quinze ans ! Rosaliette , crains votre âge. — Pourquoi , Sire ? — Ah ! pourquoi ? venez , vous le dirai — , Rosaliette s'ap-

procha , le Damoïsel avoit déjà pris des licences : Rosaliette n'étoit point effarouchée ; il vint en pensée au Damoïsel , que Lucas feroit chagrin. Il s'éloigna , & lui dit : — Adieu , Rosaliette , crains trop vos quinze ans ; allez retrouver Lucas. — Bonsoir , froid Damoïsel , bien se voit que n'avez *mordu à la grappe* —.

Ce reproche le fit remonter à ce proverbe , qu'il avoit déjà entendu : il se promit bien de le connoître ; & , dût-il s'en repentir , de mordre à la grappe comme les autres. Elizène lui conta ainsi la révolution que les vignes avoient faites dans les Gaules. — Bien en ça , lui dit-elle , que les Gaules jamais vaincues , quelquefois morcelées , eussent vu les Romains dans quelques-unes de leurs Provinces , elles étoient silencieuses , guerrières & froides. Le froment couvrait ses plaines ; des arbrustes , ses côteaux : sur ses rochers , une mousse légère tapissoit une surface inégale. On vieillissoit , on s'ennuyoit , on vége-toit. Que sont des jours mal employés ! A quoi sert une force qui demeure inactive ? ainsi étions-nous

dans les Gaules. Qu'il vous souviennne de Réatus. Avoit ce Roi galant passé les Monts ; avoit vu aux Pays ultramontains la vigne couvrir de ses grappes parfumées les campagnes de Rome ; avoit vu dans les festins des raisins sucrés parer les tables des Epu-lons ; avoit goûté de ce fruit délicieux ; avoit senti au même instant doux sommeil descendre sur ses paupières , membres s'a-mollir , nerfs s'affouplir , & son cœur de-venir plus susceptible. Avoit continué ; ses jours se passoient de festins à ivresse , & de ivresse à sommeil. Amour l'attendoit là. Amour , un jour , lui présenta une grappe par les mains de la fille du Roi de Thuringe. Réatus mordit à la grappe en-chantée. C'en étoit fait : ce n'étoit plus l'ivresse du vin ; c'en étoit une encore plus douce. Désormais Réatus comptoit ses mo-mens par ses ivresses. Il en étoit une qu'il préféroit à l'autre. Il retourna dans les Gaules avec Basine. Les côteaux furent bientôt festonnés de pampres : bientôt les Dames Gauloises & les Chevaliers Gaulois eurent mordu à la grappe. Les Gaules de-

vinrent un des domaines d'Amour , de Chevalerie & de galanterie : bientôt se distinguèrent des autres , en amabilité , tous ceux & celles qui la grappe avoient mordu. Bien s'en apperçoit-on encore ; car , voyez dans la Grande-Bretagne , en Germanie , ailleurs où point ne se rencontre douce vigné , ne trouvez là que gens bien froids , trop sages & bien ennuyeux. Dans les Gaules bien se voit la différence de celle qui encore n'a mordu à la grappe. Savez maintenant , beau Damoisel , ce que dire veut ce proverbe Gaulois qui , vous le jure , jamais ne vieillira ; faites-en l'essai vous-même , & verrez si raison ai —.

Un beau rosier se trouvoit proche d'Elizène. Jetta sur l'arbusste fleuri d'amour , regard enamouré , se pencha mollement , & se laissa aller sur fraîche nape de violettes. Le Damoisel se sentit doucement surmonter à pareille langueur. — Dame , qu'avez donc ? — Souvenance d'un doux passé m'a frappée au cœur. Si saviez à quel prodige ce gentil rosier doit naissance ! Ah ! ne savez pas tout ce que de-

vons à Amour. Oyez choses merveilleuses que vais vous raconter.

Ces barreaux de rouille couverts, jadis formoient l'issue d'un caveau qui nom a pris *soupirail*, en mémoire des soupirs que Blanche de Bourgogne y a poussés devers le Ciel. Un père méchant l'avoit précipitée dans ce souterrain affreux, parce que l'avoit surprise un jour.... nenni, c'étoit un soir, sa main dans la main du Comte de Champagne. Ne voulut croire, ce félon Seigneur, que la peur de faillir avoit engagé Blanche à donner sa main. — Ne laisse tenir sa main, disoit le Duc, Damoiselle qui bien veut vivre, la pose sur le bras de son Ecuyer pour se soutenir, & onc ne la mit nue & voir chaude dans la main amoureuse d'un Chevalier, à moins que ne soit son sien serviteur. Damoiselle dévergondée, vous empêcherai de laisser prendre autre plus rare & plus savoureuse chose —. Fit creuser ce souterrain, en mit l'issue à fleur de terre, & sa tyrannie leur permit de se voir & de s'entretenir piteusement. Tant
soit

soit ingénieuse cruauté , Amour est encore plus subtil qu'elle. Venoit tous les soirs à l'entrée de la nuit , le malheureux Comte de Champagne ; ne pouvant se tenir debout , se couchoit sur le ventre par terre , pour deviser avec sa pitoyable amie. Dans telle contrainte où à peine se pouvoient voir , trouvoient voie à doucettes badineries , voire à voluptueuse joyeuseté. N'étoient épais les barreaux , bouche allongée passoit au travers , & puis en présentant ce gentil organe de la parole , pas n'étoit difficile de se rencontrer. Bonté du Ciel ! ou plutôt merveille d'amour ! la bouche du Comte touchoit à celle de Blanche , & le serment que sa langue prononçoit venoit se reposer sur celle de Blanche. Oncques sermens ne furent si bien reçus , & tant méritèrent d'être favourés. Les pauvrets étoient heureux ! Pour un Empire , le Comte n'auroit failli au rendez-vous , & là , couché en terre , auroit abdiqué toutes les couronnes. De telle gêne , langage d'amour s'enrichit d'un mot charmant , & que jà connoissez par délicieuses expériences. A

mesure que s'avançoit, s'écrioit le Comte, ô mienne amie! accours, vais vous voir. La pauvre Blanche lui crioit : Las ! ne puis vous regarder, faut vous baisser, & le Comte de se baisser. Demandoit, lui, si-tôt que le pouvoit, le prix de sa peine, & quand leurs bouches se touchoient, il nommoit tel guerdon le prix du *baisser*. Des mal veuillans pouvoient ouïr ce mot, dont le son soutenu par une consonne inutile, forçoit la langue à un sifflement indiscret. Le Comte, en prononçant *baisser*, baïssoit la voix, mouilloit la syllabe trop siffante, & n'exprimoit en effet que *baiser*. Tant parut doux, tant parut discret ce mot ainsi réduit, que Blanche n'en perdit la souvenance, & quand ses lèvres se reposerent sur les lèvres amoureuses du Comte, plus n'appella ce délicieux repos le prix du *baisser*, l'appella meshui *le baiser*. Bientôt eurent appris à se servir du mot, & nommoient avec ivresse un *baiser*, deux *baïfers*, trois *baïfers*; épithètes gentilles vinrent à leur secours, & bientôt Amour attachait tant de souvenirs, tant de choses & tant de

pensées au mot , que ne s'est vu dans langue moderne , mot tant utile & tant exploité. De quinze à quarante , n'y a dans les Gaules Dame de bien qui n'ait sur la fin de sa journée donné ou reçu au moins un baiser. — Pour suivez , reprit le Damoisel ; devez penser quant & quant dois sentir à l'explication *du baiser*. Et ce rosier ? — Doit naissance au baiser. — Le crois sans peine , roses sont sur vos lèvres , ô belles Dames ! — Avez raison , mais avant ce temps n'en connoissions dans les Gaules que de pâles : le Comte , tous les soirs , en faisoit un hommage à la pauvre Blanche. Tant étoient ferrés les barreaux , que falloit défaire le bouquet , & passer la rose une à une. S'effeuilloient... en s'effeuillant , tomboient à l'huis du soupirail , & quand se couchoit , le Comte , sa chaleur faisoit germer sous terre , la graine qui , par fortune , s'échapa un jour d'un pépin mêlé parmi les fraîches roses. Les larmes de Blanche arrousèrent l'arbusste.... Pardonnez , si un souvenir me contraint de soupirer... L'arbusste qui devoit reconnoissance à l'Amour , puisqu'il

étoit né du baiser, naquit hérissé de pointes. Le pauvre Comte de Champagne ne prit plus un *baiser* qui ne fût touché d'une épine. Las ! c'est sans doute depuis ce temps, que rose d'amour a des épines. Epines point n'arrêtoient le Comte ; me les bâilliez, disoit-il, purs & doux ; ores les achette, ne les trouve que plus savoureux, & m'en souviendrai plus long-temps. Son sang couloit, & à la longue, la fleur, de blanche qu'elle étoit, devint rouge & emblématique, fut tout-à-la-fois hommage d'amour & fleur d'innocence —. Le beau pays, se disoit le Damoisel ou se voient tant de graces, tant d'esprit & tant d'aimables inventions — ! Si pensez, ami Lecteur, que Damoiselle prononce sans danger le mot *baiser*, vous trompez. Ce mot tant signifiant a toujours des suites. Elizène peut-être vouloit-elle... Non, serai discret, le Damoisel voulut... Ah ! il connut toute la force & toute la faveur du mot. Mais vous, virginales Damoiselles, gardez-vous de rêver *au baiser*. Jà seriez à demi gagnées ; gardez-vous de badiner avec l'expression. Quand telle ex-

pression commença à devenir familière, la pudeur la rejetta en rougissant, & c'est chose vraie que Dames bien élevées rougissent au mot *baïser*.

Enfin, le Damoïsel prit congé de la Comtesse du Bauvais, s'éloigna de la Cour de Gratepance, & servit d'Ecuyer à Elizène qui retournoit dans le Pays Vexin. Dans sa route, aussi-tôt qu'il eut quitté les limites de Beaumont, il se trouva dans une vallée ferrée & délicieuse; le fleuve de la Seine bordoit un de ses côtés; des côteaux couverts de groseillers & de cerisiers la resserroient au midi. Là, il trouva les vignobles d'Argenteuil, que Probus avoit voulu arracher, & ce Monastère dont une fille de Charlemagne étoit Abbessé.

Dans cette même vallée, mais plus près du coteau sur lequel César avoit placé les tavernes de son armée, étoit un logis modeste, mais entouré des plus belles fleurs & des plus rares. Elizène (1) montra ce do-

(1) L'anachronisme est ici très-considérable;

micile au Damoisel : — Là , lui dit-elle , vit & passe ses dernières années parmi les fleurs , auprès des Graces , & suivant de l'œil encore les Pastourelles , un vieux Chevalier , aimable encore , vif , gai , & qui consacre ses loisirs aux fastes des Amadis , & des Chevaliers de cette famille , dont il eût été le compagnon & l'ami ; sa plume va les rendre immortels. Nos arrière-neveux reliront ces archives galantes , qu'une main délicate & fleurie a ornées de portraits charmans , d'allusions fines & senties ; & qui apprendront aux Romanciers à emprunter des Courtisans ces gazes légères dont ils se servent pour tout dire avec agrément , & sans jamais faire rougir. — Pas bien n'est étonnant qu'un Chevalier sache célébrer les prouesses des Chevaliers , dit le Damoisel ,

c'est M. le Comte de Tressan qu'on a en vue , le Comte de Caylus ; avec eux le sieur de Herberay , M. le Marquis de P... , M. le Comte de Tressan vivoit alors. Il coopéroit avec M. de Mayer à la Bibl. des Romans.

& fache écrire comme on parle à la Cour : la Cour est son pays natal. — Remarquez , dit la Fée Urgande , qui sortoit dans ce moment du logis du Chevalier Historien , où elle avoit déposé sa baguette enchantée , dont il se servoit souvent au lieu de plume ; Remarquez , dit la Fée , qui les avoit ouïs , que les hauts faits de Charlemagne & de Roland ont été célébrés par l'Archevêque Turpin qui Chevalier étoit. En Espagne , un Chevalier avoit entrepris les fastes des Amadis : en Gaule un autre Chevalier les avoit traduits ; une Damoiselle avoit voulu les accourir : un autre Chevalier y avoit employé d'heureux momens. Est enfin venu celui-ci , qui a mené à bien l'Amadis des Gaules. Sais , par divination , que la plume d'un jeune Chevalier consacrerá les hauts faits de Bliombéris ; un autre plus jeune Chevalier dira , beau Damoisel , à la postérité vos prouesses , vos épreuves , vos amours & vos douleurs ; dira aussi vos amourettes. Point n'en soyez effrayé : saura , ce Chevalier , vous rendre intéressant ; est accoutumé à indulgence ; fait ce que faire

se peut auprès des Dames ; n'a passé encore que six lustres & un an ; connoît la gloire & l'amour ; écrira vos fastes , pas bien loin de Damoiselles accortes , qu'auriez affectionnées , si connues les eussiez — . La Fée conduisit le Damoisel au logis du vieux Chevalier ; il retrouva dans ses yeux tout le feu de la jeunesse : le vieillard écrivoit l'épreuve du palais d'Apollidon , entouré de vases garnis d'héliotropes , ayant devant lui sa fille dont le portrait se retrouvoit dans les Amadis , & ses chiens fidèles : son armure étoit appendue non loin de là ; & dans son parterre étoient des fleurs rares. — Aurez , dit-il au Damoisel , un autre Historien ; le connois , & pas n'aurez sujet d'être mécontent. Aurois voulu vous consacrer une de mes plumes ; mais Roland & Zélie les ont prises (1). Pas bien loin de moi rencontrerez dans un Château , & dans la plus aimable compagnie , le Chevalier qui doit

(1) C'étoit au Château de Franconville dans la belle vallée de Montmorenci.

faire aimer & honorer votre mémoire : vous conseillez de le voir ; trouverez en lui courtoisie , accointance , sensibilité & esprit —.

Le Damoisel baïsa la main du vieux Chevalier , continua sa route avec Elizène , & arriva dans la Capitale du Vexin , dont le pont enferme l'Oise. Il y fit un séjour de courte durée. Bégon , Comte de Paris , se disposoit à donner des fêtes : le Damoisel ne pouvoit se dispenser d'y paroître. Elizène le pria de soutenir un pas d'armes pour elle ; il s'en défendit avec tout le ménagement possible : il lui fit entendre qu'il avoit donné à d'autres le droit de primauté dans son cœur. Elizène se contenta d'une lance ; le Damoisel promit d'en rompre trois pour elle.

Il prit le chemin de Leucotésie ; en approchant de cette ville , son étonnement s'accrut encore. Il n'avoit vu nulle part une Ville semblable , & un peuple pareil. Les Dames Gauloises ne ressembloient point à celles des autres Royaumes ; elles différoient avec celles de Gratepance & du

Vexin. Elles n'étoient pas plus belles , mais étoient plus aimables ; il falloit bien qu'elles obtinssent ce dernier avantage. A Grate-pance & dans le Vexin les Dames étoient belles dès l'aurore , & n'avoient garde de craindre le grand éclat du Soleil ; le Soleil est l'ami de la beauté qui n'a point d'art. A Paris les Dames paroissoient bien plus belles , mais l'étoient plus tard ; & cet emprunt leur coûtoit bien des heures : une glace , une Dariolette leste & intelligente , un peu de poudre d'or , & la toilette des Dames Troyennes & Vexinoises étoit finie. A Leucotésie c'étoit alors comme aujourd'hui : il y avoit le demi-jour ; c'étoit pour le doux ami : le grand jour étoit pour le reste du monde. Les journées parurent plus courtes au Damoisel , & quelquefois bien vuides. Il fut cependant un peu dédommagé , si-tôt qu'il fut introduit dans les salons des Dames de Leucotésie. Qu'elles étoient aimables ! Que de graces ! C'est là qu'il apprit encore ce qu'on a depuis nommé *savoir faire des riens*. Il avoit déjà vu dans la Grande-Bretagne , qu'il étoit possible de ne rien faire ;

il vit à Leucotésie qu'on pouvoit *faire des riens*. Déjà formé à la Cour de Gratepance , il entendit qu'on se disoit tout bas , en le considérant : Il a enfin notre *je ne fais quoi* , qui plaît dans tout pays. Il tiroit parti de son éducation ; & il y avoit peu de Chevaliers Gaulois qui pussent l'emporter sur lui. Il né lui fut point mal aisé de sortir d'une épreuve à laquelle on soumettoit dans Leucotésie tous les Chevaliers étrangers , & surtout les Bretons.

Il y avoit , non loin de cette Ville , sur l'une des éminences qui regardoit l'Orient , le Palais national , toujours environné d'un épais brouillard , d'où s'exhaloient des vapeurs salines qui répandoient dans l'air des miasmes de sel qu'on respiroit , qui se mêloient à nos organes & imprégnoient de sel tous les discours , toutes les pensées des Leucotésiens. Ceux-ci se distinguoient entre eux par le plus ou moins de sel dont ils chargeoient leurs phrases ; de-là étoit né le proverbe : *Il met du sel par-tout* ; & de-là est venu dans la suite l'usage établi chez les Gaulois de mettre du sel avec abondance

dans leurs repas, & d'en employer tant, qu'il est devenu une denrée sujette à impôt. Il y avoit plusieurs sortes de sels : l'un se décomposoit dans la tête de ceux qui le respiroient ; il avoit plus de mordant, & celui-là on l'a nommé ensuite sel épigrammatique, qui est réputé le plus piquant : un autre perdoit de sa vivacité, se délayoit ; celui-là se nommoit sel attique, ou gaulois ; & en dégénérant, il a pris le nom d'urbanité, d'aménité : il étoit le meilleur, mais il étoit bien rare ; cependant on en trouvoit assez dans les Gaules pour contrebalancer l'effet des sels trop nitreux dont j'ai parlé. On y trouvoit encore le sel comique ; celui-là étoit le plus gai, & il paroissoit le plus commun : toutes les têtes Gauloises en avoient avec plus ou moins d'abondance, mais toutes en étoient imprégnées ; & ce sel a formé de tout temps le sel national & caractéristique. Il y avoit encore tous ces alkalis si volatils, si fluors ; ceux-là prirent le nom d'esprit, & l'esprit fut sous-divisé en bel-esprit, en faillie & en mille classes qui ne se confondoient point dans un foyer unique, qu'on

qu'on nomme chez les autres Nations sens commun. Ce dernier sel est bien rare dans les Gaules, & il paroît qu'on s'en passe volontiers. Le laboratoire où tous ces sels étoient travaillés, décomposés, alkalisés, étoit dans le Palais magique ; l'Oisiveté en étoit la Fée ouvrière. La Fée Oisiveté prit le Damoisel par la main ; & après lui avoir donné un siège , elle lui montra la fabrication de ces sels. Les ouvriers en sous-ordre étoient innombrables. Le Damoisel en vit de toutes les conditions : tous étoient assis ; leur bras étoient inhabiles , mais leurs langues sembloient avoir réuni le jeu de tous leurs organes ; les mouvemens précipités d'une aiguille toujours active ne donneroient qu'une idée imparfaite de l'agilité des oscillations des langues Gauloises : de leur bouche s'évaporkient sans interruption tous ces sels qui composoient la substance saline de toute la Nation ; le Palais se nommoit le Palais du Caquet. La tâche du Génie Caquet étoit d'écrire & de répéter tout ce qu'il entendoit. Mais malheureusement, les Dieux lui avoient refusé la faculté de pouvoir répéter sans

altération tout ce qu'on disoit. Il retournoit tous les discours, les noircissoit ou les éclaircissoit. Il avoit eu de sanglantes querelles avec la Fée Vérité, qui, n'ayant pu le corriger, avoit juré de ne jamais se trouver dans sa compagnie, & tenoit parole. Le Génie Caquet, avoit, aussi-tôt après cette déconvenue, épousé la Fée Oisiveté; & par cette Fée qui avoit un empire si absolu sur les Dames Gauloises, lesquelles à leur tour règnent si despotiquement sur les Gaulois, il avoit conservé son pouvoir sur ce vaste & charmant Royaume. Par un malheur inconcevable, la Fée Réputation devint formellement amoureuse du Génie Caquet, & lui promit de lui confier tous les jugemens que le sort lui avoit ordonné de rendre sur les Gaulois: fidelle à sa promesse, elle s'abandonne au Génie Caquet, & les Gaulois ne se sont point apperçus encore que ce sot Génie, poussé par l'Oisiveté, prostitue, défigure & gâte la Réputation: de-là tant de Chevaliers mal-jugés dans les Gaules, tant de belles actions dissimulées, tant de découragement & tant d'incertitudes! Ce sot Génie prend

plaisir à répandre l'inquiétude dans les Gaules : il tient dans ses mains les hochets immortels de la Nature humaine , le *blanc* & le *noir* ; les lance au gré de son caprice , & les substitue l'un à l'autre quand il lui plaît : de-là vient que tant de gens qui décident du sort des autres , voient blanc le soir , & noir le-matin. Le Damoisel ne put s'empêcher de rire , & se garantit du charme des Caquets : car vous le savez , Mesdames , les Caquets ont aussi leur charme , & il est rare de ne pas être tenté de parler avec ceux qui parlent tant. Le Damoisel se tut : le Génie Caquet épuisa toutes ses ressources ; il s'éloigna confus , & bien fâché de ne pas trouver auprès du Damoisel la Fée Oisiveté : si cette Fée n'eût pas abandonné le Damoisel , c'en étoit fait , le charme opéroit ; car il est mal aisé à celui qui est caressé par la Fée Oisiveté , de ne pas aimer le Génie Caquet. — Je vous plains , dit le Damoisel en sortant du Palais national , ô Chevaliers Gaulois ! ô bons Guerriers ! car ici , plus que par-tout ailleurs , la foule des Héros est grande ; je vous plains d'être ainsi livrés au Génie Ca-

quet , & suis sur-tout fâché que votre Fée Réputation soit devenue la Maitresse de ce Génie ! Faut-il que les Etrangers sachent mieux vous apprécier que vos Concitoyens , que vos amis , que vos supérieurs —. Il n'en dit pas davantage ! il sentit qu'il est inutile de déclamer quand la réforme est impossible. L'homme sage se prête du mieux qu'il peut aux abus reçus ; il consentit à écouter les caquets. De retour à Leucotésie , il en entendit d'intarissables : mais il trouva tant d'esprit , tant de graces ; qu'il fut forcé de convenir que dans les Gaules , si le caquet est un défaut très-familier , c'est du moins un bien joli défaut. Souvent il fut sur le point de desirer que la Grande-Bretagne s'y livrât avec moins de réserve ; elle pouvoit y gagner de l'agrément , de l'urbanité & plus de vivacité. D'ailleurs l'esprit , devenu plus circulant par le caquet , pouvoit se naturaliser bien vite ; & on pouvoit , en suivant d'un œil attentif la marche du Génie , l'arrêter sur les limites où l'abus commence.

Le Damoisel avoit encore une inspection

à faire dans Leucotésie , pour connoître parfaitement le génie Leucotésien. Il accourut , invité par toutes les Dames , dans le Temple du Jour. Ce Temple portoit sur une large pierre de marbre noir cette bien courte inscription : *A la mode..* Il demanda l'explication de ce mot , qui de tout temps n'a pas eu une grande signification dans la Grande-Bretagne, & alors bien moins qu'aujourd'hui. — Entrez , lui dit une Dame , & verrez ce que dire veut ce mot qui tant vous inquiète —. Une femme étoit la Divinité du lieu. Le Damoisel la prit pour une Fée folle : elle n'étoit point laide ; rien d'aussi joli que ses doigts , rien d'aussi léger que ses doigts , rien de plus vif que ses doigts. D'un clin-d'œil le Damoisel la vit prendre l'aiguille , broder , peindre , dessiner , découper , ajuster , déchirer , dédaigner , reprendre son ouvrage , le décomposer , le retourner , varier à l'infini. Ce qui étonna davantage le Damoisel , c'étoit la foule qui remplissoit le Temple ; la soumission que les Leucotésiens avoient pour les oracles de la Fée folle. Il les voyoit se dépouiller , s'habiller se

parer , se déparer , retourner leurs parures , passer de l'hermine aux zibelines , du jonquille au violet ; ce qu'il y avoit de plus plaissant , c'est que dans tous ces changemens chacun croyoit avoir trouvé le mieux ou le bien. Le Damoisel rioit à gorge déployée : c'étoit la première fois qu'il avoit ri ; car un Breton , comme on fait , ne rit guères. — Dame , dit-il à la Fée Mode , croyez-vous que votre puissance puisse durer encore quelque temps ? — Toujours , beau Sire , reprit la Fée. — Toujours ! ne le puis croire. — Tout comme il vous plaira ; mais vous le prédisez , serai toujours la Fée des Leucotéfiens , — Tant pis , dit-il. — Tant mieux , dit-elle ; un jour viendra , vous le prédisez encore , que vos Bretons m'invoqueront. Point ne voudrai me naturaliser dans leur froid Pays : viendront prendre & payer cher ces rognures , ces découpures , ces dessins manqués que voyez sous mes tables. Rendrai un jout , puisque vous faut tout conter , rendrai toute l'Europe tributaire par la mode des aimables Leucotéfiens ; mes gazes , mes rubans & mes pom-

pons iront plus loin que vos draps , votre plomb & votre étain. Ah ! regardez ces minois ; ce sont mes ouvrières. — Dame ! que jolies sont ! — Et puis allez croire , beau Sire , que des minois aussi gentils ne puissent pas tout accréditer ? — En conviens , Dame — . En effet , c'étoient les plus belles femmes qui s'empressoient auprès de la Mode , & qui prêtoient des graces à tout ce qu'elle faisoit. Le Damoisel fit une seconde question. — Pourquoi , Dame , changez-vous si souvent ? — Suis asservie au caprice , qui me mène , & le mouvement est inhérent à ma puissance. Ne serois rien , si ne changeois ; & ne suis la Fée Mode que par mes variations infinies — . Jusques-là le Damoisel ne trouvoit rien que de singulier & il continuoit à rire. Mais avancé dans les cellules qui entouroient les parvis du Temple , il vit avec indignation la Mode donner des loix à l'Alchymiste , au Guérisseur , au Juge ; il vit prôner les nouveautés , déprimer les vieux moyens , déranger l'opinion , renverser les têtes , & fouler dans les tenailles des innovations un Peuple en-

tier. — Dame, dit-il, choses que pensées on aura, que bonnes on aura crues, qui mille biens auront produit; tout cela à son tour mauvais fera réputé, au gré de la Mode? ne le puis croire. — Ainsi en va, dit la Fée, ainsi en ira. Feraï raser, alonger la barbe, accourcir ou élargir les chausses, vendre du noir pour du blanc, & livrer à la dispute les Leucotéfiens, tout comme il me plaira. Mais rien n'en appréhendez. Sont doués d'une facilité si grande, que passeront sans peine du blanc au noir, & que n'en feront ne moins gais, ne moins heureux. A la lenteur près, beau Sire, les Bretons ressembleront aux Leucotéfiens de ce côté-là, changeront comme eux, & pas si bien ne réussiront qu'eux. — Adonc plus ne me dois étonner. Adieu vous dis, Fée charmante —. Il sortit du Temple. Le bon Chapellet l'attendoit avec son destrier. Il monta sur son cheval, & prit le chemin du Sénonois.

Il eut bientôt apperçu les murs du Châtel de Montargis; il laissa échapper un long soupir, en regardant les tourelles. — Là est

donc ma Damoiselle ! malheureux , vais la perdre. La rencontrerai ; las ! plus rien ne puis lui dire. Plus rien ! ah ! faudroit que fusse sans chaleur & sans vie. O la bien aimée de moi ! ô ma douce amie ! ô mon père — ! Il avançoit , mais bien lentement. Il prit le gîte le moins connu , demanda un lit , & se jeta sur ce lit de douleur tout couvert de son armure. Point ne dormit. — Etes bien défait , lui dit Chapelle le lendemain matin ; avez donc oublié qu'êtes à la Cour de la belle Judith , de la Reine aimable des Leucotéfiens ! le Prince Philippe , le Prince Louis , viennent d'y arriver. Souviennet-vous que devez soutenir le grand nom d'Alfred ; qu'êtes ici le représentant des Chevaliers de la Grande-Bretagne. — Le fais , veulx remplir tous mes devoirs , & mourir après. Allez annoncer ma venue à la Reine ; me tiendrai prêt à paroître devant elle —.

Pendant que le bon Chapelle alloit remplir son message , le Damoisel s'étoit revêtu de son beau manteau de velours bleu , doublé d'hermine , avoit chauffé ses brodequins & mis ses éperons dorés , couvert son feutre

des plus belles plumes , & garni sa casaque des diamans dont la princesse Grafilinde lui avoit fait présent. Depuis qu'il avoit retrouvé son père , il avoit changé sa devise ; c'étoit le nom d'Alfred , sans autre explication. Malgré son abattement , il avoit un maintien noble & une mine fleurie ; & puis , le feu du courage , qui brûloit dans son cœur , donnoit à son attitude un caractère que n'ont pas tous ceux qui ne sont point des Héros.

La Reine Judith reçut le message du Damoisel avec bonté , & le fit mander au même instant. Le Damoisel la trouva environnée des Dames de sa Cour. Cour galante ! Cour charmante ! Le Damoisel n'entendoit que des acclamations : la Reine venoit de donner un Héritier au Trône de Charlemagne , & en étoit devenue plus chère aux Leucotéfiens. Qu'elle méritoit bien cet intérêt touchant ! qu'elle avoit de graces & d'amabilité ! Le Damoisel arriva dans le moment qu'un Barde Leucotésien chantoit à la Reine les couplets suivans , & qui étoient applaudis avec vivacité.

Couplets à la belle Reine Judith (1)

Ah ! quelle est belle !

Se montre-t-elle ,

Tous les Sujets

Sont satisfaits :

On suit ses traces.

Toutes les Graces

Ont pris plaisir ,

Plaisir à l'embellir.

On s'écrie : ah ! voilà la Reine ,

Qui feroit , dans la Royauté ,

Par sa beauté ,

Bien Souveraine.

Ah ! voilà , la voilà la Reine ;

Bien Souveraine

Par sa beauté.



(1) On doit nous savoir gré d'avoir mis ces couplets sur cet air connu : *Ah ! dans ces fêtes.*

Son cœur est noble & tendre ;
 J'ai vu de ses beaux yeux
 Des larmes se répandre :
 On lui faisoit entendre
 Les cris des malheureux ;
 C'est un présent, un présent de la bonté des Dieux.

Le Damoisel applaudit comme les autres ;
 & mettant un genou en terre : — Aimable
 Souveraine, dit-il, ou Breton, ou Leucoté-
 sien, sens bien que tout l'Univers doit être
 à vos pieds : me comptez au nombre de vos
 Sujets —. L'aimable & enjoué Prince Phi-
 lippe sauta au cou du Damoisel avec cette
 vivacité qui n'appartient qu'à lui ; — Et
 vous, beau Damoisel, me comptez au nom-
 bre de vos amis —. Le Prince Louis, plus
 tranquille, ne fut pas moins affectueux.
 Une Duchesse, belle comme une Grace,
 qui nom Jules avoit, tenoit dans ses mains
 l'enfant Royal. Cette Duchesse, accorte,
 bonne, spirituelle, étoit aimée de la Reine.
 La belle Judith connoissoit aussi le prix de
 l'amitié ; amitié, don du Ciel, bien peu
 connu des Rois ! — Le choix, dit le Da-
 moisel,

moisel , en considérant la Duchesse avec des yeux de plaisir , est voirement bien fait ; il appartenoit à une Grace de tenir l'Amour. O vous , si gentille Duchesse , qui aimée ferez de tous les Chevaliers , bien juste étoit que tinssiez dans vos jolis bras & sur votre beau giron l'Enfant chéri de tous les Gaulois — . La Duchesse baissa à demi ses jolis yeux , & remercia , des yeux seulement , le Damoisel , qui trouva ce compliment très-joli. Dans le même-temps , une aimable Berceuse souleva l'enfant Royal , & le plaçant sous un dais , lui chanta cette Romance , qui pouvoit être une leçon.

LA BERCEUSE AU DAUPHIN.

Romance.

Sous un dais de festons orné ,
 La douce main d'une Berceuse
 D'un royal enfant nouveau né
 Balançoit la couche moëlleuse.
 Elle chantoit : Sujets & Rois
 Futes bercés dès la naissance

Et vous tous qu'ici j'appерçois,
L'êtes encor par l'espérance. . *bis.*



Comme chacun à votre tour,
Chier enfançon prendrez croissance,
Plairez aux Dames de la Cour
Vous le prédis en assurance.
Dans un jeune cœur chaque jour
Toutes voudront laisser des traces.
Lors, direz, qu'il est doux amour,
De se voir bercé par les Graces. . *bis.*



De Bonne heure jusques au cœur,
Prince chéri, pouvez m'en croire :
Un cri François, un cri d'honneur,
Portera le feu de la gloire.
Allez, présentez aux combats
Votre adolescence aguerrie,
Et du moins ne vous bercez pas
Des songes de la flatterie. . . *bis.*



Rêve doux, souvenir ami
Viendront bercer votre jeunesse.

Ne foyez jamais endormi
 Dans les langueurs de la mollesse,
 Gardez-vous aimable enfançon
 De gâter votre enfance heureuse,
 Ne souffrez que l'ambition
 Devienne un jour votre berceuse. *bis.*



Ferez si bien qu'un Peuple heureux
 Dans vous croira voir votre père
 Et dans vos traits si gracieux
 Les traits charmans de votre mère.
 Si ressembliez à tous les deux
 (Car fais comment on aime en France)
 Seriez quand clorrez vos beaux yeux
 Bercé par la reconnoissance. . *bis.*

Le Damoisel avoit tout ce qui pouvoit réussir
 à la Cour. L'asyle des jeux & de la gloire est la
 Patrie de tous les Chevaliers. A ce titre est-il
 une meilleure Patrie que Leucotésie ? Point
 r'en connois. Hélas ! Le Damoisel ne venoit
 que pour y verser des pleurs. La Reine Ju-
 dith l'avoit admis dans ses petites fêtes ,
 d'où la gêne de l'étiquette étoit bannie, où

l'agrément présidoit. Eh bien , il soupiroit. La Reine savoit le motif du voyage du Damoisel. Griel, ce fidèle Ecuyer, étoit arrivé, & l'en avoit instruite. L'infatigable Griel vouloit venger son Maître , & mourir ; il étoit venu reconforter le Damoisel.

La Reine crut qu'en mettant le Damoisel en présence de la belle Geneviève de Cornouailles , son courroux s'adouciroit , & qu'il n'auroit jamais le courage de s'armer contre Palmerin. Elle les invita tous deux à un bal qu'elle donna dans ses petits-apparemens. Le Hasard & l'Amour pouvoient amener de grandes choses ; le Damoisel n'osa refuser la Reine , & puis , le bal étoit encore une de ces jolies inventions dont Leucotésie fourmille. Geneviève fut plus difficile à persuader ; enân la Reine voulut , il fallut bien se rendre. Vous dire quelle étoit sa couleur ; c'étoit le noir ; celle du Chevalier étoit noire aussi. Or sus , violons & cymbales , grelots & tambourins , faites retentir les voûtes festonnées de rubans , & où vingt crysiaux suspendus multiplient la clarté des flambeaux. Momus , Dieu des

Gaulois , Dieu de la gaieté , conduisez les Leucotéfiens ; serpez , agitez , repliez , alongez cette bande joyeuse : ils ne pensent plus , ils ne voient plus , ils ne songent plus : s'il leur reste une faculté , c'est le *trop sentir* ; s'ils ont quelques desirs , c'est de s'amuser. O Momus , protége-les ; ils sont si courts ces gais momens ! ils sont si courts , les momens de la folie ! Déjà les tourbillons s'étoient formés : un mouvement attractif attiroit l'un vers l'autre ; déjà on se groupoit. Plus de solo ; le Dieu Caquet agitoit toutes les langues , & tous se disoient , en faussets argentins , les choses les plus folles ou les plus tendres. Ici , l'Amour mettoit quelques épines aux roses qu'il présentait. Là , il faisoit des méprises charmantes ; là , mais un peu loin , ce Dieu... Ah ! ... il parloit avec cette liberté dont il est si affamé , & qu'il n'a pas toujours. l'Amour... Ah ! Mesdames ; il aime bien à se trouver dans le Palais de la Folie...

Le Damoisel y fut tourmenté par toutes les Dames. — Bon Dieu ! s'écrioit-il , où trouvez donc , belles Dames , tant d'esprit ,

tant de gaieté, tant de coquetterie ? Vrai Dieu ! que de choses savez ! comme savez badiner ! Vive Leucotésie ! vivent les Dames Gauloises ! Rien ne comprends à vos gaies agaceries ; mais que m'amusez ! Ah ! parlez : suis tout oreille ; que voulez-vous de moi ? Est-ce servage ! ôtez ce bandeau qui vous couvre , & me voilà aux pieds de vous toutes ! Qu'êtes charmantes sous ce masque ! Las ! si content étois , verriez , belles Dames , que fais rire aussi. Las ! plus ne rirai — ! Ce lugubre soupir fit envoler la troupe des Dames ; une seule se tint auprès de lui , & ne parloit point : c'étoit Geneviève , qui avoit reconnu le Damoisel. Le Damoisel ne l'avoit point reconnue ; mais tout son être avoit frémi : son sang avoit bouillonné ; son cœur sembloit être plus expansif. C'étoit des impatiences d'effroi ; il ne parloit pas : mais sa tête , tournée vers Geneviève , ne la quittoit point , & n'avoit qu'un mouvement perpendiculaire , dont les deux extrémités étoient les pieds , & puis la tête de Geneviève. Le balancement lent d'un pendule n'est pas plus régulier. Il

ne l'avoit pas reconnue encore ; mais il ne l'auroit point quittée pour tout un Empire. Là , étoit sa place ; plus rien hors de-là. Dieux ! combien tout étoit noir & confus dans son sein ! Ah ! malheureux Damoïsel , est-ce là vivre ! non , c'est aimer. Un hasard , une presse.... Enfin , il fut poussé sur Geneviève : elle ne s'éloigna point , comme auroit fait une autre ; ses formes parurent obéir avec complaisance sous la main du Damoïsel. Cette main ne s'y méprit point ; cette main caressante sentit tout ce qu'elle avoit autrefois senti en se reposant sur sa bien-aimée. — Adonc c'est vous ? dit-il. — Oui , dit-elle. — Belle Damoïse ! — Beau & chier Damoïsel ! ce deuil que porte , le pouvez deviner ; las ! c'étoit le vôtre : vous ai perdu. — Voyez ma couleur , dit-il ; vous ai perdue. — Las ! s'écrièrent-ils tous deux ensemble ; las ! faut mourir — ! Leurs bras retombèrent languissans le long de leurs corps : le mur les soutenoit l'un & l'autre. Si on vouloit peindre l'abattement , cette douleur muette qui amollit , détend tous nos ressorts , il faudroit peindre le Damoïsel

& la Damoiselle. Ils ne savoient que dire :
 — Las ! ce qu'est que de nous ! las ! faut mourir. — Adonc , dit Geneviève , venez , du fond de la Bretagne , attaquer , combattre mon honoré Seigneur & père ? — Las ! disoit le Damoisel , aime mieux mourir. — Aurez donc ce courage , cruel ? un Vieillard va être forcé de se défendre contre vous , jeune & vigoureux Damoisel ? — Ah ! non ; non —. Un Masque , qui les avoit entendus , & qui ne les avoit jamais quittés , à ce *non* du Damoisel , lui frappa rudement sur l'épaule. — Malheureux , indigne Chevalier , l'Amour te fait donc oublier ton père ? Méprisable ! — Moi , méprisable ! moi ! Qui ose me parler cet abominable langage ? — Un bon ami d'Alfred. — Qui ? — Moi. — Qui ? — Rougis , Damoisel : rougis. Est donc vrai qu'as besoin d'un Maître ; & dans quel chemin ? — Mille morts ! s'écria le Damoisel ; te connoîtrai , te punirai , te confondrai. — Me connoîtras , rougiras & te tairas —. Il tira son masque : — Tiens , regarde , c'est Griel ; rougissez. — O terre ! s'écria le Damoisel ;

ô mort ! que voulez-vous de moi ? — Plus rien ! — La voyez. Tenez , arrachez ces entrailles ; donnez-moi une ame de fer : ah ! quelle ame seroit impénétrable à ses larmes ! Que voulez-vous donc de moi ? — Plus rien. — Barbare ! — Taisez vos cris ; demain le jour va se lever : c'est le jour de la vengeance. O Alfred ! ô mon Maître ! c'est donc moi qu'aurai l'honneur de vous venger. — Non , non , tu ne l'auras pas : non —. A ce cri négatif , Geneviève jeta un cri ; ce cri parut le dernier de ses soupirs. — La voyez , cruel ! la voyez —. Il tomba auprès d'elle sans connoissance.

Ainsi finit le bal : il ne pouvoit être terminé par une catastrophe plus lugubre. Il falloit voir Griel auprès du lit du Damoisel , pleurant à chaudes larmes. C'étoit son fils ; il l'aimoit comme on aime son fils. Griel , en voulant roidir son ame , lui pardonnoit sa foiblesse. Il le reconfortoit sans lui parler du lendemain , sans lui parler de la belle Geneviève. Geneviève étoit dans les bras d'Onolorie : Onolorie s'accusoit d'être la cause de tous ces malheurs.

Cependant Griel avoit demandé une audience à Louis. Le brave Ecuyer du grand Alfred, l'Instituteur du Damoisel, avoit des droits à la considération publique; Louis lui avoit octroyé sa demande. Il s'étoit présenté, non point revêtu de la blanche hermine des Chevaliers, non point avec des éperons dorés : la vertu n'a ni hermine, ni éperons, ni distinctions; elle est toute nue, toute par elle, sans parure, sans orgueil. Un manteau gris, des brodequins jaunes, une casaque brune, un casque de fer bruni; par-tout du fer : tel étoit l'accoûtrement du brave Ecuyer. Son bouclier bosselé, ses courroies rapiécetées, ses mailles rompues, ses gantelets percés à jour, annonçoient le courage, & montroient l'honorable caractère de la valeur; ces débris furent toujours respectés à la Cour de Louis. Louis accueillit Griel : — Que voulez-vous de moi, Ecuyer généreux? — Viens, Sire, vous demander le combat à outrance contre Palmerin. — L'aurez, ce combat terrible, puisque le voulez. — Etes juste, Sire; n'ai de titres que dans votre justice. — Sais tout; Re-

nommée m'a tout appris : Palmerin , respectable dans les Gaules , fut coupable dans la Grande-Bretagne ; équité veut le combat , le demandez , l'aurez. — A demain donc , Sire. — A demain , généreux Ecuyer —.

Palmerin fut prévenu par le Roi de ce combat ; il étoit dévoré d'une maladie de langueur. Son antique valeur n'étoit plus : tant d'ennuis avoient frappé sur sa tête ! il n'étoit plus que le sarcophage de lui-même. Il avoit accepté le combat ; c'étoit un adoucissement encore pour Geneviève , de savoir que ce n'étoit point le Damoisel qui avoit sollicité cet honneur cruel. Ce n'étoit qu'un demi-mal pour elle. Qu'est-ce donc que l'Amour ! Quoi ! les jours d'un père ! la mort ! le sang ! tout cela n'est presque rien !... Quoi ! dans le fond de son cœur , la fille vertueuse retrouve un vœu pour son ami , en même-temps que son œil verse une larme pour son père !... Quoi ! des craintes pour l'un & pour l'autre ! Pour l'un & pour l'autre de l'amour !... Point de haine... Qu'est-ce donc que l'Amour ? qu'est-ce donc qu'un Amant ? c'est tout , me répond une femme

égagée. Qu'est-ce donc qu'un père ? c'est tout, me répond-elle encore... Ah ! qui décidera la question ?

On a vu ce qu'avoit osé Griel. Ne me demandez point ce que faisoit le Damoisel ; il pleuroit sur son lit. Il pleuroit..... Les Héros savent donc verser des larmes !

Le jour fatal avoit lui ! non , il ne luisoit point. Il semble quelquefois que le Ciel veut être de moitié dans nos vengeances ; quelquefois il semble prendre la couleur de nos ames. Il étoit noir. Le Soleil ne s'étoit point promené sur l'horison. En vain l'aurore avoit annoncé son approche ; en vain avoit-elle éclairé de sa lueur passagère la voûte des Cieux ; en vain leur avoit-elle demandé le père du jour : des nuages rebelles & rembrunis s'étoient emparés de la céleste voûte , & dans le char des Heures avoient roulé sans bruit leurs ombres épaissies. Un orage se préparoit & s'avançoit derrière ces ténèbres. Le fluide igné, comprimé dans un globe trop étroit , se mutinoit dans sa prison. Une flèche de feu devoit partir ; un Dieu devoit la lancer :
sans

sans doute c'étoit le Dieu qui protège la justice & la valeur.

En vain les Hérauts d'armes avoient proclamé le combat ; en vain les premiers Officiers de la Couronne étoient au nombre des Juges du camp. Personne n'osa s'asseoir sur ces draperies noires , qui décoroient l'amphithéâtre ; personne ne voulut recevoir la clarté des flambeaux à travers les crêpes qui les entouroient. La lice étoit un désert ou plutôt un cimetière ; aux deux bouts une croix , & au pied une fosse , les torches funéraires , & le cercueil. Quelle Dame de la Cour de l'aimable Reine auroit pu soutenir ce trop lamentable attirail ? Louis , Juge , Père , Protecteur de ses Sujets , avoit refusé d'assister à ce spectacle horrible. Il est des châtimens que la Loi commande , & qu'on frémit d'ordonner : on dévoue la victime , & on craint d'être témoin de son supplice. Tel étoit Louis ; telle étoit la Reine , dont l'ame sensible ne vouloit point connoître ce terrible degré de la Toute-puissance.

Ah ! si Virgile a su répandre dans son

Poëme immortel un charme religieux , en présentant aux Nations Enée , ami des Dieux , Enée , fils respectueux ; si on ne peut s'empêcher de tressaillir toutes les fois que le Héros Troyen dit avec modestie *Sum pius Æneas* , croit-on que Griel soit , & puisse être bien moins intéressant ? *Je suis le Valet de mon Maître , & je viens le venger* , disoit-il. On frémissoit , mais on l'admiroit.

Ces crêpes , ces apprêts , ne l'épouvantoient point. Son pied ne craignoit point de fouler ce drap mortuaire , que la vengeance alloit bientôt ensanglanter. Lui-même il avoit couvert son desfrir du lugubre caparaçon ; lui-même , dans un âtre rougi , avoit bruni le fer , la lance , l'épée & le cimier dont il alloit se couvrir. Les plumes du Geai ombrageoient sa tête , autrefois surmontée des plumes de l'Autruche : il attendoit à l'un des bouts de la lice son Adversaire. Il avoit pour parrain le grand Référéndaire ; un Evêque avoit reçu l'examen de sa vie passée , & la main du Prélat avoit béni son front & ses armes. Il avoit reçu le baiser de paix. Les Hérauts

d'armes avoient fait les proclamations usitées.

Le Ciel se noircissoit de moment en moment : des nuages larges & noirs se balançoient dans les airs tranquilles , descendoient en embrassant l'espace , s'arrondissoient , & pesoient sur la lice. Palmerin s'avançoit à l'autre extrémité du camp. Onolorie & la belle Geneviève le suivoient , vêtues de noir , & faisoient entendre des sanglots & des cris. Palmerin avoit pour parrain le frère du Comte Bégon. Il jeta les yeux sur la fosse qu'il vit ouverte. — Sens bien , dit-il au Comte , que voici le terme : mon ame , ma foiblesse.... Sus... du courage — ! Il piqua son destrier. Au même instant des déchiremens se firent entendre dans les airs : un sifflement prolongé annonçoit la foudre ; les éclairs étinceloient , & par la rapidité de leurs oscillations , rejettoient dans la nuit les yeux qu'ils avoient éclairés. La foudre , dispersée en carreaux , éclatoit dans le même moment de tous côtés. Les destriers reculoient ; vainement Griel animoit le sien de l'éperon & de la voix.

Le Damoisel arrivoit : les cris des Hérauts d'armes l'avoient tiré de son abattement. Il avoit rougi de se laisser ravir une vengeance qu'il devoit à son père. Le respect filial avoit , après le plus cruel combat , étouffé le cri de l'amour. — Arrêtez , crioit-il à Griel , arrêtez ; à moi seul appartient l'honneur horrible de venger mon père : arrêtez.... — Il alloit franchir les barrières ; Geneviève s'élance sur son passage , saisit le mors de son destrier : — Ah ! beau Damoisel ; c'est moi , dit-elle : osez-vous passer ? Eh bien ! passez sur mon corps. — O Dieu ! grand Dieu ! s'écrioit le Damoisel , où suis-je ? Que devenir ? Damoiselle , dit-il , en lui jettant son épée , prenez , frappez , veulx mourir : las ! le dois ; malheureux ! malheureux — !

Les deux Combattans se joignoient.... La foudre des Cieux étoit partie : l'éclair avoit brillé sur leurs lances , & avoit serpenté , en rayon de feu , le long de l'épée de Palmerin. Il n'étoit plus. Le bruit qu'il fit en tombant avertit de sa mort. La foudre avoit frappé & consumé son cœur. — Le Dieu

des combats , le Dieu des justes , a vengé Alfred , s'écria Griel —. A ces mots Onolorie & Geneviève , saisies d'un froid mortel , tombèrent dans les bras de leurs Suivantes. Tandis qu'on les emportoit , le Damoisel , dévoré , accablé par toutes les angoisses , suivoit Geneviève qui ne l'entendoit plus. — Ce n'est pas moi , lui disoit-il : n'ai point trempé mes mains dans le sang de votre très-honoré père ; n'est pas moi. Ah ! suis moins malheureux que n'aurois cru —.

La Reine prodigua les plus tendres soins à Onolorie & à Geneviève ; mais que restoit-il à Onolorie ? Rien. L'espérance & le bonheur s'étoient éloignés d'elle. Les maux avoient desséché les sources de la vie. Elle cessa de vivre. — Mourrois moins cruellement , dit-elle à sa fille , en expirant , si pouvois espérer , ô Geneviève , qu'un jour seras plus contente que onc ne le fut ta triste mère —. Geneviève eut une mort de plus à pleurer.

Le Damoisel pleuroit à son tour. Le grand Alfred n'étoit plus ; il avoit suivi dans le tombeau le Roi Ecbert qui venoit de mourir.

Un Ecuyer lui apportoit le testament de ce Héros. Il en baïsa le seing religieusement ; ses larmes véritables honorèrent son cœur & son père. Enfin , il put lire cet acte sacré. Il étoit court. — N'ai point d'avis à vous donner pour la vaillance ; pour acquérir renommée , avez tout ; ne vous manque que le bonheur , vous le souhaitez : crois vous le procurer , en vous ordonnant de prendre à épouse la Damoiselle Geneviève. Vous le commande , chier fils : n'ai point de haine contre son sang. Ai prié le Roi Louis & la bonne Reine Judith de vous contraindre à m'obéir après ma mort : leur ai transmis l'autorité qu'ai sur vous. Obéissez. Fâché suis de n'avoir point embrassé le bon Griel —.

Le premier soin du Damoisel fut d'envoyer ce testament à Geneviève , de prendre congé du Roi , & de retourner en Bretagne pour honorer par sa présence les funérailles de son père : elles furent pompeuses & dignes du Héros & du Damoisel. Geneviève ne fut pas aussi heureuse. Le testament de Palmerin lui défendoit de s'unir jamais au sang d'Al-

fred ; cette défense s'étendoit jusqu'à la cinquième génération : jusques-là les deux familles devoient s'abreuver de sang & se repaître de haine. Il conjuroit Louis & la Reine de garantir ces clauses cruelles. Louis & la Reine , dont l'ame étoit aimante , trouvèrent cette condition inique. Un Roi , commander les inimitiés , les dissensions intestines ! Il fut indigné de la confiance que Palmerin avoit eue en lui : il rejetta ce dépôt souillé , & rendit un Edit solennel qui annulla ces horribles substitutions. Geneviève ne fut point la dernière à souscrire à cet Edit de paix.

Le Damoisel revenoit ; rien ne l'arrêtoit plus en Bretagne. La Princesse Grafilinde avoit quitté cette Cour depuis la mort du Roi Ecbert. L'exercice de la faveur fait des ennemis ; la Princesse , malgré sa bonté , en avoit trouvé de nombreux : à la Cour il y a tant d'ingrats ! Elle s'étoit éloignée de ce séjour ; & pour être à l'abri des persécutions , elle avoit mis entr'elle & ses ennemis des distances que la haine avoit rapprochées. Le Damoisel accourut vers sa

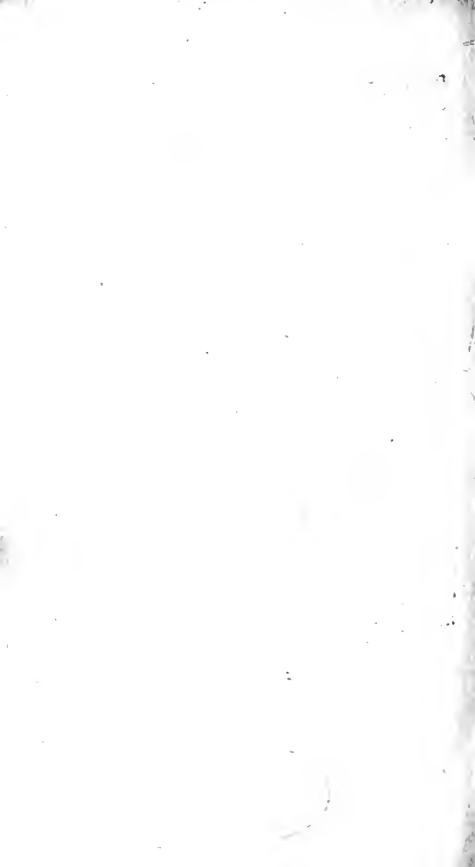
demeure ; il étoit destiné à rencontrer partout les manes de ceux qu'il avoit chéris. Grafilinde expiroit , victime de la scélératesse des méchans ; il reçut son dernier soupir & le don de sa Principauté. Je dirai tout , il la regretta plus qu'il n'avoit regretté Alfred : il ne l'oublia jamais. Il avoit aussi-tôt fait modeler en cire son visage , qu'il conserva & honora toute sa vie. Il fit encore une autre perte. Griel lui demanda la permission de se retirer dans le Château d'Alfred , dans ce Château dont le pont-levis étoit toujours resté levé depuis le départ du Damoisel. Griel étoit haineux. — Au moins , dit-il au Damoisel , si donnez votre main à la fille de Palmerin , épargnez-moi sa vue. Laissez-moi pleurer mon Maître en paix : vous haïrois , si vous voyois heureux avec le sang de son ennemi —.

Le Damoisel ne lui répondit que par des pleurs : — Suis bien à plaindre ! ô quand finira ce long supplice — ! Il arrive à la Cour de Leucotésie. La Reine fut la première à lui rappeler le testament d'Alfred. — Réponds de moi , auguste Reine ; ah !

puissiez - vous répondre ainsi de la belle Geneviève — ! Il avoit rencontré sa Damoiselle. Un enfanton intimidé par sa Bonne , n'est pas si tremblottant que lui ; à peine levoit-il sur elle piteusement un œil qui requéroit merci : la Damoiselle ainsi étoit. Epineusement ils se voyoient. Gêne & contrainte étoit au milieu d'eux. Qu'avoient-ils fait ? Las ! n'avoient cessé de se bien aimer ; las ! avoient répandu bien des larmes l'un pour l'autre. Ces larmes devoient-elles être perdues ? L'Amour qui les fait verser , assure que non ; autrement il en feroit plus sobre. Geneviève & le Damoisel pouvoient-ils opposer de longs refus à la Reine ? Ils auroient menti pendant trop long-temps ; & le cœur de Geneviève n'avoit jamais connu le mensonge. Les flambeaux de l'Hymen s'allumèrent pour eux : Théodulfe , Evêque d'Orléans , scella une union aussi pure qu'elle fut durable.

F I N.







A V I S.

LE sieur Cazin , Libraire de Rheims , qui fait imprimer la jolie Collection des petits formats , prévient le Public , qu'il donnera par la suite un choix de tous les bons Romans. Il a déjà donné la Vie de Marianne , 4 vol. fig. , Gil Blas , 4 vol. fig. , Gusman , 2 vol. fig. Dans les six premiers mois de cette année , il donnera les Lettres de Clarisse Harlowe , celles du Chevalier Grandisson , avec de très-jolies gravures , d'après la traduction de l'Abbé Prevost , sans en rien retrancher.

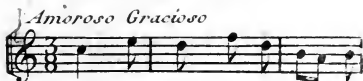


ROMANCE

La Berceuse

Musique de M. Porro.

Amoroso Gracioso



Sous un dais de festons or-



-né, la douce main d'u-ne Ber-



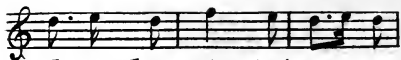
ceuse, d'un Royal en-



-fant nouveau né ba-lan-



-çoit la couche moëlleu--se;



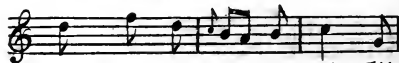
el-le chantoit Sujets et



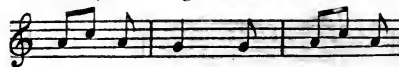
Rois futes ber - cés dès .



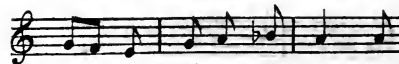
la nais-san- - ce et vous



tous qu'i-ci j'apperçois, l'é-



-tes en-cor par l'es-pe-



-ran-ce, l'êtes en-cor par.



l'es-pe-ran-ce.





14-

A

30373
22

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

--	--	--

